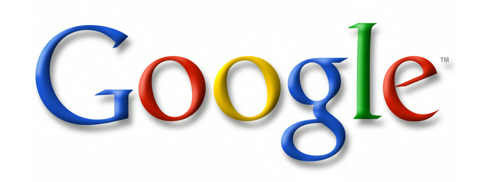
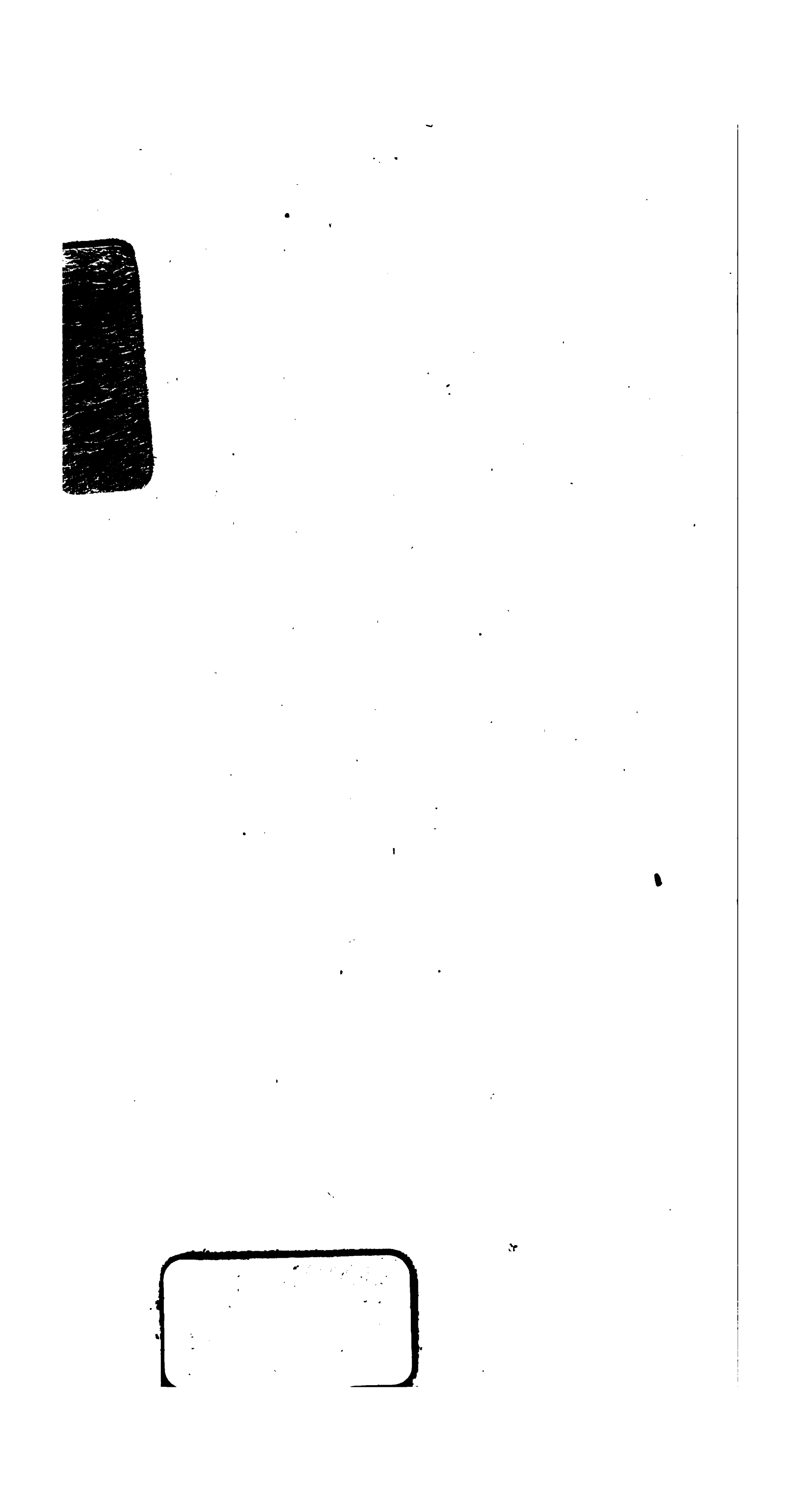
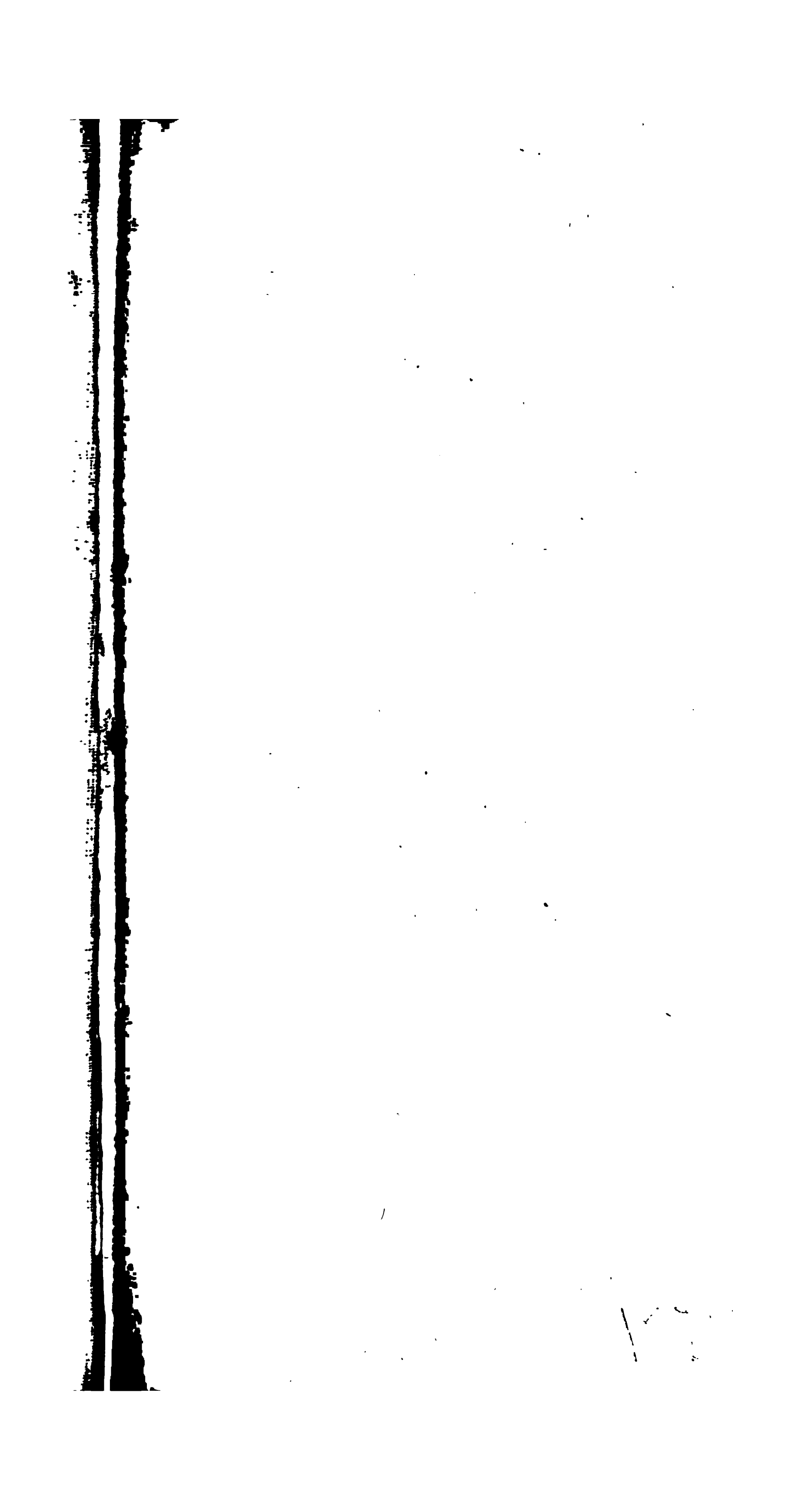



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036922 7





(Montemont)

K.B.D

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME III.

On souscrit dans les départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Noubel, imprimeur-libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIII.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE Ier.

BYRON.

(SUITE.)

§ 8.

Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'aux îles de Désappointement.

Sortis du détroit de Magellan, nous dirigeâmes notre route à l'ouest jusqu'au 26 avril : nous eûmes alors connaissance de l'île Masafuero, qui nous restait à l'ouest-nord-ouest, à la distance d'environ dix-huit lieues; mais nous n'apercevions point l'île de Juan Fernandez : les nuages qui obscurcissaient l'horizon du côté du nord nous en dérobaient la vue.

Nous gouvernâmes sur Masafuero. Nous en étions à sept lieues au moment du coucher du soleil, et nous passâmes la nuit en panne. Le 27, dès la

pointe du jour, nous remîmes le cap en route, et j'envoyai de chaque vaisseau un canot armé sous les ordres d'un officier pour reconnaître les sondes de la côte orientale de l'île. Vers le midi, le milieu de l'île nous restait à l'ouest, à la distance d'environ trois milles; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battait toute cette côte, je gouvernai sur la partie septentrionale de l'île, que je trouvai encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette île, dont les terres sont très riantes, est en grande partie boisée; mais du côté du nord, que nous prolongions, il y a quelques clairières qui présentent des pièces de verdure, où nous vîmes paître des chèvres sauvages. Le coup d'œil de cette partie de l'île est réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'officier qui les commandait m'informa qu'il avait trouvé un banc du côté de l'est qui touche à la pointe du sud, à une distance considérable du rivage, sur lequel nous pouvions jeter l'ancre, et que, vis-à-vis ce mouillage, il y avait une très belle cascade d'une eau excellente; mais que, près de la pointe du nord, il n'avait découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étaient revenus chargés d'une quantité de très beaux poissons qu'ils avaient pris à la ligne tout près du rivage. Comme il était déjà

tard, nous mîmes nos canots à bord, et nous gouvernâmes à l'ouest pendant la nuit.

Le 28, à sept heures du matin, nous mouillâmes sur le banc que les canots avaient découvert; nous y eûmes vingt-quatre brasses d'eau. Cette partie de l'île gît nord et sud, et son étendue est de quatre milles à peu près.

Aussitôt que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai les canots à terre pour chercher une place propre à faire de l'eau et du bois; mais comme j'observai que la côte était remplie de rochers et que des lames brisaient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étaient dans les canots de prendre des corsets de liége, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en servir en pareilles occasions. A l'aide de ces corsets, qui non-seulement donnent de l'aisance au nageur, mais l'empêchent encore de se briser contre les rochers, la descente se fit avec facilité, et nous nous procurâmes une bonne provision d'eau et de bois.

Il y avait néanmoins une autre espèce de danger contre lequel les corsets de liége ne pouvaient nous défendre : c'étaient des poissons d'une énorme grosseur connus sous le nom de *goulus de mer*, très communs sur cette côte. Nos gens échappèrent heureusement à ces poissons dangereux; mais ils furent plusieurs fois sur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avait plus de vingt pieds de

long, s'approcha d'un bateau, et se saisit, à la vue des matelots, d'un gros veau marin, qu'il avala d'un seul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à peu près semblable, dévorer ainsi un veau marin sous l'arrière de notre vaisseau.

Nos gens tuèrent quelques chèvres, que nous trouvâmes d'un goût aussi excellent que la meilleure venaison d'Angleterre. J'observai qu'une de ces chèvres avait déjà été prise et marquée : son oreille droite était fendue d'une manière qui annonçait que cela n'était pas arrivé accidentellement. Le poisson était si abondant, qu'un canot pouvait avec ses lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de suite. Ces poissons, de différentes sortes, étaient tous d'un très bon goût, et quelques-uns pesaient de vingt à trente livres.

La marée ici verse douze heures au nord, et reverse ensuite douze heures au sud; ce qui nous était très favorable. Le vent soufflant de la partie du sud avec une très grosse mer, nos canots n'auraient jamais pu, sans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pièces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; et dans l'après-midi j'envoyai un canot pour reprendre le canonnier et le matelot qui avaient passé la nuit à terre; mais la lame était encore si grosse, que le matelot, qui ne savait pas

nager, craignit de s'exposer au danger, et le canonnier demeura avec lui.

Je leur envoyai un autre canot pour les informer que, d'après les apparences du temps, il était à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chassât le vaisseau loin du banc, et qu'on serait dans la nécessité de les abandonner dans cette île. A ce dernier message, le canonnier se mit à la nage et parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eût un corset de liége, dit qu'il se noierait infailliblement s'il tentait d'y arriver; et, préférant une mort naturelle, il se détermina à rester dans l'île : il fit des adieux fort tendres à ses camarades, et leur souhaita toutes sortes de bonheur. Cependant un des quartiers-maîtres, au moment où le canot allait s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jeta à travers les vagues, et nagea jusqu'au rivage où le pauvre matelot déplorait sa destinée. Le quartier-maître commença par lui remontrer les tristes conséquences d'une si étrange résolution; et, tout en lui parlant, il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avait fait un nœud coulant, et cria en même temps à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenaient l'autre bout; ce qui fut exécuté, et le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot; mais il avait avalé une si grande quantité d'eau, qu'en le retirant il paraissait

être sans vie. On le suspendit par les pieds : il reprit bientôt ses sens, et le jour suivant il fut parfaitement rétabli.

Le 30, à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre et gouvernâmes au nord en prolongeant la côte de l'île qui s'étend à l'est et au nord-est; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous poursuivîmes donc notre route, le vent étant au sud-est et le temps fort couvert. A midi le milieu de l'île nous restait au sud-sud-est, à la distance de huit lieues.

Je continuai, le lendemain, 1er mai, à gouverner nord-ouest. Le jour suivant, à midi, je changeai la direction de ma route et je portai à l'ouest, dans le dessein de reconnaître, s'il était possible, la terre de Davis, que les géographes placent sur le parallèle de 27 degrés 30 minutes et environ à cent lieues à l'ouest de Copiapo au Chili; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette île à la latitude marquée sur les cartes, me trouvant à celle de 26 degrés 46 minutes sud, et par 94 degrés 45 minutes de longitude ouest; et comme notre navigation devait encore être longue, je me déterminai à faire prendre du nord-ouest à notre route, jusqu'à ce que j'eusse rencontré les vents alisés, pour gouverner ensuite à l'ouest, et faire de nouvelles découvertes.

Le 10 nous vîmes autour de notre vaisseau des bonites et des dauphins, et le jour suivant nous aperçûmes des oiseaux, connus des naturalistes sous le nom d'*oiseaux solitaires*. Leur plumage brunâtre sur le dos et aux extrémités des ailes, est blanc dans le reste du corps; leur bec est court, ainsi que leur queue, qui se termine en pointe.

Le 14, nous rencontrâmes plusieurs poissons d'une taille énorme, qu'on appelle *grampuses*, et une si grande quantité d'oiseaux, que je ne doutai pas que nous ne fussions dans le voisinage de quelque terre; mais du plus haut des mâts rien ne se montrait sur l'horizon. Notre latitude était de 23 degrés 2 minutes sud; la longitude de 101 degrés 28 minutes ouest.

Dans la matinée du 16 nous vîmes deux oiseaux très remarquables : ils étaient de la grosseur des oies, et s'élevaient à une grande hauteur; leur plumage avait la blancheur et l'éclat de la neige, et ils avaient les cuisses noires. Je commençai à croire que j'avais passé au sud de quelque terre ou de quelques îles, car j'observai, la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avait été généralement houleuse, devint calme et unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut.

Le 22, après les 20 degrés 52 minutes sud, et 115 degrés 38 minutes de longitude ouest, et ayant une petite brise de l'est-sud-est, les lames qui nous

venaient du sud étaient si grosses, et se succédaient si rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts; ce qui me détermina à gouverner plus au nord, tant pour soulager le vaisseau que pour trouver les vents alisés. Le scorbut commençait à se manifester dans les équipages, et j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce même jour, pour la première fois, nous prîmes deux bonites, et nous aperçûmes plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique. Ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous eussions encore vus; leur plumage est d'un blanc vif, et la queue est composée de deux longues plumes.

Le 26 deux gros oiseaux voltigèrent autour du vaisseau. Ils avaient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs ailes étaient très étendues, et leur queue était garnie de longues plumes. Ils avaient le vol pesant, ce qui me fit croire qu'ils étaient d'une espèce qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étais flatté que nous aurions les vents alisés au sud-est, avant d'avoir couru 6 degrés au nord de Masafuero; mais les vents soufflaient constamment du nord, quoique des lames d'une hauteur extraordinaire nous vinssent du sud-ouest. Notre latitude était de 16 degrés 55 minutes sud, la longitude de 127 degrés 55 minutes ouest.

Le 28 deux gros oiseaux d'une grande beauté,

volèrent au-dessus du vaisseau : l'un avait le plumage blanc nuancé de brun; celui de l'autre était noir tacheté de blanc. Ils se seraient posés sur nos vergues si le roulis du vaisseau ne les eût pas effrayés.

Le 31 les oiseaux furent en très grand nombre autour du vaisseau. Cette circonstance et la disposition de ces énormes lames du sud me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous observions avec toute l'exactitude imaginable, car le scorbut faisait journellement de nouveaux progrès.

Ce ne fut que le 7 juin, qu'étant par les 14 degrés 5 minutes sud, et 144 degrés 58 minutes de longitude ouest, nous eûmes connaissance de la terre à une heure du matin. Je serrai le vent à petites voiles jusqu'au jour, et nous vîmes alors dans l'ouest-sud-ouest, à la distance d'environ deux lieues, une petite île basse. Bientôt nous aperçûmes au vent à nous une autre île qui nous restait est-sud-est, entre trois et quatre lieues de distance. Elle paraissait plus considérable que la première que nous avions vue, et dont nous avions été très près dans la nuit.

Je gouvernai sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective : tout autour régnait une plage d'un beau sable blanc. L'intérieur est planté de grands

arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, et forment, sans arbrisseaux, les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence : d'une pointe à l'autre s'étendait une barre, sur laquelle la mer écumait avec fureur ; et de grosses lames, qui battaient toute la côte, en défendaient l'accès de toute part. Nous nous aperçûmes bientôt que l'île était habitée : plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur. Ils allumèrent plusieurs feux que nous supposâmes être des signaux, car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitans.

J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage ; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encâblure du rivage, qui était bordé d'un rocher de corail très escarpé. Le scorbut faisait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage : nous avions plusieurs matelots sur les cadres. Ces pauvres malheureux, qui s'étaient traînés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur ; ils voyaient des cocotiers en abondance,

chargés de fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant anti-scorbutique qu'il y ait au monde. Ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes et d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; et, pour comble de désagrément, ils voyaient les écailles des tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens, qui les auraient rendus à la vie, n'étaient pas plus à leur portée que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe; mais en les voyant ils sentaient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'était pas plus fâcheuse que si la distance seule et non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens désirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auraient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre; mais c'était une de ces situations critiques où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie. . . . .

Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je susse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris et en dansant. Souvent

ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air menaçant, se jetaient ensuite à la renverse et demeuraient quelques instans étendus sans mouvement et comme s'ils eussent été morts; ce qui signifiait sans doute qu'ils nous tueraient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, et devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternaient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelque être invisible, pour les défendre contre nous.

Durant cette navigation autour de l'île, j'avais renvoyé nos bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, et montrant, avec des démonstrations menaçantes, de grosses pierres qu'ils ramassaient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié et de bienveillance, leur jetèrent du pain et plusieurs bagatelles propres à leur plaire; mais aucun d'eux ne daigna y toucher. Ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord de la mer, et les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, et paraissaient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur

le rivage. Les nôtres, qui se doutaient de leur dessein et qui craignaient d'en être massacrés s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les prévenir, en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait, ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, et que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage.

Ces Indiens, d'une couleur bronzée, sont bien proportionnés. Ils paraissent joindre à un air de vigueur une grande agilité : je ne sache pas avoir jamais vu d'hommes si légers à la course. Cette île est par les 14 degrés 5 minutes sud, et 145 degrés 4 minutes de longitude ouest. Nos bateaux m'ayant rapporté une seconde fois qu'on ne découvrait aucun mouillage autour de cette île, je me déterminai à aller visiter l'autre, ce qui nous occupa le reste du jour et de la nuit suivante.

Le 8, à six heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette seconde île, à la distance de trois quarts de mille; mais nous

ne trouvâmes point de fond avec une ligne de cent quarante brasses. Nous aperçûmes alors plusieurs autres îles, ou, pour mieux dire, plusieurs péninsules, dont la plupart ne sont liées entre elles que par des langues de terre très étroites, et si basses, qu'elles sont presque au niveau de la surface de la mer, qui brise dessus avec violence. J'envoyai de chaque vaisseau un canot armé, sous la conduite d'un officier, pour sonder et tâcher de découvrir au vent des îles un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la première chose que nous distinguions, c'étaient les cocotiers qui élèvent leurs rameaux épais et chargés de fruits au-dessus des autres arbres.

Aussitôt que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances et de massues. Ils suivirent nos canots qui sondaient le long de la côte, et leur faisaient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-dessus leurs têtes une pièce de huit livres de balle : ils prirent précipitamment la fuite, et se cachèrent dans le bois. A dix heures nos bateaux étaient de retour; mais ils n'avaient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisait avec un bruit horrible. Le milieu de ce groupe d'îles gît par les 14 degrés 10 minutes de latitude sud, et 144 degrés 52 min. de longitude ouest.

A dix heures et demie nous quittâmes ces îles et cinglâmes à l'ouest. L'impossibilité d'en tirer aucune espèce de rafraîchissement pour nos malades, dont la situation devenait à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces îles le nom d'*îles de Désappointement*.

§ 9.

Découverte des îles du Roi George. Description de ces îles. Détail de ce qui s'y est passé.

Le 9 juin, à cinq heures après midi, nous eûmes connaissance d'une autre terre qui nous restait à l'ouest sud-ouest, à la distance de six ou sept lieues. Lorsque le jour parut nous étions à trois lieues de cette île : elle est longue, basse; le rivage est une belle plage de sable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers et d'autres arbres, présente un coup d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du nord-est, à la distance d'un demi-mille du rivage. Dès que les Indiens nous aperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, et coururent au rivage, armés de la même manière que les sauvages des îles de Désappointement.

De ce côté de l'île on aperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau salée, dont l'étendue apparente

est de deux ou trois lieues, et qui, du côté opposé, n'est séparé de la mer que par une langue de terre très étroite. Dans ce lac est un îlot distant de près d'une lieue de la pointe sud-ouest, en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les insulaires ont bâti en cet endroit un village que les ombrages d'un bois de cocotiers garantissent des rayons brûlans du soleil. J'envoyai aussitôt deux bateaux armés, commandés chacun par un officier, pour reconnaître les sondes et la place la plus favorable à l'ancrage; mais ils trouvèrent la côte bordée partout d'un rocher aussi escarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvrait l'îlot, et dont la largeur est à peine d'une longueur de navire; et là même on trouvait treize brasses d'eau, sur un fond de corail.

Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée. Nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, et qui s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils avaient les mêmes armes que les Indiens des autres îles, et l'un d'eux portait une longue perche, au haut de laquelle était attachée une pièce de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau. Ils poussèrent des cris affreux et continuels, et, le moment d'après, plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Nos canots qui étaient en avant leur faisaient tous les signes possibles d'amitié : sur quoi quelques pi-

rogues doublèrent l'îlot pour s'en approcher. Je crus d'abord que c'était avec de bonnes intentions, et qu'il s'établirait entre nous un commerce d'amitié; mais nous fûmes bientôt convaincus que les Indiens n'avaient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage.

Dans le même temps plusieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer et nagèrent vers nos canots. L'un d'eux sauta dans le bateau de *la Tamar*, où en un clin d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se jeta à la nage entre deux eaux, et ne reparut que près du rivage, où il rejoignit ses compagnons. Un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un quartier-maître; mais, ne sachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au quartier-maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; sans cela il aurait sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nos gens souffraient cela avec impatience, et les insulaires triomphaient dans leur impunité.

N'ayant pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'île. Nos bateaux nous suivirent et sondèrent le long du rivage, mais sans trouver de fond. Lorsque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre île qui nous restait au sud-ouest

quart-ouest, distante d'environ quatre lieues. Alors nous avions dépassé près d'une lieue l'île où nous avions laissé les insulaires ; mais ils n'étaient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous : j'aperçus deux doubles pirogues très grandes qui venaient à la voile sur nous. Dans chacune de ces pirogues étaient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Nos canots se trouvaient assez loin sous le vent à nous, et les pirogues, passant entre le vaisseau et le rivage, paraissaient très empressées d'aller les attaquer. Je fis signal à nos canots de leur donner la chasse ; et à l'instant ils coururent sur les pirogues. Les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante : ils amenèrent à l'instant leur voile, et ramèrent vers la terre avec une vitesse surprenante.

Arrivés près du rivage, ils passèrent à travers la houle qui y brisait avec force, et aussitôt ils échouèrent leurs pirogues. Nos bateaux les suivirent, et les insulaires, craignant une invasion sur leur côte, se présentèrent armés de pierres et de bâtons pour empêcher la descente : cette résistance força nos gens à faire feu sur eux, et ils en tuèrent deux ou trois. L'un d'eux, qui avait reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur ses ennemis. Cet homme vint tomber près de nos bateaux. Les sauvages n'eurent pas la

hardiesse de l'enlever, et, emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur l'îlot où étaient leurs compagnons.

Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avaient poursuivies. L'une avait trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins*; mais toutes les deux étaient d'une construction très curieuse, qui avait dû coûter des soins infinis. Elles étaient faites de planches parfaitement travaillées, et ornées de sculptures en plusieurs endroits. Ces planches étaient proprement cousues ensemble, et sur chaque couture était une bande d'écaille de tortue artistement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond était très étroit : ce qui les obligeait de les accoupler, en les assujettissant l'une à côté de l'autre par des pièces de bois, de manière cependant qu'elles laissaient entre elles un espace de six ou huit pieds. Un mât était placé dans le milieu de chaque pirogue, et la voile était tendue entre les deux mâts. La voile était faite de nattes, et ingénieusement travaillée. Leurs pagaies n'étaient pas moins curieuses, et leurs cordages, qui paraissent être d'écorce de cocotier, ont toutes la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes s'asseyent sur les pièces de bois qui les tiennent unies.

La mer, qui brisait le long du rivage avec une

égale force, ne nous permettait pas de nous procurer des rafraîchissemens dans cette partie de l'île. Je serrai le vent et remontai l'îlot, résolu d'y tenter une seconde fois la descente.

Nous regagnâmes dans l'après-midi le poste que nous avions déjà eu, et je renvoyai les canots pour prendre encore une fois les sondes autour de l'îlot; mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y était impraticable. Pendant l'absence de nos bateaux j'observai un grand nombre d'insulaires sur la pointe voisine de l'endroit où nous les avions laissés le matin : ils paraissaient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étaient sur le bord de la mer. Craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveler un combat qui ne pouvait que leur être funeste, je leur fis tirer un coup de canon, dont le boulet, passant par-dessus leurs têtes, produisit l'effet que j'en attendais : tous, en un moment, disparurent.

Nos bateaux parvinrent encore à descendre à terre avant le coucher du soleil. Ils ramassèrent quelques noix de coco; mais ils n'aperçurent pas un seul habitant. Dans la nuit, de violentes rafales, accompagnées d'une très forte pluie, nous obligèrent de louvoyer jusqu'à sept heures du matin : nous revînmes alors nous mettre en travers vis-à-vis de l'îlot. Nos bateaux partirent aussitôt pour nous procurer des rafraîchissemens, et je

fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étaient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Je descendis aussi à terre, où je passai la journée.

Nous vîmes plusieurs maisons que les insulaires avaient entièrement abandonnées : nous n'y trouvâmes que des chiens, qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étaient d'une très mince apparence, couvertes de branches de cocotier; mais la situation en était on ne peut plus agréable : on y respirait un air frais et délicieux à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres d'espèces différentes, et dont quelques-unes nous étaient inconnues. Les cocotiers leur fournissent presque tous les besoins de la vie, leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente et de construction. Il est bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croissent en abondance. Nous observâmes que le rivage était couvert de corail et de coquilles de grosses huîtres perlières. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étaient nus; mais les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ceinture au genou.

Nos gens, en visitant les cabanes des Indiens, trouvèrent la manivelle d'un gouvernail. Cette

pièce, déjà rongée des vers, avait visiblement appartenu à une chaloupe hollandaise. Ils trouvèrent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre, et quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avaient eus sans doute des Hollandais à qui était la chaloupe.

A une très petite distance des maisons des insulaires nous vîmes des bâtimens d'une autre espèce, et assez ressemblans à des tombeaux : ce qui nous fit croire qu'ils avaient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étaient ombragés par de grands arbres : les murs et le comble en étaient de pierre, et dans leur forme ils avaient presque l'apparence de ces tombeaux carrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes plusieurs caisses remplies d'os de morts dans les environs de ces bâtimens, et sur les arbres qui les ombrageaient pendaient des têtes et des os de tortue, et une grande quantité de poissons de différentes espèces renfermés dans une corbeille de roseaux. Nous prîmes de ces poissons, et il n'en restait que la peau et les dents : ils paraissaient avoir été vidés, et la chair en était desséchée.

Nos bateaux firent plusieurs voyages à terre pour en rapporter des noix de coco et une grande quantité de plantes anti-scorbutiques, dont l'île est couverte. Ces rafraîchissemens nous furent

d'un si grand secours, que bientôt il n'y eut plus personne atteint du scorbut.

L'eau douce qu'on trouve dans cette île est excellente, mais elle n'y est pas en abondance. Les puits qui fournissent aux besoins des insulaires sont si petits, qu'on les assèche en y puisant deux ou trois fois plein une coquille de coco; mais comme ils ne tardent guère à se remplir, si l'on se donnait la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aisément y faire de l'eau.

Nous n'aperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches sont insupportables : elles nous couvraient de la tête aux pieds, et nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens. On y voit un grand nombre de perroquets, et d'autres oiseaux qui nous étaient entièrement inconnus. Des espèces de colombes d'une rare beauté fixèrent particulièrement nos regards : elles étaient si douces, si familières, qu'elles nous approchaient sans crainte, et nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

De toute cette journée on ne vit point paraître les insulaires, qui se tinrent cachés; nous n'aperçûmes même aucune fumée dans l'île : ils craignaient sans doute qu'elle ne nous découvrît le lieu de leur retraite. Le soir nous retournâmes à bord.

Cette partie de l'île est située par les 14 degrés 29 minutes de latitude sud, et 148 degrés 50 mi-

nutes de longitude ouest. De retour à bord nous nous écartâmes un peu de la côte, me proposant de faire voile le lendemain pour reconnaître l'autre île que j'avais vue à l'ouest de celle où nous nous étions arrêtés, et qui est à soixante-neuf lieues des îles de Désappointement, dans la direction de l'ouest.

Le lendemain, 12, à sept heures, nous courûmes sur cette île, qui se présente à peu près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaisseau fut aperçu des insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage : ils étaient armés comme ceux des autres îles, et ils nous suivirent pendant plusieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat est très grande, ils paraissaient souffrir d'une course si longue; car quelquefois ils se plongeaient dans la mer, ou se jetaient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames qui se brisent sur le rivage, et ils recommençaient ensuite à courir.

Dans ce même temps nos bâtimens à rames sondaient le long de la côte comme à l'ordinaire; mais j'avais expressément défendu aux officiers qui les commandaient de faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense, et d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié et leur bien-

veillance. Nos gens s'approchèrent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, et firent signe aux insulaires qu'ils avaient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, et leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la vue d'un village construit comme celui que nous avions vu dans la dernière île. Les insulaires les suivirent en cet endroit, et furent joints par plusieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'aussi près qu'il fut possible, et nous nous tînmes prêts à leur envoyer des secours, et à les soutenir de notre artillerie.

Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer. Il était suivi d'un jeune homme. Sa taille était haute, et il paraissait vigoureux : une barbe blanche, qui lui descendait jusqu'à la ceinture, lui donnait un air vénérable. Il semblait avoir l'autorité d'un chef ou d'un roi. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une petite distance, et il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenait un rameau vert, et de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Dans cette attitude il fit un long discours. Sa prononciation cadencée pouvait faire croire qu'il chantait ; et cette espèce de chant n'avait rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-mêmes.

Cependant, pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jetâmes quelques présens de peu de valeur, lorsqu'il parlait encore; mais il n'y toucha point, et il ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il n'eût achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jeta à nos gens son rameau vert, et prit ensuite les présens qu'on lui avait faits.

Toutes les apparences nous faisant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes signe de poser bas leurs armes, et la plupart d'entre eux les quittèrent sur-le-champ. Un de nos officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot, nagea à travers les lames jusqu'au rivage. Les Indiens l'entourèrent aussitôt et commencèrent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité : ils parurent surtout admirer sa veste. L'officier de poupe eut la générosité de l'ôter et d'en faire un don à ses nouveaux amis; mais cette complaisance produisit un mauvais effet. Il n'eut pas plus tôt donné sa veste, qu'un insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha et prit la fuite. Notre homme sentit qu'ils ne lui laisseraient rien sur le corps : il se retira comme il put, et regagna son canot à la nage.

Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Plusieurs nagèrent jusqu'à nos bateaux; quelques-uns apportèrent des fruits, et

d'autres, de l'eau douce dans des coquilles de coco. Mais le principal objet de ceux qui montaient les canots était d'obtenir des perles de ces insulaires; et pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montraient des écailles d'huîtres perlières qu'ils avaient ramassées sur la plage de l'île où nous étions descendus. Tous leurs efforts furent infructueux : jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de succès s'il nous avait été possible de faire quelque séjour parmi eux; mais malheureusement la côte ne fournissait aucun mouillage pour nos vaisseaux.

La passion des Indiens pour les grains de verre ne permet pas de supposer qu'ils ne fassent aucun cas des perles des huîtres qui se trouvent sur leurs côtes; et il est bien vraisemblable que, si nous eussions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auraient pas manqué de nous donner de ces perles précieuses en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries auxquels ils attachent avec raison un beaucoup plus grand prix. Nous aperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avait deux mâts tenus par des cordages.

Nous donnâmes à ces îles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'*Iles du Roi George*. La dernière que nous venions de visiter se trouve par les 14 degrés 41 minutes de latitude sud, et 149 degrés 15 minutes de longitude ouest.

§ 10.

Navigation depuis les îles du Roi George jusqu'aux îles de Saypan, Tinian et d'Aguigan. Description de plusieurs îles découvertes dans cette navigation.

Le même jour, 13, nous poursuivîmes notre route à l'ouest; et le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connaissance de la terre qui nous restait au sud-sud-ouest, distante d'environ six heures. Nous courûmes dessus, et nous trouvâmes que c'était une île très étroite, qui s'étend est et ouest: nous en prolongeâmes le côté du sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aspect très agréable; mais une houle brise sur toute cette côte avec un bruit horrible. Le fond en est très mauvais à une certaine distance, et se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette île, très peuplée, autant que le coup d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guère moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'*île du Prince de Galles*. Elle est par les 15 degrés de latitude sud, et 151 degrés 53 minutes de longitude ouest. Sa distance des îles du Roi George est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du sud-ouest.

De la pointe occidentale de cette île nous diri-

geâmes notre route au nord-ouest, et le 16 à midi nous étions par les 14 degrés 28 minutes de latitude sud, et 156 degrés 23 minutes de longitude ouest. Le vent était passé à l'est, et les lames du sud, qui avaient rendu notre navigation si pénible avant d'arriver à la hauteur des îles de Direction, et qui depuis ce temps-là avaient cessé, commencèrent à reparaître. Mais au moment de les perdre, et quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiseaux. J'observai journellement qu'avant le coucher du soleil ces oiseaux dirigeaient leur vol vers le sud. J'en conjecturai qu'il devait y avoir quelque grande terre de ce côté. Je ne puis m'empêcher de croire que, si les vents m'eussent favorisé, je l'aurais rencontrée; et si nos équipages eussent joui d'une meilleure santé, j'aurais volontiers couru à l'ouest pour tenter cette découverte. La population de toutes ces îles basses que nous avions vues semblait supposer l'existence d'un continent qui ne devait pas en être éloigné; et, sans cette supposition, il serait difficile de rendre compte de la manière dont cette longue chaîne d'îles s'est peuplée. Mais le mauvais état des équipages était un obstacle insurmontable à cette navigation.

Le jour suivant, 17, nous vîmes divers oiseaux voltiger autour du vaisseau, et nous nous supposâmes dans le voisinage de quelque autre île. Je continuai

ma route, mais avec précaution : les îles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très périlleuse. Comme ce ne sont la plupart que des terres basses, un vaisseau peut se trouver dessus avant d'en avoir connaissance. Cependant nous n'aperçûmes rien les 18, 19 et 20, pendant lequel temps nous suivîmes la même route, quoique les oiseaux fussent toujours en grand nombre autour de nos vaisseaux. Nous étions parvenus à 12 degrés 33 minutes de latitude sud, et 167 degrés 47 minutes de longitude ouest. Nous nous étions déjà éloignés de 313 lieues de l'île du Prince de Galles, et la déclinaison de l'aiguille aimantée était de 9 degrés 15 minutes à l'est.

Le lendemain, 21, nous découvrîmes une chaîne de brisans qui s'allongeaient dans le sud-sud-ouest, et dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après on aperçut la terre du haut des mâts, dans l'ouest-nord-ouest, à la distance de près de huit lieues. Elle se montrait sous l'apparence de trois îles, dont les côtes, bordées de rochers, laissaient voir différentes coupures. Le côté sud-est de ces îles court nord-est-quart-nord et sud-ouest-quart-ouest. D'une pointe à l'autre, distantes d'environ trois lieues, règne un récif sur lequel la mer brise et s'élève à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la pointe septentrionale, et nous vîmes la côte du nord-ouest et celle

de l'ouest défendues par d'innombrables écueils qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près. Ces îles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées, et elles n'étaient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on apercevait en groupes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre une plus exacte connaissance, à cause des brisans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, exposaient à beaucoup plus de risques que la descente ne pouvait promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'était une partie des îles Salomon, et j'espérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès.

La chaîne de rochers que nous découvrîmes en approchant de ces îles se trouve par les 10 degrés 15 minutes de latitude australe, et 169 degrés 28 minutes de longitude occidentale; elle est au nord 176 degrés 48 minutes ouest de l'île du Prince de Galles, et à la distance de 352 lieues. Les îles sont à l'ouest-nord-ouest de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les *îles du Danger*, et je m'en éloignai dans la direction du nord-ouest-quart-ouest.

La vue de cette chaîne de brisans me fit supposer de fréquentes alarmes dans la nuit, et j'en aver-

tis mes officiers, qui la passèrent sur le pont à observer. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, et presque au même instant j'entendis un grand bruit au-dessus. J'en demandai la cause, et l'on m'informa que *la Tamar*, qui était de l'avant, avait tiré un coup de canon, et que nos gens découvraient des brisans sous le vent à nous. Je courus sur le pont, et je m'aperçus bientôt que ce qu'on avait pris pour des brisans n'était autre chose que les ondulations de la lune à son couchant qui perçaient à travers un léger nuage. Nous courûmes sur *la Tamar*, mais nous ne l'aperçûmes qu'une heure après.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 27, qu'à dix heures du matin nous aperçûmes une autre île dans le sud-sud-ouest, distante de sept à huit lieues. Nous courûmes dessus. A mesure que nous en approchâmes, nous vîmes ses côtes s'abaisser jusqu'au niveau de la surface de la mer. La verdure et les cocotiers qui y croissent en abondance en rendent l'aspect très agréable, et un grand lac en baigne l'intérieur. En cela elle ressemble à l'île du Roi George: elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords sont marécageux, et la mer brise d'une manière terrible sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes; et, arrivés au vent

de l'île, je fis mettre nos canots dehors pour reconnaître les sondes et trouver un mouillage; et n'ayant point trouvé de fond, je donnai ordre de descendre à terre, s'il était possible, afin de nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades.

Ils abordèrent avec beaucoup de peine, et rapportèrent près de deux cents noix de coco, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix inestimable. Ceux qui montaient les canots rapportèrent qu'ils n'avaient rien vu dans l'île qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouvèrent des milliers d'oiseaux de mer: ils étaient si peu ombrageux, qu'ils se laissaient tuer dans leurs nids, qu'ils construisent au haut des arbres. Mais on n'aperçut aucun quadrupède.

Je fus d'abord tenté de croire que cette île était la même que celle qu'on désigne, dans *le Neptune français*, sous le nom de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'est de la grande île Sainte-Élisabeth, la principale des îles Salomon; mais, ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée *l'île du Duc d'York*. Je pense que cette île n'avait pas encore été reconnue.

Je continuai de courir sur le parallèle de ces îles jusqu'au 29, qu'étant par 10 degrés à l'ouest de la position qu'on leur assigne dans les cartes, je fis voile au nord dans le dessein de traverser la ligne et de diriger ensuite ma route sur les îles des Lar-

rons, que j'espérais encore atteindre avant que nous manquassions absolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8 degrés 13 minutes de latitude sud, et 176 degrés 20 minutes de longitude ouest.

Le 2 juillet nous vîmes de nouveau quantité d'oiseaux voler autour de nous, et, à quatre heures après midi nous eûmes connaissance d'une île qui nous restait au nord et à la distance d'environ six lieues. Nous courûmes dessus jusqu'au crépuscule du soir. Comme nous en étions encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour cette île nous présenta un coup d'œil charmant. Elle est basse et unie, couverte d'arbres, entre lesquels les cocotiers se font remarquer aisément; mais des lames qu'on voyait se briser avec violence et un rivage marécageux paraissaient comme destinés à en défendre l'accès, et diminuaient le plaisir que nous causait la perspective délicieuse de cette île. Nous vînmes attaquer la côte du sud-ouest, qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la population y était très nombreuse. Nous découvrîmes d'abord un millier d'insulaires assemblés sur la plage, et bientôt plus de soixante pirogues, ou espèce de pros, mirent en mer et ramèrent vers nos vaisseaux. Nous nous disposâmes à les recevoir, et en un moment ils se rangèrent

autour de nous. Leurs pirogues, d'une construction très bien entendue, étaient si nettes, si propres, qu'elles paraissaient être neuves. Chacune d'elles contenait au moins trois personnes et six au plus.

Ces Indiens nous ayant considérés pendant quelques instans, l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire. Il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvait sous sa main; mais ce fut sans succès, parce qu'étant nu, il lui était impossible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste et des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avait tous les gestes et toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; et, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança du vaisseau par-dessus bord avec sa veste et ses longues culottes, et regagna sa pirogue. Il ne fut pas plus tôt de retour, que plusieurs autres, à son imitation, nagèrent vers le vaisseau, montèrent jusqu'aux sabords, par où s'étant insinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, et, replongeant incontinent dans la mer, ils nagèrent à une très grande distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinssent hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

Ces insulaires sont d'une taille très avantageuse, bien pris et bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint est de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, et on y remarque un mélange d'intrépidité et d'enjouement dont on est frappé. Leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont noirs. Les uns les portent noués derrière la tête en une grosse touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des moustaches, et quelques-uns portent seulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils sont entièrement nus, à l'exception de leurs ornemens qui consistent en coquillages assez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets et des ceintures. Tous avaient les oreilles percées, mais sans aucun ornement: nous jugeâmes cependant qu'elles en portaient quelquefois de très pesans; car quelques-uns avaient des oreilles qui descendaient jusque sur leurs épaules; plusieurs même les avaient entièrement découpées. Un de ces Indiens, qui paraissait jouir de quelque considération, avait pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étaient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers; car il ne l'aurait pas échangée contre tout ce qu'on aurait pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étaient sans armes, et d'autres en avaient d'aussi dangereuses qu'on en puisse ja-

mais voir. C'était une espèce de lance, très large par un bout, et garnie des deux côtés, dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulu de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de coco, en leur faisant signe que nous en manquions; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçaient d'enlever celles que nous avions.

Nos canots, que j'avais envoyés pour reconnaître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après avec la nouvelle qu'à deux encâblures du rivage ils avaient eu trente brasses d'eau; mais que le fond était de corail, et dans une place trop voisine des brisans pour y être en sûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la nécessité de faire voile sans pouvoir procurer des rafraîchissemens à nos malades. Cette île, à laquelle mes officiers voulurent donner mon nom, est située par 1 degré 18 minutes de latitude sud et 173 degrés 46 minutes de longitude ouest.

Après être partis de l'île Byron, nous vîmes pendant plusieurs jours une quantité de poissons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent servis sur ma table, et que le défaut d'autres mets nous faisait trouver excellens. La dyssenterie commençait à se faire sentir dans nos équipages, maladie que le chirurgien croyait causée par une chaleur excessive et par la continuité des pluies.

Le 21 notre provision de noix de coco se trouva consommée, et le scorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de coco sont un remède d'une surprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étaient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir se remuer qu'à l'aide de deux hommes, et qui, outre leur faiblesse, souffraient encore des douleurs les plus aiguës, se rétablissaient très promptement, quoique sur mer, en mangeant de ces noix; et en très peu de temps ils recouvraient leurs forces, reprenaient leur service, et montaient au haut des mâts aussi légèrement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes pendant plusieurs jours que de très faibles brises et une mer calme: en conséquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous savions être des îles des Larrons, que nous devions regarder comme un séjour propre à nous procurer tous les rafraîchissemens dont nous avions un si pressant besoin, nous faisait soupirer après des vents frais: d'ailleurs nous éprouvions des chaleurs suffocantes. Le thermomètre, qui montait souvent à 88 degrés, fut long-temps sans descendre au-dessous de 81 degrés[1]. Cette navigation est assurément la plus brûlante, la plus

[1] Il s'agit du thermomètre de Fahrenheit, dont 88 degrés répondent à 25 degrés de Réaumur, qui ne serait pas une chaleur très forte.

longue et la plus dangereuse qu'on ait jamais faite.

Le 22 nous étions par les 13 degrés 9 minutes de latitude sud, et 15 degrés 50 minutes de longitude ouest; le 23, notre latitude était au 14e degré 25 minutes nord, et la longitude au 153e degré 11 minutes à l'est. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portait au nord. Nous trouvant alors presqu'à la latitude de Tinian, je dirigeai ma route sur cette île.

§ 11.

Arrivée du *Dauphin* et de *la Tamar* à Tinian. Description de l'état de cette île. Détail de ce qui s'y est passé.

Le 28 nous vîmes un grand nombre d'oiseaux qui continuèrent de voler autour de nous jusqu'au 30, où, à deux heures après midi, nous eûmes connaissance de la terre dans l'ouest. Nous reconnûmes que c'étaient les îles de *Saypan*, de *Tinian* et d'*Aiguigan*. Ces trois îles se montraient dans l'éloignement sous l'apparence d'une seule, qui, au moment où le soleil passa sous l'horizon, s'étendait du nord-ouest, en passant par l'ouest jusqu'au sud-ouest. A sept heures nous gouvernâmes au plus près du vent, et passâmes la nuit à louvoyer. Le 31, à six heures du matin, les extrémités des îles, qui se présentaient toujours comme une seule île,

nous restaient à la distance de cinq lieues. Saypan est la plus occidentale, et, depuis la pointe nord-est de cette île jusqu'à la pointe sud-ouest d'Aiguigan, la distance est d'environ dix-sept lieues : ces trois îles sont éloignées l'une de l'autre de deux et trois lieues. Saypan est celle qui est la plus grande, et Aiguigan, dont les terres sont élevées et d'une forme ronde, est la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces îles. A midi nous rangeâmes la pointe méridionale de Tinian, entre cette île et Aiguigan, et nous vînmes jeter l'ancre à sa pointe sud-ouest par seize brasses d'eau, fond de gros sable et de corail, en face d'une baie de sable blanc, environ à cinq quarts de mille du rivage et à près de trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à une certaine distance de la côte, dans l'endroit même où l'amiral Anson avait mouillé avec *le Centurion*. L'eau y était tellement transparente, qu'on en apercevait distinctement le fond à la profondeur de vingt-quatre brasses, c'est-à-dire de cent quarante pieds.

Aussitôt que notre vaisseau fut amarré, je descendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendrait de dresser les tentes pour les malades, qui étaient en grand nombre. Nous n'avions pas un seul matelot qui n'eût ressenti les atteintes du scorbut, et plusieurs en étaient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes plusieurs cabanes que les Espa-

gnols et les Indiens avaient quittées l'année précédente; car aucun d'eux n'y était encore venu de cette année, et il n'était pas probable qu'ils y arrivassent de quelques mois : on y avait le soleil presque au zénith, et la saison des pluies était commencée.

Après avoir marqué la place où l'on devait dresser les tentes, j'entrepris, avec six ou sept de mes officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, ces prairies dont la verdure n'est interrompue que par l'émail des fleurs, et qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté : nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieuse contrée, dont on trouve une description si intéressante dans le voyage d'Anson.

Cependant l'objet le plus important était de nous procurer du bétail, qui nous devenait de première nécessité; mais le bois était si épais, si embarrassé de broussailles, que nous ne voyions pas à deux toises devant nous; et que, pour ne pas nous perdre dans une forêt presque impénétrable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. L'excessive chaleur nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos longues culottes et nos souliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins avec des peines infinies à traverser ces bois; mais, à notre grande

surprise, la contrée s'offrit à nos regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on nous en avait fait.

Les plaines étaient entièrement couvertes de roseaux et de buissons qui s'élevaient, en plusieurs endroits, plus haut que nous, et partout au moins jusqu'à la ceinture ; nos jambes, continuellement embarrassées dans ces espèces de ronces, étaient toutes déchirées. Durant cette marche nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds. Si nous voulions parler, nous étions sûrs d'en avoir la bouche pleine, et plusieurs nous entraient jusque dans la gorge.

Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes; et, un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, et si harrassés, que nous pouvions à peine nous soutenir. J'envoyai aussitôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avait tué. Nos gens, pendant notre absence, s'étaient occupés à dresser des tentes et à transporter nos malades à terre.

Le lendemain, 1er août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage nos pièces à l'eau, et à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. Je pense que ce puits est le même où *le Centurion* fit son eau. C'était sans contredit le plus

mauvais que nous eussions encore trouvé depuis que nous étions en mer : l'eau en était saumâtre et toute pleine de vers. La rade où nous étions à l'ancre était on ne peut plus dangereuse dans cette saison. Il n'y avait qu'un fond de sable qui couvre de grosses masses de corail ; et, comme l'ancre n'a point de tenue sur le sable, on est exposé continuellement au danger de voir ses câbles coupés par des coraux durs et tranchans.

Dans les syzygies, la mer devient en cet endroit prodigieusement grosse. Je n'avais pas encore vu des vaisseaux à l'ancre éprouver des roulis de cette force. Nous fûmes un jour assaillis par des lames qui, chassées par un vent d'ouest, étaient si terribles et brisaient avec une telle furie sur le récif, que je fus forcé de remettre en mer et d'y rester près de huit jours; car, si notre câble s'était coupé dans la nuit, et que le vent fût venu du large, comme cela arrivait souvent, rien n'aurait pu empêcher le vaisseau d'être jeté sur les roches et de s'y briser.

Comme j'étais attaqué du scorbut, je fis dresser ma tente sur le rivage, où je pris ma résidence; j'y fis aussi établir la forge de l'armurier, et l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaisseaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'île produisait des limons, des oranges amères, des cocos,

le fruit à pain[1], des goyaves et quelques autres fruits; mais il fut impossible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oseille ni d'autres plantes antiscorbutiques.

Durant notre navigation, il ne nous était pas mort un seul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, et la diversité des climats que nous avions parcourus; mais deux matelots moururent de la fièvre à Tinian, et plusieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du scorbut. Je ne puis m'empêcher de croire que le climat de cette île ne soit très malsain, du moins pendant la saison où nous y sommes venus : les pluies y sont violentes et presque continuelles, et la chaleur y est suffocante. Le thermomètre resté à bord fut généralement à 86 degrés, ce qui n'est que 9 degrés audessus de la chaleur du sang[2]; et, s'il eût été à terre, il aurait monté beaucoup plus haut. J'avais été sur les côtes de Guinée, aux Indes occidentales et dans l'île Saint-Thomas qui est sous la ligne, et je n'avais jamais éprouvé une si vive chaleur.

Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette île: on y voit une

[1] Ce fruit a été décrit par Anson.

[2] Il y a ici une erreur de chiffres : la chaleur du sang est à 98 degrés Fahrenheit, environ 30 degrés Réaumur.

quantité de mille-pieds, de scorpions et de grosses fourmis noires, dont les morsures sont également dangereuses. Il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui nous étaient entièrement inconnus, et qui nous furent très incommodes. Leurs piqûres causaient des douleurs aiguës, et nous tremblions de nous mettre au lit. On n'en était pas plus exempt à bord que sur le rivage : ces insectes, qui y avaient été portés avec le bois, avaient pris possession de tous les recoins, et ne laissaient aucun repos aux matelots, en quelque endroit qu'ils se logeassent.

Aussitôt que nos tentes furent dressées et qu'on eut tout disposé pour le traitement des malades, j'envoyai du monde pour reconnaître les retraites du bétail. On parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de notre quartier, et les animaux étaient si ombrageux qu'il était très difficile d'en approcher assez pour les tirer. Quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorsqu'on sut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre ; et lorsqu'un de ces animaux avait été traîné l'espace de sept ou huit milles à travers les bois et les plaines hérissées de bruyères, il était tout couvert de mouches, exhalait une odeur fétide, et n'était plus bon à rien. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que nos gens, exténués par

ces pénibles courses, étaient bientôt attaqués de fièvres dont ils avaient peine à se tirer.

Nous parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille. Les bois de cette île sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes les espèces, qu'on pouvait toujours en tirer aisément; mais la chair en était généralement d'un mauvais goût, et la chaleur était telle, qu'une heure après qu'on les avait tués, ce n'était plus que de la pourriture.

L'île abonde en cochons sauvages, qui faisaient notre plus grande ressource pour la viande fraîche. Ils sont très féroces, et si gros, qu'ils pèsent communément deux cents livres. On pouvait les tirer sans beaucoup de difficulté; mais un nègre, qui était à bord de *la Tamar*, imagina une manière de les prendre au piége, qui eut le plus grand succès. C'était un grand avantage. Nous étions non-seulement assurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord: ce qui faisait une excellente provision.

Tandis que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, un de nos contre-maîtres découvrit un endroit très agréable du côté du nord-ouest de l'île, qui était fort fréquenté par le bétail, et d'où l'on pouvait l'amener par mer. J'y envoyai aussitôt un dé-

tachement avec une tente pour y rester plus commodément, et chaque jour nos bateaux en rapportaient tout ce qu'on avait tué ; mais quelquefois la mer brisait avec tant de furie sur le rivage, qu'il était impossible d'aborder, et le canot de *la Tamar* perdit trois hommes qui tentèrent de franchir la lame.

Nous nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes sortes de provisions fraîches. Chaque jour on faisait cuire du pain pour les malades, et les fatigues diminuant, les fièvres furent moins fréquentes. Le poisson qu'on prend sur cette côte est très beau, mais très malsain : il occasiona de fâcheux accidens à ceux qui en mangèrent.

Cette île produit aussi du coton et de l'indigo en abondance ; et assurément elle serait d'un grand revenu si elle était située aux Indes occidentales. Le chirurgien de *la Tamar* sema différentes graines sur un terrain qu'il avait pris la peine d'enclore ; mais notre séjour ne fut pas assez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

Tandis que nous étions en rade j'envoyai *la Tamar* reconnaître l'île de Saypan, qui est plus considérable que Tinian par son étendue; et l'élévation de ses terres la montre sous un aspect plus agréable. *La Tamar* alla mouiller au vent de cette île, à la distance d'un mille du rivage, et par dix brasses d'eau, même fond que celui que nous avions

à Tinian. Ses gens descendirent sur une très belle plage sablonneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles. Ils se promenèrent dans les bois, où ils remarquèrent plusieurs arbres qui seraient très propres à faire des mâts de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages et de guanaques; mais ils aperçurent un grand étang dans le milieu des terres , dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'écailles d'huîtres perlières amoncelés sur le bord du rivage, et plusieurs autres vestiges, leur firent juger qu'il n'y avait pas bien long-temps qu'on était venu dans l'île.

Le lundi, 30 septembre, nos malades se trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four et tout le bagage que nous avions à terre; et, munis de tous les rafraîchissemens que l'île fournit, particulièrement d'environ deux mille noix de coco, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le scorbut, nous appareillâmes, le lendemain 1er octobre, de la rade de Tinian, où nous avions fait un séjour de neuf semaines; et j'espérai trouver la mousson du nord-est avant d'arriver au méridien des îles de Bashée. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chasse du bétail. Le vent fut très faible tout le jour jusqu'au lendemain 2, au soir, qu'il passa à l'ouest joli frais. Je fis alors route au nord; et le 3, dans la matinée,

nous eûmes connaissance d'Anatacan, île remarquable par l'élévation de ses terres, et qu'avait reconnue le lord Anson avant de relâcher à Tinian.

§ 12.

Navigation depuis Tinian jusqu'à Pulo-Timoan. Description de cette île, de ses habitans et de ses productions. Route depuis Pulo-Timoan jusqu'à Batavia.

Nous continuâmes de faire voile au nord jusqu'au 10. Étant alors par les 18 deg. 33 min. lat. sud, et 136 deg. 50 min. long. ouest, nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au sud que nous ne le croyions par notre estime, différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portait dans cette direction. A cette hauteur l'aiguille aimantée déclinait de 5 deg. 10 min. à l'est, et pendant quelque temps nous observâmes que sa déclinaison décroissait régulièrement; de sorte que, arrivés le 19 par 21 deg. 10 min. lat. sud, et 124 deg. 17 min. long. ouest, la direction de l'aiguille fut le plein nord.

Le 18 le vaisseau se trouva à dix-huit milles au nord de sa latitude estimée. Nous vîmes autour de notre vaisseau plusieurs oiseaux de terre qui paraissaient très fatigués. Nous en prîmes un dans l'instant qu'il se posait sur un de nos boute-dehors. Cet oiseau nous parut d'une espèce rare : il était de la grosseur d'une oie; le bec et les cuisses, d'un

noir d'ébène, relevaient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige; son cou était d'environ un pied de longueur, et aussi menu que celui d'une grue; et son bec recourbé était si long et si gros, qu'il n'était pas aisé de concevoir comment les muscles du cou pouvaient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit et d'eau; mais il dépérissait chaque jour, et, selon l'apparence, il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus convenable. Il était devenu si maigre, que ce n'était plus qu'un squelette.

L'aiguille aimantée resta plein nord jusqu'au 22. Alors l'île de Grafton, la plus septentrionale des îles de Bashée, nous restait au sud distante de six lieues. Ayant résolu de toucher à ces îles, je courus sur celle que nous apercevions; mais comme la navigation, depuis ces îles jusqu'au détroit de Banca, est très périlleuse, et qu'un beau ciel et un vent frais nous permettaient de forcer de voiles, je crus qu'il était plus prudent de poursuivre notre route, et je remis le cap à l'ouest. Entre les îles de Bashée on en compte cinq principales; et, d'après notre observation, la position de l'île de Grafton est par les 21 deg. 81 min. lat. sud, et 118 deg. 14 min. long. ouest.

Le 24, étant par les 16 deg. 59 min. lat. nord, et 113 deg. 1 min. lat. ouest, nous reconnûmes les triangles qui sont en dehors de la pointe de Prasil,

et forment un des plus dangereux écueils. Le 30 nous vîmes plusieurs arbres flotter le long du vaisseau : la plupart étaient de gros bambous. Nous étions par les 7 deg. 14 min. lat. nord, et 104 deg. 21 min. long. ouest. Le jour suivant le vaisseau était treize milles au nord de sa latitude estimée ; ce que nous reconnûmes être l'effet d'un courant. Le 2 novembre il se trouvait trente-huit milles au sud de notre estime. La latitude observée fut de 3 deg. 54 min. nord, et la longitude estimée de 103 deg. 20 min. est.

A sept heures du matin du 3, nous vîmes l'île de Timoan dans le sud-ouest-quart-ouest, à la distance d'environ douze lieues. Dampier ayant fait mention de cette île comme d'un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissemens, je fus tenté d'y relâcher. Nous ne vivions plus que de salaison, qui commençait à se corrompre. Mais les légères brises, les calmes, les courans du sud, m'empêchèrent d'arriver au mouillage avant le 5 au soir. Nous laissâmes tomber l'ancre par dix-huit brasses d'eau, à la distance d'environ deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'île.

Le lendemain, 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il serait possible d'obtenir. Les habitans, qui sont des Malais, nous parurent un peuple insolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage ils accoururent en grand nombre sur le bord de la

mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, et un cric, espèce de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes; et aussitôt nous commençâmes à traiter. Mais tout ce qu'il fut possible de nous procurer se réduisit à une douzaine de volailles, une chèvre et un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches et d'autres instrumens de cette espèce; mais ils les refusèrent d'un air méprisant, et demandèrent des roupies. N'en ayant pas, nous nous trouvions embarrassés de payer l'acquisition que nous avions faite; je songeai à leur offrir des mouchoirs, et par grâce ils daignèrent accepter les meilleurs.

Ces peuples sont d'une stature au-dessous de la moyenne, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint est de couleur bronzée et presque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, était vêtu comme un Persan; mais les autres étaient nus, à la réserve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en manière de turban, et de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins, et qu'ils attachent avec une agrafe d'argent. Il ne parut aucune femme, et probablement ils ont l'attention de ne pas les laisser voir aux étrangers. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres et réguliè-

rement construites : elles s'élèvent sur des poteaux, à huit pieds environ au-dessus du sol. Leurs canots sont aussi très bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'assez considérables, et dont ils se servent probablement pour aller commercer à Malaca. Mais, quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très agréable et couvert d'arbres.

L'île est montueuse. Elle produit en abondance le chou palmite et le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous aperçûmes quelques risières. Les autres productions végétales de l'île nous sont inconnues: un séjour de trente-six heures ne nous laissa pas le temps de visiter cette contrée vraisemblablement fertile.

Malgré l'agitation violente et continuelle des vagues dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réussîmes à y faire une abondante pêche. Nous jetâmes notre seine avec le plus grand succès; mais il était facile de s'apercevoir que cela donnait de l'ombrage aux insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poissons qui sont sur leurs côtes. Deux belles rivières viennent se jeter dans la baie; l'eau en est parfaite, et nous la trouvâmes si supérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pièces qu'on put en charger sur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques insu-

laires nous apportèrent un animal qui avait le corps d'un lièvre et les jambes d'un daim: un de nos officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conserver vivant : mais il nous fut impossible de lui procurer l'espèce de nourriture qui lui était propre. Il fallut donc le tuer; la chair en était de très bon goût. Le temps fut à l'orage durant notre séjour dans cette île : les éclairs et la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption.

Le 7, dans la matinée, voyant l'impossibilité de nous procurer de nouveaux rafraîchissemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne brise de terre. Dans l'après-midi nous nous aperçûmes que les courans nous portaient vers le sud-est avec une vitesse qu'on peut estimer d'un mille par heure. Nous traversâmes ces parages dans la saison la moins favorable; car, lorsque nous fûmes à la latitude de Pulo Condore, nous n'eûmes plus que de légères brises et des calmes, qui n'étaient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs et du tonnerre.

Le 10 nous aperçûmes la pointe orientale de l'île de Lingen, qui nous restait sud-ouest-quart-ouest, distante de onze ou douze lieues. Le courant portait est-sud-est avec une vitesse d'un mille par heure. A midi le vent calma, et nous mouillâmes une ancre à jet par vingt brasses d'eau. A

une heure, le temps s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite île dans le sud-ouest 5 deg. 30 min. sud, à la distance de dix ou onze lieues.

Le 11, à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre et fîmes de la voile. A six heures la petite île nous restait ouest-sud-ouest, distante d'environ sept lieues. Un groupe d'autres très petites îles, que nous prîmes pour les îles Domines, dans l'ouest 5 degrés 30 minutes nord, à la distance de sept ou huit lieues, et deux pointes remarquables sur l'île de Lingen nous restaient ouest-quart-nord-ouest, dans un éloignement de dix ou douze lieues. Notre latitude observée fut alors de 18 minutes sud; la latitude de la pointe orientale de Lingen de 10 minutes sud, et la longitude orientale de 105 degrés 15 minutes. Pulo Taya en est presque au sud-quart-sud-ouest, et distante d'environ douze lieues.

Le 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le nord-est une petite jonque chinoise. Le lendemain, à sept heures du matin, nous eûmes connaissance d'une petite île appelée *Pulo Toté*, qui nous restait sud-est-quart-est, à la distance d'environ douze lieues. Un peu au nord de Pulo Taya est une très petite île, nommée *Pulo Toupoa*.

Le jour suivant, 13, à quatre heures de l'après-midi, le vent ayant calmé, nous laissâmes tomber l'ancre par quatorze brasses d'eau, fond mou, Pulo

Taya nous restant au nord-ouest, dans un éloignement de près de sept lieues. En cet endroit le courant portait est-quart-sud-est, avec une vitesse que nous estimâmes de deux nœuds et deux brasses par heure. A la distance de près de quatre milles nous vîmes un sloop à l'ancre, qui arbora pavillon hollandais. Dans la nuit nous essuyâmes de violentes rafales, accompagnées de très fortes pluies. A huit heures du matin, le 14, le vent plus maniable, nous fîmes voile.

Le lendemain, 15, à six heures du matin, nous fûmes sous voile; à deux heures, Monopin-Hill, qui nous restait sud-quart-sud-ouest, à la distance d'environ dix ou onze lieues, avait l'apparence d'une petite île. Il est au sud-quart-sud-ouest des sept îles, dont il est éloigné de près de douze lieues : sa latitude est de deux degrés sud. Arrivés à la hauteur des sept îles, nous gouvernâmes sud-ouest-quart-sud. Nos sondes furent régulières depuis douze jusqu'à sept brasses, et bientôt après nous vîmes la côte de Sumatra, courant de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-quart-nord-ouest, à la distance d'environ sept lieues. Vers le soir, nous laissâmes tomber l'ancre sur sept brasses d'eau; et le lendemain, 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant sud-quart-sud-est, cherchant à tenir le milieu du canal entre Banca et Sumatra, pour nous éloigner également d'une batture qui

est à l'entrée de la rivière de Palambam et de celle qui est située à la hauteur de la pointe occidentale de Banca.

Nous continuâmes de gouverner est-sud-est entre la troisième pointe de Sumatra et la quatrième, distantes l'une de l'autre d'environ dix lieues. La haute terre de Queda-Banca, qu'on apercevait au-dessus de la troisième pointe de Sumatra, nous restait est-sud-est. Depuis la troisième pointe jusqu'à la deuxième, distance d'environ onze ou douze lieues, la route est sud-est-quart-sud. La haute terre de Queda-Banca et la deuxième pointe de Sumatra gisent entre elles est-nord-est et ouest-sud-ouest. Le canal a près de cinq lieues de large, et l'on a dans le milieu vingt-quatre brasses d'eau. A six heures du soir nous mouillâmes par treize brasses. Nous aperçûmes plusieurs vaisseaux, dont la plupart portaient pavillon hollandais.

Le 19 nous rangeâmes la pointe de Sumatra, et les sondes, le long de la côte du nord, à la distance d'un mille et demi du rivage, furent de quatorze brasses. A trois heures et demie nous laissâmes tomber l'ancre, et j'envoyai un canot pour reconnaître les sondes, à cause des écueils qui s'étendent au nord de l'île appelée *Lucipara*, qui nous restait au sud-est-quart-est, à la distance d'environ six lieues. La brise trop faible et le flot qui portait fortement au nord ne nous permirent pas

de passer entre ces écueils et la côte de Sumatra avant le 20 après midi, et enfin nous entrâmes dans la rade de Batavia.

§ 13.

Séjour à Batavia et départ de ce port.

Le 28 novembre, conformément à notre journal, mais qui se trouvait être le 29 selon la vraie date d'Europe, sur laquelle nous avions perdu un jour en suivant le cours annuel du soleil, nous vînmes mouiller plus près de la ville, et nous saluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avait dans cette rade plus de cent vaisseaux, grands ou petits, et dans ce nombre un gros vaisseau anglais de Bombay, qui nous salua de treize coups de canon.

A notre arrivée à Batavia nous n'avions pas un seul malade dans les deux équipages; mais, sachant que l'air y est plus malsain qu'en aucun endroit des Indes, dans la saison des pluies, qui était prochaine, et que l'arrack y est très commun, je résolus d'en partir aussitôt que nous serions prêts à remettre en mer. Je descendis pour faire visite au général; mais il était à sa maison de campagne, qui est à quatre milles environ de Batavia. Je trouvai cependant un officier, qu'on nomme *le Sabandar,* et qui est l'introducteur des étrangers. Il me

proposa obligeamment de me conduire chez son excellence, si je l'aimais mieux que d'attendre son retour. J'acceptai ses offres, et nous partîmes sans différer.

Le général me fit le plus gracieux accueil, et me laissa le choix de chercher un logement dans la ville, si je ne voulais pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel est une grande et belle maison que le général afferme à un particulier, avec le privilége exclusif de loger tous les étrangers, qui sont toujours en très grand nombre. Un habitant qui oserait donner un lit à un étranger, ne fût-ce que pour une seule nuit, paierait une amende de 500 rixdales, ce qui fait près de 2,500 francs.

Il est peu de grands édifices à Batavia, mais les maisons joignent, à la régularité de la construction, tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable et commode. Les rues sont larges, bien percées, et la plupart traversées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, sont sans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandises devant leurs portes, mais ils doivent aussi entretenir une humidité pernicieuse aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie sur un terrain marécageux, les canaux sont nécessaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les em-

bellissent gênent la circulation de l'air, et s'opposent à la dispersion des vapeurs qui s'en élèvent.

Il n'est guère de ville en Europe plus peuplée. Batavia semble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandais, les Portugais, les Chinois, les Persans, les Maures, les Malais, les Javans, habitent cette ville et composent la société. Les Chinois ont un quartier séparé. Ce sont eux qui y font le plus grand commerce; car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze grosses jonques de la Chine. C'est en grande partie à la richesse de ce commerce qu'est due l'opulence dont les Hollandais jouissent à Batavia. Si la variété des plaisirs, la bonne chère, et les productions de la terre les plus propres à flatter le goût concourent à rendre ce séjour agréable, la jouissance en est troublée par une infinité d'insectes venimeux qui ne vous laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est surtout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands et superbes arbres; et au-delà de ce canal, navigable pour de très grosses barques, les maisons de campagne des habitans offrent un coup d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance, où ils respirent un air plus pur et plus

salubre que dans la ville. Le luxe y est à un tel degré, que c'est presque un déshonneur que d'y être à pied.

Impatient de quitter Batavia, où nous étions arrivés le 28 novembre, je pressais notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchissemens, une provision de riz et d'arrack pour le reste du voyage, nous appareillâmes; et le 10 décembre nous fîmes voile de cette rade. Nous gouvernâmes sur l'île du Prince, qui est dans le détroit de la Sonde; et le 14 nous y vînmes mouiller. Dans ce passage, il nous vint de la côte de Java des canots chargés de tortues. Ils nous en fournirent une si grande quantité, qu'on ne servait rien autre chose aux deux équipages. Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 19, devant l'île du Prince, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'île nous vendaient à très bon compte. Après y avoir fait de l'eau et du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, et avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'île de Java.

§ 14.

Arrivée au cap de Bonne-Espérance. Retour en Angleterre.

Nous continuâmes de faire voile pendant près de quarante-huit jours, sans qu'il nous arrivât rien

de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de temps, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il se laissa tomber du bord, et tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 février nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à sept lieues, et qui s'étendait depuis le nord-nord-ouest jusqu'au nord-est. Elle paraissait coupée en plusieurs hautes montagnes, entre lesquelles on voyait la terre s'abaisser en pente douce et couverte de sable blanc. Sa latitude sud était de 34 degrés 15 minutes, et sa longitude ouest de 21 degrés 45 minutes.

Nous portâmes sur la terre, et lorsque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaisse fumée qui s'élevait d'une plage sablonneuse. J'imaginai que cette fumée était produite par les Hottentots, et j'étais surpris qu'ils choisissent pour leur résidence cette partie de la côte, qui ne paraît être composée que de dunes, où l'on n'aperçoit ni arbrisseaux, ni verdure, et sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

Le 12 février 1766, à trois heures après midi, nous doublâmes le cap Lagullas, d'où la côte court ouest-nord-ouest jusqu'au cap de Bonne-Espérance, qui en est éloigné de trente lieues. Le jour suivant, 13, nous passâmes entre l'île Pinguin et la

Pointe-Verte, et nous entrâmes dans la baie des Tables. A trois heures après midi nous laissâmes tomber l'ancre, et nous saluâmes le fort qui nous rendit le salut.

Le Cap est une excellente relâche pour les vaisseaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en est très frais, la campagne très belle, et l'on y trouve en abondance des rafraîchissemens de toute espèce. Le jardin de la Compagnie est un endroit délicieux. A l'un des bouts de ce jardin est une ménagerie qui appartient au gouverneur. Il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux et rares : j'y ai vu trois belles autruches et quatre zèbres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettais d'aller à terre chacun à leur tour, profitaient de cette liberté pour se régaler des vins du Cap, et ils ne revenaient guère à bord sans en avoir bu avec excès.

Le 16, à six heures du matin, nous eûmes la vue de l'île Sainte-Hélène. Nous continuâmes notre route, et quelques jours après, comme nous faisions voile par un très beau temps et un vent frais, à une distance considérable de la terre, le vaisseau reçut une secousse aussi rude que s'il eût donné sur un banc. La violence de ce mouvement nous alarma tous, et nous courûmes sur le pont. Nous vîmes la mer se teindre de sang dans une

très grande étendue : ce qui dissipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions touché sur une baleine ou sur un grampus, et que vraisemblablement notre vaisseau n'en avait reçu aucun dommage; ce qui était vrai.

La Tamar, conformément à ses nouveaux ordres, se sépara de nous le 1er avril, et gouverna sur les Antilles. Lorsque nous arrivâmes par les 34 degrés de latitude sud, et 35 degrés de longitude ouest, les vents grands, frais et variables, et une mer terrible qui brisa autour de nous durant six jours consécutifs, nous chassèrent jusqu'à la hauteur de 48 degrés nord, par les 14 degrés de longitude ouest. Le 7 mai, à sept heures du matin, nous eûmes connaissance des îles Sorlingues, neuf semaines après notre départ du cap de Bonne-Espérance, et un voyage de vingt-deux mois et quelques jours : le 9, nous mouillâmes aux Dunes. Le même jour je descendis à Deal, et je partis pour me rendre à Londres.

CARTERET.

(1766-1769.)

Carteret venait de faire le tour du monde avec le commodore Byron : rentré à Londres, il obtint une nouvelle mission et le commandement du sloop *le Swallow* [1], le 1er juillet 1766.

§ 1.

Traversée de Plymouth à l'île de Madère, et passage du détroit de Magellan.

Le Swallow, dit la relation, était alors à Chatam, et l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la promptitude possible. C'était un vieux vaisseau de trente ans de service, et je ne le croyais pas en état de faire un long voyage. On me fit entendre que je devais accompagner *le Dauphin* dans son expédition; mais la différence de grandeur et d'équipement de ces deux bâtimens me donna lieu de penser qu'ils n'avaient pas la même destination. *Le Dauphin* avait un doublage de cuivre et était approvisionné de tout ce qui est nécessaire à une navigation longue et dangereuse; *le Swallow* au contraire était mal pourvu des choses les plus es-

[1] Le sloop est une bagarre ou chaloupe au-dessous de vingt canons. *Swallow* est un mot anglais qui veut dire *hirondelle*.

sentielles. J'en conclus que si *le Dauphin* s'embarquait pour faire le tour du monde, on ne m'enverrait pas plus loin que les îles Falkland, où je serais remplacé par *le Jason*, excellente frégate qui était, comme *le Dauphin*, doublée de cuivre et amplement chargée de provisions.

Le 22 août 1766, l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye, je fis voile du goulet de Plymouth concurremment avec *le Dauphin*, commandé par le capitaine Wallis, et la flûte *le Prince-Frédéric*, sous les ordres du lieutenant Jacques Brine. Nous marchâmes ensemble, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable, jusqu'au 7 septembre, jour où nous mîmes à l'ancre dans la rade de Madère.

Pendant que j'étais à cet endroit, ne connaissant pas encore le lieu de ma destination, j'écrivis une lettre au capitaine Wallis pour lui représenter que je manquais de fil de caret, et l'informer de la réponse qui m'avait été faite lorsque j'en avais demandé au commissaire ordonnateur de Plymouth. Il m'en envoya cinq cents livres : cette quantité n'était pas suffisante pour satisfaire mes besoins, et je fus forcé, bientôt après, de mettre en pièces quelques-uns des câbles, afin de sauver mes agrès.

Mon lieutenant m'avertit le 9, dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés du vaisseau pendant la nuit et avaient gagné la côte à la nage, entièrement nus, et n'em-

portant rien que leur argent, qu'ils avaient attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les déserteurs ne s'étaient pas quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brise avec violence sur le rivage, et qu'alors un d'eux, effrayé du bruit des vagues, s'en était revenu en nageant près du vaisseau, où il avait été pris à bord; mais que les autres avaient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes aurait eu pour nous des suites funestes, j'écrivis sur-le-champ au consul pour le prier de m'aider à les recouvrer. Je n'avais pas encore fini ma lettre, lorsqu'il me fit dire que, au grand étonnement des naturels du pays, on venait de les trouver nus sur le rivage, qu'on les avait mis en prison et qu'on n'attendait que mes ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, et, dès que j'appris qu'ils étaient arrivés, j'allai sur le pont.

Je fus charmé de voir le repentir sur leurs visages, et je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition à laquelle ils semblaient disposés à se soumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avait pu les porter à s'enfuir du vaisseau et quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pièces par la houle qui battait sur la côte. Ils répondirent que, quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers la grève,

ils n'avaient jamais eu l'intention de déserter le vaisseau, qu'ils étaient résolus de ne pas quitter tant qu'il pourrait naviguer; mais que, sachant bien qu'ils entreprenaient un long voyage dont personne n'était assuré de revenir, ils avaient jugé qu'il serait un peu dur de n'avoir pas une occasion de dépenser leur argent, et s'étaient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie et revenir ensuite à bord, où ils espéraient arriver avant qu'on s'aperçût de leur départ. Je voulais leur pardonner, et je n'examinai pas trop sévèrement leur justification, que le reste de l'équipage qui les entourait paraissait beaucoup approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie ils auraient été peu en état de traverser la houle à la nage, et je leur dis qu'espérant que désormais ils n'exposeraient leur vie que dans des occasions plus importantes, et que je n'aurais point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeais d'autre châtiment que la honte et le regret dont je les voyais pénétrés. Je pensai qu'ils avaient besoin de repos; je les avertis de remettre leurs habits et de se coucher. J'ajoutai que si pendant notre voyage j'avais besoin de bons nageurs, je connaissais avec plaisir à qui je pourrais m'adresser. Ayant ainsi dissipé la crainte de ces braves matelots, je fus très satisfait de remarquer le murmure de contentement qui se fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équi-

page. Ma clémence fut bien payée par la suite : au milieu des peines et des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent toute sorte de services avec un zèle et une ardeur qui leur fait honneur et qui servit d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, et le capitaine Wallis me donna une copie de ses instructions qui m'apprit l'objet de notre voyage. Il nomma le Port-Famine, dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous, en cas que nous vinssions à nous séparer.

J'étais convaincu que l'on m'envoyait à une expédition que *le Swallow* et son équipement n'étaient pas en état d'accomplir ; mais je résolus à tout événement de faire mon devoir le mieux qu'il me serait possible.

Nous continuâmes notre route, et il ne nous arriva rien digne d'être rapporté, jusqu'à l'heure où nous mîmes à l'ancre à la hauteur du cap de la Vierge-Marie, où nous vîmes des Patagons.

Lorsque nous entrâmes dans le détroit, on m'ordonna de marcher en avant du *Dauphin* et de *la Flûte*, afin de les piloter au milieu des bas-fonds ; mais mon bâtiment manœuvrait si mal, qu'il nous était très rarement possible de le virer sans le secours d'un bateau qui nous touât : cependant, après bien des travaux et bien des dangers, nous mîmes à l'ancre dans le Port-Famine le 26 décembre.

Après avoir essuyé de nouveaux périls et de nou-

velles difficultés pour aborder dans la baie d'Island, nous y arrivâmes le 17 février. Avant de remettre à la voile, j'exposai au capitaine Wallis dans une lettre la situation de mon vaisseau, et je le priai d'examiner ce qu'il était plus à propos de faire pour le service de Sa Majesté; s'il voulait le renvoyer, ou s'il devait continuer le voyage. Il me répondit que, puisque les lords de l'amirauté l'avaient destiné à une expédition dont je connaissais bien l'objet, il ne croyait pas être le maître de changer sa destination.

Nous continuâmes donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque temps; et comme je l'avais déjà passé une fois, on me dit de me tenir en avant et de servir de guide, en me donnant la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorsque je le jugerais convenable. M'apercevant que *le Swallow* était très mauvais voilier, qu'il retardait beaucoup *le Dauphin*, et que probablement il lui ferait manquer la saison de gagner la mer du Sud, ce qui aurait renversé le projet du voyage, je proposai au capitaine Wallis de laisser *le Swallow* dans quelque anse ou baie, de monter moi-même ses bateaux pour l'accompagner et l'aider jusqu'à ce qu'il eût traversé le détroit. Je lui remontrai que par-là il achèverait son passage, suivant toute apparence, beaucoup plus tôt que si mon bâtiment lui faisait perdre du temps. Afin de lui faire agréer

ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourrait compléter ses provisions de bouche et de marine, et son équipage avec ce qui était dans mon vaisseau, et le renvoyer en Angleterre avec ceux de ses gens que la maladie rendait incapables de le suivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant dans la Grande-Bretagne j'examinerais la côte orientale des Patagons, ou que j'entreprendrais de faire toutes les autres découvertes qu'il voulait m'indiquer. Enfin je lui dis que s'il croyait avoir besoin, pour faire réussir le voyage, des connaissances que j'avais acquises dans les mers du Sud, je m'offrais d'aller avec lui à bord du *Dauphin*, et d'abandonner le commandement du *Swallow* à son premier lieutenant, dont je remplirais la place, ou de faire le voyage moi seul avec *le Dauphin*, s'il voulait remmener en Europe *le Swallow;* mais le capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion que, d'après les ordres que nous avions reçus, les deux vaisseaux devaient continuer leur route sans se séparer.

Le Swallow était alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles il ne pouvait pas faire autant de chemin que *le Dauphin* avec ses huniers à un seul ris. Nous marchâmes pourtant de conserve jusqu'au 10 avril, quand nous aperçûmes l'entrée occidentale du détroit et la grande mer du Sud. Jusque-là je m'étais tenu en avant suivant les directions qu'on m'avait données; mais alors *le Dau-*

phin se trouvant presque à notre travers, il put bientôt gagner le pas; et sur les neuf heures du soir, comme il ne nous montrait point de signaux, nous le perdîmes de vue. Nous avions une jolie brise est, dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible pendant la nuit, portant toutes nos petites voiles et même les boute-hors du grand perroquet, malgré le danger auquel nous nous exposions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous voyions encore les huniers du *Dauphin* au-dessus de l'horizon. A neuf heures nous le perdîmes entièrement de vue, et nous jugeâmes qu'il avait débouqué le détroit; mais nous étions toujours au-dessous de la terre, et nous n'avions que des vents légers et variables. Je n'eus plus d'espoir alors de revoir *le Dauphin* ailleurs qu'en Angleterre, puisque nous n'avions pas concerté de plan d'opération, ni nommé aucun rendez-vous, comme nous avions fait de Plymouth au détroit de Magellan. Cette séparation était d'autant plus malheureuse pour moi, que, pendant les neuf mois que nous avions navigué ensemble, on n'avait mis à bord du *Swallow* aucune des étoffes de laine, toiles, verroteries, couteaux, ciseaux, et autres ouvrages de coutellerie destinés à l'usage des deux vaisseaux, et qui étaient si nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens. Nous manquions d'ailleurs de forge et de fer, sans quoi nous ne pouvions

peut-être pas conserver notre bâtiment. J'eus cependant la satisfaction de ne point apercevoir de marques d'abattement parmi l'équipage; j'encourageai mes gens en leur disant que, quoique *le Dauphin* fût le meilleur des deux vaisseaux, j'espérais que ce désavantage serait amplement compensé par leur courage, leur habileté et leur bonne conduite.

A midi de ce jour nous étions en travers du cap Pillar, lorsqu'une brise s'élevant au sud-ouest, nous fûmes obligés d'abattre nos petites voiles, de riser nos huniers et de serrer le vent. Bientôt après elle fraîchit à l'ouest-sud-ouest en soufflant directement debout de la mer, et, après avoir fait deux bordées pour doubler la terre, nous eûmes le chagrin d'apercevoir que nous ne pouvions pas en venir à bout. Il était presque nuit; le vent augmenta et chassa devant lui une grosse houle, et il survint un brouillard avec une pluie violente. Nous rangeâmes de près la côte méridionale, et j'envoyai un bateau en avant pour découvrir la baie Tuesday (Mardi), que Narborough dit être à quatre lieues du détroit, ou quelque autre endroit qui pût nous servir de mouillage. A cinq heures nous ne pouvions pas voir la terre, quoiqu'elle soit très haute et que nous n'en fussions qu'à un demi-mille. A six heures, l'épaisseur de la brume avait rendu la nuit si ténébreuse, que nous ne voyions pas à la moitié

de la longueur du vaisseau. Je mis à la cape pour attendre le bateau dont j'avais beaucoup de raison d'être inquiet. Nous allumâmes des flambeaux, et nous fîmes de temps en temps des feux pour signal; mais étant toujours incertains si nos gens les apercevaient à travers le brouillard et la pluie, je fis tirer un coup de canon à toutes les demi-heures, et enfin j'eus la consolation de les reprendre à bord: ils n'avaient découvert ni la baie de Tuesday, ni aucun autre mouillage. Nous fîmes voile le reste de la nuit, tâchant de nous tenir près de la côte méridionale et de conserver autant qu'il nous serait possible le chemin que nous avions gagné à l'ouest.

Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je dépêchai une seconde fois le maître dans le canot à la recherche d'un endroit où nous pussions mettre à l'ancre sur la côte sud. J'attendis son retour jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans la perplexité la plus accablante. Je craignais que nous ne fussions obligés de passer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais je le vis sonder une baie, et sur-le-champ je tirai vers lui. Peu de temps après le maître revint à bord, et nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en toute sûreté. A l'aide de notre bateau nous y mouillâmes sur les six heures, et j'allai dans ma chambre pour prendre quelque repos.

J'étais à peine couché sur mon lit, que je fus alarmé par un cri et un tumulte universels: les gens de l'équipage qui étaient dans l'entre-pont couraient en hâte sur le tillac et joignaient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai à l'instant, imaginant qu'un coup de vent avait forcé le vaisseau sur son ancre et le chassait hors de la baie En arrivant sur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un transport de surprise et de joie, qui approchait beaucoup de l'extravagance, *le Dauphin! le Dauphin!* Dans quelques minutes cependant nous fûmes convaincus que ce que nous prenions pour un vaisseau n'était rien autre que des trombes d'eau élevées dans l'air par un des coups de vent violens qui partaient sans interruption de la haute terre. La brume servait à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage; mais, avant de les quitter, j'eus le plaisir de voir nos gens reprendre leur courage et leur gaîté ordinaires.

La petite baie où nous étions à l'ancre est située à environ trois lieues est-quart-sud-est du cap Pillar. C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce cap, lequel gît au sud-quart-sud-est, à environ quatre lieues de l'île que Narborough a appelée Westminster-Hall, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille

d'une maison, est facile à reconnaître. Il y a trois îles à deux encâblures en dedans de son entrée, et en dedans de ces îles on trouve un très bon havre, avec un mouillage par vingt-cinq et trente brasses, fond de vase molle.

Nous mîmes à l'ancre en dehors de ces îles. Le passage qui est entre elles n'a pas plus d'un quart d'encâblure de largeur. Notre petite baie avait environ deux longueurs de câble de large. Les pointes portent est et ouest de l'une à l'autre. La sonde donne seize à dix-huit brasses dans l'intérieur; mais la mer est plus profonde à l'endroit où nous étions. Nous avions une ancre par dix-sept brasses, et l'autre par quarante-cinq, et entre les deux plusieurs brisans et des rochers. Un vent très fort nous faisait chasser, et le fond étant très dangereux, nous craignions à chaque instant que nos câbles ne fussent coupés.

La terre est partout élevée autour de cette baie et du havre; et comme un courant porte continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait quelque autre communication avec la mer au sud du cap Désiré. Le maître nous dit qu'il s'était avancé à quatre milles dans un bateau, et qu'alors il n'était sûrement pas éloigné de plus de quatre milles de l'Océan occidental. Cependant je vis toujours une large entrée au sud-ouest; le débarquement est bon partout; on peut y faire facilement du bois

et de l'eau, et il y a des moules et des oies sauvages en abondance.

De la côte septentrionale de l'extrémité ouest du détroit de Magellan, qui est située à peu près au 52e de gréset demi de latitude sud jusqu'au 48e degré, la terre, c'est-à-dire la côte ouest du pays des Patagons, porte nord et sud. Elle est entièrement composée d'îles coupées par la mer, parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp appelle Iles du duc d'York. Il les a placées à une distance considérable de la côte; mais, s'il y avait plusieurs îles dans cette situation, il est impossible que *le Dauphin*, *la Tamar* ou *le Swallow*[1] ne les eussent pas vues, puisque nous avons navigué les uns et les autres à peu près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée dans cette latitude nous eûmes un assez bon temps, et nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans; mais, lorsque nous fûmes parvenus au nord du 48e degré, nous trouvâmes un fort courant qui avait sa direction vers le septentrion, de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Nous y eûmes une grande houle du nord-ouest, et des vents qui soufflaient en général du même rumb: cepen-

[1] Noms des vaisseaux montés, le premier par Wallis, le second par le commodore Byron, et le troisième par Carteret.

dant nous dérivions chaque jour de douze ou quinze milles au nord de notre estime.

Le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté beaucoup de difficultés et de périls, nous gagnâmes le travers du cap Pillar avec une brise légère du sud-est, et une grosse houle. Entre cinq et six heures nous découvrîmes le cap Désiré, et dans ce même instant le vent sauta tout à coup au sud et sud-quart-sud-ouest, et souffla si fort que ce fut avec peine que nous portions nos huniers risés. Ce changement subit de vent et sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse, que l'eau inondait notre tillac, et nous courions le plus grand risque de couler à fond. Nous n'osâmes pas diminuer nos voiles: nous avions besoin de toutes celles que nous pouvions porter, pour doubler les îles remplies de rochers auxquelles Narborough a donné le nom d'*îles de la Direction;* car il n'était pas possible de retourner dans le détroit, sans tomber au milieu des terres coupées, et sans courir les dangers du voisinage de la côte septentrionale qui était au-dessous du vent. Cependant, malgré tous nos efforts, le vaisseau dérivait beaucoup vers ces terres et vers la côte sous le vent. Dans cette conjoncture critique, nous fûmes obligés de défoncer toutes les pièces d'eau placées sur le tillac, d'alléger le bâtiment entre les ponts, et de forcer de voiles; enfin nous échap-

pâmes heureusement au danger qui nous menaçait. Après que nous fûmes hors de ces îles, et que nous eûmes débouqué le détroit, les flots de la mer venaient plus régulièrement du sud-ouest. Profitant bientôt après d'un vent qui, soufflant du sud-sud-ouest au sud-sud-est à midi, nous avions gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du cap Victoire, qui est sur la côte septentrionale. Nous dépassâmes ainsi l'entrée occidentale du détroit de Magellan, qui, suivant moi, est très dangereuse. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car, immédiatement après, le vent sauta de rechef au sud-ouest, et, s'il avait continué de souffler dans ce rumb, notre perte était inévitable.

§ 2.

Passage du cap Pillar, situé à l'entrée ouest du détroit de Magellan, à Masafuero. Description de cette île.

Je pris mon point de départ du cap Pillar, situé au 52ᵉ degré 45 minutes de latitude sud et au 75ᵉ degré 10 minutes ouest de méridien de Londres, et dès que j'eus débouqué le détroit, je gouvernai au nord, le long de la côte du Chili. En examinant la quantité d'eau douce que nous avions à bord, je trouvai qu'elle montait à vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes : ce que je ne croyais pas suf-

fisant pour la longueur du chemin que nous entreprenions. Je mis donc le cap au nord, dans le dessein d'aborder à l'île de Juan Fernandez ou de Masafuero, et d'y augmenter nos provisions d'eau avant de faire voile à l'ouest.

Au milieu de la nuit du 16; nous eûmes d'abord un vent du sud-sud-est et ensuite du sud-est. Nous en profitâmes avec ardeur pour avancer au nord-ouest et nord-nord-ouest, espérant arriver dans peu de temps au milieu d'un climat plus tempéré. Nos espérances s'évanouirent bientôt; car, le 18, le vent sauta au nord-nord-ouest et souffla directement debout. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embouchure du détroit, au 48e degré 39 minutes de latitude sud, et, suivant notre estime, à 4 degrés 33 minutes ouest du cap Pillar: mais, depuis ce temps jusqu'au 8 mai, nous eûmes toujours un vent contraire, une tempête continuelle et des rafales précipitées qui s'accroissaient à chaque instant, avec beaucoup de pluie et de grêle ou plutôt de glace à moitié fondue. Nous avions aussi par intervalles du tonnerre et des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avions déjà éprouvé, et une mer si grosse, que le bâtiment était souvent au-dessous de l'eau.

Depuis notre débouquement du détroit, et pendant notre passage le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer, et en par-

ticulier des albatros, des mouettes, des coupeurs d'eau, et un oiseau paresseux de la grosseur d'un grand pigeon, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance. Il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, et on lui donne pour cela quelquefois le nom de mouette noire. Nous aperçûmes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur et qui sont agréablement tachetées de noir et de blanc. Elles volent toujours, quoique souvent elles paraissent se promener sur l'eau comme les pétrels [1], que les marins anglais appellent poulets de la mère Carey : nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers.

La soirée du 27 fut très sombre : la violence du vent dans les voiles manqua d'emporter les mâts et de faire sombrer le bâtiment. Le vent continuait dans toute sa fureur, et les voiles étant extrêmement mouillées, elles se collèrent si bien aux mâts et aux agrès, qu'il était à peine possible de les hisser ou de les abattre. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur et d'adresse que nous hissâmes la grande voile, carguâmes le grand hu-

[1] On sait que les *pétrels* sont des oiseaux qui ont la faculté de se soutenir sur les ondes et même d'y courir, en frappant de leurs pieds, avec une extrême vitesse, la surface de l'eau. C'est à cette faculté qu'ils doivent leur nom de l'anglais *Peter*, en français *Pierre* : les matelots anglais, voyant ces oiseaux marcher sur les flots, les comparèrent à saint Pierre, qui y marchait aussi par miracle, et traversait, dit-on, les mers sans se mouiller les pieds.

nier, et virâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage. Nous n'étions pas hors de danger; une mer grosse chassait les flots de tout côté en grande confusion, et, en brisant contre le vaisseau, lui imprimait un roulis si violent et si subit, que je m'attendais à chaque instant à perdre nos mâts. Enfin il s'éleva un bon vent de l'ouest-sud-ouest, et nous forçâmes de voiles pour en profiter. Il fut très fort dans cette direction avec une grosse pluie, pendant quelques heures, mais à midi il retourna au nord-ouest son rumb ordinaire, et il fut si impétueux que nous fûmes obligés de naviguer une seconde fois sous nos basses voiles : il y avait en même temps une houle prodigieuse qui rompait souvent sur nous.

Le lendemain au matin, 1er mai 1767, à cinq heures, un grand coup de mer inonda le gaillard où les rames du vaisseau étaient attachées, et en emporta six ; elle rompit aussi notre vergue d'artimon, à l'endroit où la voile était risée, et un cap de mouton, et mit pendant quelques minutes tout le bâtiment sous l'eau. Nous fûmes cependant assez heureux pour hisser la grande voile sans la déchirer, quoique nous eussions alors un ouragan, et qu'un déluge de pluie, ou plutôt de glace à moitié fondue tombât sur nous. Le vent, bientôt après, sauta encore du nord-ouest au sud-ouest, et il souffla l'espace d'une heure plus fortement que

jamais. Ce vent amena le cap du vaisseau directement contre la grosse mer que le vent nord-ouest avait élevée, et à chaque pas qu'il faisait l'extrémité du mât de beaupré se trouvait sous l'eau. Les vagues rompaient sur le château-d'avant jusqu'au pied du grand mât aussi fortement que si elles eussent brisé sur un rocher; de sorte que nous avions tout lieu de craindre que le bâtiment ne coulât à fond. Avec tous ses défauts, c'était certainement un bon navire : sans cela, il eût été impossible qu'il résistât à la tempête.

Cependant la mer se calma; nous dressâmes nos vergues, et nous fîmes voile, gouvernant au nord-ouest. Comme nos gens avaient été debout toute la nuit, et qu'ils étaient mouillés jusqu'aux os, je leur fis donner à boire.

Le lendemain au matin, 2, le vent sauta encore au nord-ouest et nord-nord-ouest. Nous avions alors raccommodé, le mieux qu'il nous fut possible, la vergue de notre voile d'artimon, qui avait été rompue. Nous la remîmes en place et y enverguâmes la voile; mais nous sentîmes vivement le besoin d'une forge et de fer.

Ce besoin nous fut encore plus sensible le 3, à la pointe du jour, quand nous aperçûmes que les pentures du gouvernail étaient brisées. Nous les rechangeâmes comme nous pûmes, et le lendemain, le temps étant plus calme, quoique le vent

fût toujours contraire, nous réparâmes les agrès. Les charpentiers rattachèrent un nouveau cap de mouton où l'ancien avait été rompu, et les voiliers raccommodèrent les voiles qui avaient été endommagées.

Le 5, un ouragan du nord-quart-nord-ouest et nord-nord-ouest nous força encore à ne nous servir que de nos basses voiles, et le vaisseau fut si ballotté, que nous ne pouvions pas le gouverner. Pendant cette tempête, deux de nos cadènes de haubans se rompirent, et une mer grosse et impétueuse fit travailler le bâtiment jusqu'à minuit. Il s'éleva alors un petit vent du nord-ouest qui souffla bientôt avec beaucoup de force. Le 6, à deux heures du matin, des rafales d'ouest violentes et précipitées nous reprirent encore en cap, ce qui jeta toutes nos voiles en arrière et manqua de les emporter avant que nous pussions virer le vaisseau. Nous portâmes au nord avec ce vent, et dans l'après-midi les charpentiers mirent de nouvelles cadènes aux haubans du grand mât et aux haubans d'avant, en place de celles qui avaient été brisées pendant la nuit. Ce fut une autre occasion pour nous de regretter de n'avoir ni forge ni fer.

Le vent continua dans cette direction jusqu'à huit heures du matin du 7 : alors il retourna au nord-ouest par un temps variable. Le 8 il sauta au sud, et ce fut le premier beau jour que nous eûmes

depuis que nous avions quitté le détroit de Magellan. Notre latitude à midi était de 36 deg. 39 min. sud, et nous étions à environ 5 deg. à l'ouest du cap Pillar. Le lendemain, 19, nous vîmes l'île de Masafuero, et le 10 celle de Juan Fernandez. Dans l'après-midi nous rangeâmes de près la partie orientale de cette île, et bientôt, après avoir fait le tour de son extrémité nord, nous découvrîmes la baie de Cumberland.

Je ne savais pas que les Espagnols eussent fortifié cette île. Je fus très surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison et quatre pièces de canon aux bords de l'eau, et, dans l'intérieur du pays, à trois cents verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, et portant pavillon espagnol. Ce fort, qui est environné de murailles de pierre, a dix-huit ou vingt embrasures, et l'on aperçoit au dedans un grand bâtiment qui, à ce que je crois, sert de baraques à la garnison. Il y a vingt-cinq ou trente maisons de différente espèce répandues autour de cette forteresse. Nous vîmes beaucoup de bétail paissant sur le sommet des collines, qui nous parurent cultivées, puisque certains cantons sont séparés les uns des autres par des haies. Nous aperçûmes aussi deux grands bateaux amarrés sur le rivage. Les coups de vent qui soufflaient directement du côté de cette baie m'empêchèrent d'en

approcher autant que j'aurais voulu. Ils étaient si violens, que nous fûmes obligés plusieurs fois de larguer les écoutes de nos huniers, quoique les voiles fussent entièrement risées; et je crois qu'il est impossible de faire manœuvrer un vaisseau dans cette baie lorsque le vent souffle fort au sud.

Comme nous traversions la baie à l'ouest, un des bateaux partit de la côte et rama vers nous; mais il s'en alla dès qu'il aperçut que les coups de vent et les rafales nous retenaient à une distance considérable de terre. Nous découvrîmes alors l'extrémité ouest de la baie, sur la partie orientale de laquelle il y a au bord de la mer une petite maison, que je pris pour un corps-de-garde, et deux pièces de canon montées sur leurs affûts, sans aucune fortification dans le voisinage. Nous virâmes vent arrière, et portâmes une seconde fois vers la baie de Cumberland. Dès que nous commençâmes à y entrer, le bateau se détacha derechef et s'avança vers nous. Comme les coups de vent ne nous permettaient pas d'approcher de terre plus près qu'auparavant, nous la côtoyâmes à l'est. Le bateau nous suivit toujours jusqu'à ce qu'il fût en dehors de la baie. Enfin la nuit nous surprit, et nous le perdîmes de vue; sur quoi nous forçâmes de voiles en gouvernant à l'est.

Comme je n'avais pas pu faire dans cet endroit les provisions d'eau, de bois, et d'autres rafraîchis-

semens dont nous avions très grand besoin, après les fatigues de notre passage du détroit, je me pressai de gagner Masafuero. Nous arrivâmes le 12 mai à la hauteur de la partie sud, la plus orientale de cette île; mais, le vent étant fort et la mer grosse, nous n'osâmes pas en approcher de ce côté. Nous tirâmes donc vers la côte ouest, où nous jetâmes l'ancre sur une plage excellente, propre à contenir une flotte entière, qui, dans l'été, peut y mouiller très avantageusement. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau. Il leur fut impossible de débarquer. Le rivage est rempli de rochers, et la houle était si forte, que les nageurs ne pouvaient pas traverser les brisans. Nous en fûmes d'autant plus mortifiés, que nous voyions du vaisseau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois à brûler, et beaucoup de chèvres sur les collines.

Le lendemain au matin, 13, dès qu'il fut jour, j'envoyai les bateaux une seconde fois pour chercher un endroit où ils pussent débarquer. Ils rapportèrent un petit nombre de pièces d'eau, qu'ils avaient remplies à un petit ruisseau, et nous dirent qu'un vent du sud-est soufflait avec tant de violence sur le côté oriental de l'île, et élevait une mer si grosse, qu'ils n'avaient pas pu s'approcher de la côte.

Nous restâmes là jusqu'au 15, à la pointe du

jour. Le temps devenu plus calme, nous remîmes à la voile, et le soir, au coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre sur le côté oriental de l'île, dans le même endroit où le commodore Byron avait mouillé deux ans auparavant. Sans perdre de temps j'envoyai remplir quinze pièces d'eau, et je dépêchai un certain nombre d'hommes à terre avec d'autres futailles, que je les chargeai de renvoyer le lendemain, et un détachement nombreux pour couper du bois. Il survint vers les deux heures du matin un vent fort du nord-ouest, et des rafales violentes du côté de la côte, qui nous chassèrent hors de la plage où nous avions mouillé, quoique nous eussions deux ancres en avant, qui furent en très grand danger d'être perdues. Nous les rattrapâmes cependant avec beaucoup de peine, et mîmes à la voile, en manœuvrant sous le vent de l'île, et nous tenant aussi près de la côte qu'il était possible.

Quoique nous fussions assez éloignés de la côte, j'envoyai, à la pointe du jour, chercher par le canot une charge d'eau, avant que la houle fût assez forte sur le rivage pour empêcher le débarquement. Sur les dix heures le vent sauta au nord-nord-est, ce qui nous mit en état d'approcher à peu de distance de l'aiguade, et d'examiner le lieu de la plage où les rafales nous avaient fait chasser sur nos ancres; mais le temps avait si mauvaise

apparence, et le vent fraîchit si vite, que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de nous y hasarder. Nous rangeâmes cependant la côte le plus près qu'il nous fut possible, afin de profiter de la mer calme, qui nous donnait des facilités pour décharger le canot : celui-ci revint bientôt après avec douze pièces d'eau.

Dès que nous les eûmes prises à bord, je renvoyai le canot en chercher une autre charge; et comme nous étions à peu de distance de la terre, j'osai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort et pesant, avec des provisions pour ceux de nos gens qui étaient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montaient de rapporter une charge d'eau s'ils pouvaient en venir à bout. Dès que ces bâtimens furent partis, nous fîmes des bordées afin de garder ce parage.

A midi nous eûmes un vent fort, une grosse pluie et un brouillard épais. Nous aperçûmes à une heure les bateaux côtoyant le rivage, pour aborder à la partie sous le vent de l'île, dont ce côté est ouvert au vent. Nous les suivîmes, et nous approchâmes de la côte le plus que nous pûmes, afin de favoriser leur descente à terre. Ils revinrent alors vers nous, et nous les reprîmes à bord; mais la mer était si haute, qu'ils furent fort endommagés par cette opération, et nous apprîmes bientôt qu'ils avaient trouvé la houle si grosse, qu'ils n'avaient

pas même pu débarquer leurs futailles vides.

Le 17, à quatre heures du matin, l'île nous restait à l'ouest, à quatre lieues de distance, et précisément au vent : nous avions une bonne brise et une mer calme. Sur les dix heures, nous nous trouvâmes très près de sa partie méridionale, et, à l'aide du bateau, nous virâmes de bord. Il n'était pas probable qu'avec un vaisseau pareil au nôtre, nous pussions regagner l'endroit de notre mouillage. Comme nous étions près de la côte, quoique assez éloignés du lieu de l'aiguade, je profitai de la circonstance pour renvoyer le canot chercher une autre charge d'eau. Pendant ce temps-là je louvoyai avec le vaisseau, et, vers les quatre heures de l'après-midi, le canot revint chargé. Je demandai à mon lieutenant des nouvelles de nos gens qui étaient à terre ; il me dit que la pluie, tombée pendant la nuit, avait amené de si grands torrens dans l'endroit où ils avaient choisi leur station, qu'ils avaient manqué d'être noyés, et qu'après avoir échappé avec beaucoup de peine à ce danger, plusieurs des tonneaux s'étaient trouvés perdus. Il était trop tard pour que le bateau fît un autre voyage au lieu où jusqu'alors nous avions fait de l'eau ; mais M. Érasme Gower, mon lieutenant, ayant observé, en revenant avec le canot, que la pluie de la nuit avait formé plusieurs courans d'eau, sur la partie de l'île la plus voisine de nous, m'of-

frit d'y aller avec le bateau, et de remplir autant de futailles qu'il en pourrait ramener. J'acceptai cette proposition avec joie, et M. Gower partit. En l'attendant je fis une bordée au large avec le vaisseau. Il s'était à peine écoulé une heure, que le temps devint nébuleux, le vent fraîchit, et un brouillard épais et noir couvrit l'île de manière qu'il cachait le sommet des collines. Bientôt après nous eûmes un tonnerre et des éclairs effrayans. Comme cet orage nous annonçait un grand danger, je portai vers l'île dans l'espoir de rencontrer le bateau. Nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fût possible, mais nous ne l'aperçûmes point.

La nuit survint, et l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre; le vent augmenta, et la pluie commença à tomber avec beaucoup de violence. Dans cette situation je mis à la cape sous une voile d'artimon balancée; je fis tirer des coups de canon et allumer des feux, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne revenait point, sans pouvoir en expliquer la raison, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante: je n'avais que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis lorsqu'il arriva sur les sept heures, sain et sauf. Je m'apercevais depuis long-temps qu'une tempête s'apprêtait à fondre sur nous: nous le remontâmes à bord avec toute la promptitude possible. Heureusement

nous ne perdîmes point de temps, car, quand il fut mis à sa place, nous essuyâmes des rafales, qui, dans un instant, imprimèrent au vaisseau un roulis extraordinaire et rompirent la vergue de la voile d'artimon, précisément à l'endroit où cette voile était risée. Si nous avions tardé d'une minute à remonter le bateau, il aurait infailliblement fait naufrage, et toutes les personnes à bord auraient péri. Cette tempête continua jusqu'à minuit : alors le vent se calma un peu, de manière que nous pûmes hisser nos basses voiles et nos huniers.

Trois des matelots étaient restés sur la plage. La situation de ces pauvres malheureux me fournissait un nouveau sujet d'inquiétude et de chagrin. Ils étaient nus sur une île déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade où leurs compagnons avaient dressé une tente; sans alimens, sans abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente et continuelle, et qui était accompagnée de tonnerre et d'éclairs plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. Le soir du 19, cependant, j'eus la satisfaction de les recevoir à bord, et d'entendre de leur propre bouche le récit de leurs aventures.

Tant qu'il fut jour, ils s'étaient flattés, ainsi que ceux qu'ils avaient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre; mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, et que la tempête devint à chaque instant plus fu-

rieuse, ils pensèrent que leur réunion était impossible si le bateau restait au même endroit, et que probablement les gens qu'ils y avaient laissés avaient pourvu à leur sûreté en retournant au vaisseau. Il était également au-dessus de leurs forces, au milieu des ténèbres et de la tempête, de gagner la tente de leurs compagnons. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étaient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie et du froid qu'ils commençaient à sentir dans toute sa rigueur. La nécessité est ingénieuse : ils trouvèrent une ressource passagère pour se réchauffer et se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, et chacun à son tour au milieu.

On peut bien croire que, dans cette situation, ils désirèrent ardemment l'aube du jour. Dès qu'elle parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la côte de la mer, car le chemin dans l'intérieur du pays était impraticable. Ce n'est pas là ce qui leur arriva de pis. Ils étaient arrêtés souvent par de hautes pointes de rochers escarpés : ce qui les forçait de s'écarter dans la mer à une distance considérable pour en faire le tour à la nage. S'ils n'avaient pas pris ce grand détour, ils auraient été mis en pièces contre les rochers par la houle, et ce parti-là même les exposait à chaque instant au risque d'être dévorés par les goulus.

Sur les dix heures du matin, cependant, ils arrivèrent à la tente, mourant de faim et de froid. Ils y furent reçus avec beaucoup de surprise et de joie par leurs compagnons, qui partagèrent sur-le-champ avec eux les provisions et les habillemens qu'ils avaient. Lorsqu'ils vinrent à bord, je donnai ordre qu'on leur servît tous les rafraîchissemens qui leur seraient les plus salutaires, et je leur dis de passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain ils furent aussi joyeux que s'il ne leur était rien arrivé, et ils ne souffrirent en aucune manière des suites de leur accident. Ces trois hommes étaient du nombre des braves matelots qui s'étaient sauvés à la nage du vaisseau à Madère pour boire quelques coups d'eau-de-vie. Je reviens à ma narration, suivant l'ordre des temps.

Le 18 le temps fut calme, et le soir nous étions à un demi-mille du mouillage où la tempête nous avait fait chasser sur nos ancres; mais nous ne pûmes pas l'atteindre, parce que le vent tomba tout à coup, et que nous eûmes un courant qui avait sa direction contre nous. Comme nous étions près de la tente dressée par ceux de nos gens qui étaient chargés de faire de l'eau, j'envoyai un bateau à terre pour demander des nouvelles des trois hommes dont je viens de décrire les aventures. Il les ramena à bord.

Nous eûmes calme tout plat pendant toute la

nuit, et nous trouvâmes, le 19 au matin, que le courant et la houle nous avaient fait dériver de neuf milles de terre. Le temps, cependant, étant alors très bon, j'envoyai le canot chercher de l'eau, et il revint chargé au vaisseau vers une heure. Bientôt après il s'éleva une brise du nord-nord-ouest; et comme nous étions tout près de terre, je dépêchai une seconde fois le bateau à terre pour nous rapporter de l'eau.

Avant de parvenir à l'ancien lieu de notre mouillage, le calme nous surprit, et le courant nous fit encore dériver. Sur ces entrefaites, le bateau, en côtoyant le rivage, pêcha à l'hameçon et à la ligne assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, ce qui compensa un peu le désagrément de notre situation. Sur les huit heures du soir, le vent, accompagné de rafales subites, recommença à souffler avec force, de manière que cette nuit fut encore pour nous fatigante et dangereuse. Nous eûmes, le matin du 28, une brise forte du nord-ouest, et nous forçâmes de voiles vers l'endroit du mouillage. Nous le regagnâmes heureusement sur les quatre heures de l'après-midi. Nous y mîmes à l'ancre, à deux encâblures du rivage, par dix-huit brasses, fond de beau sable, et nous amarrâmes à une petite ancre sur la côte.

Lorsque le vaisseau fut en sûreté, il était trop tard pour aller au lieu de l'aiguade: j'envoyai ce-

pendant la grande chaloupe à la pêche le long de la côte. Un vent fort l'obligea de s'en revenir avant sept heures; elle rapporta pourtant assez de poisson pour en donner à tout l'équipage. Nous eûmes pendant la nuit un temps sombre, des rafales violentes et beaucoup de pluie. Le vent, qui continuait à souffler fortement, le matin du 21, le long de la côte, nous faisait souvent chasser sur nos ancres, quoique nous eussions deux cents brasses de câble en avant, le rivage étant d'un sable mobile et fin qui cède aisément. La tempête cependant ne nous causa point de dommage; mais la pluie était si violente et la mer si grosse, que l'on ne pouvait rien entreprendre avec les bateaux : ce qui était d'autant plus mortifiant que, dans la seule vue de compléter nos provisions d'eau, nous avions travaillé sans relâche pendant cinq jours et cinq nuits pour regagner l'endroit où nous étions alors. Sur les huit heures du soir le vent se calma. Il était trop tard pour aller chercher de l'eau; mais j'expédiai un bateau, et j'envoyai trois hommes à terre, vis-à-vis du vaisseau, pour tuer des veaux marins, et tirer de leur graisse une huile qui pût nous servir à la lampe et à d'autres usages.

Le vent fut très fort le lendemain au matin, 22; mais comme il soufflait de l'ouest-nord-ouest, c'est-à-dire de la terre, nous dépêchâmes les bateaux dès qu'il fut jour, et ils revinrent sur les dix heu-

rès chargés d'eau et d'un grand nombre de pintades. Ils reçurent ces oiseaux de nos gens qui étaient à terre, et qui leur dirent que, lorsqu'il faisait du vent la nuit, ces animaux se précipitaient en si grande quantité auprès de leur feu, qu'ils avaient beaucoup de peine à les en écarter, de manière que pendant le vent de la nuit dernière ils n'en avaient pas attrapé moins de sept cents. Les bateaux travaillèrent tout le jour à conduire de l'eau à bord : la houle était cependant si grosse, que plusieurs des futailles furent défoncées et perdues. Ils firent un autre voyage un peu avant la pointe du jour, le lendemain 23, et à sept heures il s'en fallait peu que tous nos tonneaux ne fussent remplis.

Le temps nous menaçait d'une tempête, et j'étais très impatient de recevoir à bord nos gens, ainsi que le petit nombre de pièces d'eau qui étaient en core au lieu de l'aiguade. Dès que les bateaux furent déchargés, je les renvoyai, en leur ordonnant de ramener le plus vite possible nos gens, la tente et tout ce que nous avions à terre. Depuis ce temps le vent augmenta très promptement, et sur les onze heures il fut si fort avec des rafales violentes de terre, que le vaisseau commença à dériver de la côte. Nous levâmes la petite ancre pour la rejeter en avant de l'autre. Le vent devenait toujours plus fort; mais comme il soufflait di-

rectement de terre, je n'étais pas en peine du vaisseau, qui continuait toujours à chasser en tirant à travers le sable l'ancre et les deux cents brasses de câble que nous avions filées. Je ne pouvais pas lever l'ancre, parce que je voulais donner aux bateaux le temps de rapporter ce qu'ils étaient allés chercher sur la côte.

A deux heures l'ancre avait entièrement perdu fond, et le vaisseau était dans une eau profonde: nous fûmes donc obligés de virer le câble sur le cabestan, et nous tirâmes l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui nous venaient de terre étaient si violens, que, n'osant pas hisser de voiles, nous nous laissâmes aller à mâts et à cordes: l'eau s'élevait en tourbillon dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaisseau était chassé fort vite de la côte, et que la nuit approchait, je commençai à être en peine des bateaux qui avaient à bord vingt-huit de nos meilleurs hommes, outre mon lieutenant; mais sur la brune j'aperçus l'un d'eux qui s'avançait avec vitesse vers le vaisseau: c'était la chaloupe, qui, en dépit des efforts des matelots qu'elle portait, avait été forcée sur ses grapins et chassée du rivage. Nous nous empressâmes de la reprendre à bord; mais, malgré notre diligence et nos soins, elle fut fort endommagée, lorsque nous la remontâmes dans le bâtiment. Elle portait dix hommes qui m'apprirent que, lorsqu'elle

fut chassée de la côte, elle était chargée de quelque bois à brûler, mais qu'ils furent obligés, pour l'alléger, de le jeter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses.

Nous n'apercevions point le canot. J'avais lieu de craindre qu'il n'eût été également chassé de la côte avec les tentes, les dix-huit hommes et mon lieutenant, que je regardai comme perdus. Je savais que, si la nuit qui commençait les surprenait au milieu de cette tempête, ils périraient infailliblement : il était cependant possible que les hommes fussent à terre, et qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot ferait naufrage ; c'est pour cela que je résolus de regagner la côte le plus tôt possible. A minuit le temps fut calme. Nous pouvions porter nos basses voiles et nos huniers, et le 24, à quatre heures du matin, nous fîmes autant de voiles que nous pûmes. A dix heures nous étions très près de la côte. Nous fûmes très mortifiés de ne point apercevoir le canot : cependant nous continuâmes à porter du côté du rivage jusqu'à midi, lorsque nous le découvrîmes heureusement amarré à un grapin tout près de terre.

Nous courûmes sur-le-champ à nos lunettes. Nous vîmes tous nos gens qui s'embarquaient, et sur les trois heures ils arrivèrent sains et saufs : ils étaient si épuisés de fatigue, qu'ils purent à peine gagner le côté du vaisseau. Le lieutenant me dit

qu'il avait entrepris de revenir le soir auparavant; mais que, dès qu'il fut en mer, une rafale subite avait tellement rempli d'eau le bateau, qu'il fut sur le point d'être submergé; que tous ses gens l'avaient heureusement vidé en pompant avec toute la diligence et l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement, et qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord pour avoir soin du bateau et le débarrasser de l'eau qui y entrait, il avait débarqué sur la côte avec le reste des matelots. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude et de perplexité qu'il n'est pas possible d'exprimer, ils avaient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour, et que, ne le voyant point, ils conclurent qu'il avait péri dans la tempête qui surpassait toutes celles qu'ils avaient éprouvées jusqu'alors. Ils ne tombèrent pourtant pas dans l'indolence et l'affaissement du désespoir : ils se mirent à nettoyer le terrain près du rivage des ronces et des épines qui le couvraient; ils coupèrent plusieurs arbres dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer le bateau à terre et le mettre en sûreté. Comme ils n'espéraient pas revoir jamais le vaisseau, ils prétendaient attendre jusqu'à l'été, et tâcher alors d'aborder à l'île de Juan Fernandez. Ils oublièrent en nous rejoignant tous les dangers qu'ils avaient courus et le sentiment de la joie dissipa celui de la tristesse.

Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chasser sur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions essuyé jusqu'alors une suite continuelle de périls, de fatigues et de malheurs. Le vaisseau avait beaucoup souffert et marchait très mal; le temps sombre et orageux était accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie, et les bateaux que j'étais obligé, même lorsque nous étions sous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étaient dans un continuel danger de faire naufrage. Ils étaient assaillis de tout côté par des vents forts qui ne cessaient de souffler, et par des rafales subites qui fondaient sur nous avec une violence qu'il est difficile de concevoir.

Dès que j'eus repris à bord nos gens et nos bateaux, je fis voile pour m'éloigner de ce climat orageux, et je me crus heureux de ne rien laisser derrière moi, que le bois que les matelots avaient coupé pour notre chauffage.

L'île de Masafuero est située au 33e degré 45 minutes de latitude sud, et au 80e degré 46 minutes de longitude ouest du méridien de Londres. Elle gît à l'ouest de celle de Juan Fernandez, dont elle est éloignée d'environ trente-une lieues : elles sont toutes deux à peu près dans la même latitude. Elle est très élevée et remplie de montagnes, et, de loin, elle ne paraît former qu'une montagne ou qu'un rocher. Sa forme est triangulaire, et elle a

environ sept ou huit lieues de circonférence. La partie méridionale que nous vîmes, lorsque nous nous approchâmes pour la première fois de l'île à la distance de vingt-trois lieues, est la plus haute: il y a sur l'extrémité septentrionale plusieurs cantons sans broussailles, qui sans doute pourraient être cultivés.

L'auteur du voyage de l'amiral Anson ne parle que d'un endroit de cette île capable de procurer un mouillage. Il dit qu'il se trouve sur le côté nord et dans une eau profonde; mais nous n'avons point vu de place où l'on ne pût mettre à l'ancre. Sur le côté occidental en particulier, il y a un mouillage à environ un mille de la côte, par vingt brasses, et, à environ deux milles et demi, par quarante et quarante-cinq, fond de beau sable noir. Cet auteur ajoute aussi « qu'il y a un récif de rochers à la hauteur de la pointe orientale de l'île; qu'il est à peu près de deux milles de longueur, et qu'on peut le reconnaître au moyen de la mer qui brise sur lui. » Il s'est trompé : il n'y a ni récif de rochers ni banc de sable à la hauteur de la pointe orientale; mais on en trouve un de rochers et un banc de sable à la hauteur du côté ouest, et près de son extrémité méridionale. Il s'est aussi trompé dans la distance et la situation de cette île, relativement à celle de Juan Fernandez. Il assure que sa distance est de vingt-deux lieues,

et sa situation ouest-demi-sud-ouest : nous avons reconnu que la distance est plus grande d'un tiers, et que la situation est directement à l'ouest; car, comme je l'ai déjà observé, la latitude des deux îles est à peu près la même. Nous avons trouvé, dans une égale abondance, les chèvres dont il parle, et il nous fut aussi facile qu'à lui d'en attraper.

Il y a sur la pointe sud-ouest de l'île un rocher avec une ouverture au milieu, qu'il est aisé de reconnaître. C'est une bonne balise, dont on peut se servir pour mettre à l'ancre sur le côté occidental, où l'on rencontre le meilleur mouillage qui soit dans les environs. A environ un mille et demi au nord de cette ouverture, il y a une pointe basse de terre, et c'est là que commence le récif dont je viens de faire mention. Il y a encore des mouillages dans plusieurs endroits sur les autres côtés de l'île, et en particulier à la hauteur de la pointe septentrionale.

On trouve de l'eau et du bois en abondance tout autour de l'île, mais on ne peut pas en faire sans beaucoup de difficultés. Une grande quantité de pierres et de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre embarrassent partout le rivage, et une houle si forte brise par-dessus, qu'il est impossible à un bateau d'approcher en sûreté à plus d'une encâblure de la côte. Pour y débarquer, il

faut nécessairement aller à la nage à terre, y amarrer le bateau en dehors des rochers, et, pour s'y procurer de l'eau et du bois, il n'y a pas d'autre méthode que de tirer l'un et l'autre à bord avec des cordes.

Cette partie de Masafuero est une très bonne relâche pour des rafraîchissemens, surtout en été. Nous avons parlé des chèvres qu'on y trouve, et il y a dans les environs de l'île un si grand nombre de poissons, qu'un bateau peut, avec trois lignes et autant d'hameçons, en attraper assez pour en servir à cent personnes. Nous prîmes entre autres d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morue, des plies et des écrevisses. Nous prîmes aussi un martin-pêcheur qui pesait quatre-vingt-sept livres, et qui avait cinq pieds et demi de long. Les goulus y sont si voraces que, en sondant, un de ces animaux mordit au plomb. Nous le tirâmes au-dessus de l'eau, mais nous le perdîmes parce qu'il rendit le plomb qu'il avait dans sa gueule. Les veaux marins y sont si nombreux, que je crois sincèrement que, si l'on en prenait plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'en apercevrait pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce que, en côtoyant le rivage, ils couraient continuellement contre nous, en faisant un bruit épouvantable. Ces poissons donnent une huile excellente : leur cœur et leur fressure sont très

bons à manger. Ils ont une saveur qui approche de celle du cochon, et leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette espèce que j'aie jamais vue. On y trouve aussi plusieurs oiseaux, et entre autres de très gros faucons. J'ai observé plus haut que nos gens ne prirent pas moins de sept cents pintades dans une nuit. Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions d'examiner les productions végétales de cette île, mais nous y avons vu plusieurs feuilles du chou des montagnes; ce qui est une preuve que l'arbre qui le porte y croît.

§ 3.

Passage de Masafuero aux îles de la Reine Charlotte. Plusieurs erreurs corrigées sur le gisement de la terre de Davis. Description de quelques petites îles que nous supposons être celles qui furent vues par Quiros.

Lorsque nous partîmes de Masafuero, nous avions une grosse mer du nord-ouest et une houle de sud considérable. Naviguant au nord, je cherchai les deux îles Saint-Ambroise et Saint-Félix ou Saint-Paul, et les manquai. Comme je vis un grand nombre d'oiseaux et de poissons, signe certain qu'il y a terre dans le voisinage, j'ai les plus fortes raisons de conclure que j'avançai trop au nord.

En réfléchissant sur la description donnée par Wafer, chirurgien à bord du vaisseau commandé par le capitaine Davis, je pense qu'il est probable

que ces deux îles sont la terre que rencontra Davis dans sa route au sud des îles Gallapagos, et que la terre placée dans toutes les cartes marines sous le nom de *Terre de Davis* n'existe point.

Nous continuâmes à chercher cette terre jusqu'au 17 juin, lorsque, étant au 28e degré de latitude sud et au 112e degré de longitude ouest, nous vîmes plusieurs oiseaux de mer qui volaient en troupes et quelques algues; ce qui me fit conjecturer que nous approchions ou que nous avions passé près de quelque terre. A ce temps il souffla du nord un vent fort qui rendit la mer grosse. Nous avions cependant de longues lames qui venaient du sud, de sorte que toutes les terres qui sont dans cette plage ne peuvent être que de petites îles couvertes de rochers. Je suis porté à croire que, s'il y a quelque terre, elle est située au nord; et ce pourrait être l'île orientale de Roggewin, que ce navigateur a placée au 27e degré de latitude sud, et que quelques géographes ont supposée à la distance d'environ sept cents lieues du continent de l'Amérique méridionale.

C'était alors le milieu de l'hiver dans ces parages, et nous avions des vents forts et une grosse mer, quoique le temps fût sombre, brumeux et froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie et de neige mêlées ensemble. Le soleil était dix heures au-dessus de l'horizon, mais nous

passions souvent plusieurs jours sans le voir. Le brouillard était si épais, que lorsque cet astre était au-dessous de l'horizon les ténèbres étaient effrayantes. L'obscurité du temps était une circonstance désagréable et dangereuse : nous restions quelquefois un temps assez long sans pouvoir faire une observation : cependant nous étions obligés de porter jour et nuit toutes nos voiles. Notre vaisseau était si mauvais voilier, et notre voyage si long, que cette précaution devint nécessaire pour ne pas mourir de faim, malheur qui aurait été autrement inévitable, eu égard à la situation où nous nous trouvions.

Nous continuâmes notre route à l'ouest jusqu'au soir du 2 juillet, temps où nous découvrîmes une terre qui nous restait au nord. En nous approchant le lendemain, elle nous parut être un grand rocher qui s'élevait hors de la mer. Elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence, et semblait inhabitée : elle était cependant couverte d'arbres, et nous aperçûmes un petit courant d'eau douce sur l'un des côtés. J'avais envie d'y débarquer, mais la houle, qui, à cette saison, brise sur la côte avec violence, rendit ce projet impraticable. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, à un mille du rivage, et il nous parut qu'il y avait du poisson dans cette partie de la mer. Cette terre est située au 20e degré 2 minutes de

latitude sud, et au 133e degré 21 minutes de longitude ouest, à environ mille lieues à l'ouest du continent de l'Amérique. Elle est si élevée que nous la reconnûmes à plus de quinze lieues de distance. Nous l'appelâmes *île de Pitcairn* [1], parce qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, major des soldats de marine, qui a péri malheureusement à bord de *l'Aurore*.

Pendant que nous étions dans le voisinage de cette île, le temps fut extrêmement orageux, avec de longues lames venant du sud, plus grosses et plus élevées qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant. Les vents étaient variables; mais ils soufflaient principalement du sud-sud-ouest, de l'ouest et de l'ouest-nord-ouest. Nous eûmes très rarement des vents d'est, de sorte que nous fûmes empêchés de gagner une latitude méridionale fort avancée, et que nous dérivions continuellement au nord.

Nous trouvâmes, le 4, que le vaisseau faisait beaucoup trop d'eau: il avait travaillé si long-temps au milieu d'une mer grosse et dangereuse, qu'il était très endommagé. Nos voiles étant aussi fort usées se déchiraient à chaque instant, et le voilier était toujours à l'ouvrage pour les raccommoder. L'équipage avait joui jusqu'à présent d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut.

[1] C'est ici la plus notable découverte de Carteret.

Pendant notre séjour dans le détroit de Magellan, je fis faire un petit abri couvert d'une toile peinte qui servait de tapis de pied dans ma chambre. Nous nous procurâmes par ce moyen, sans beaucoup de peine et de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que nos gens eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espèce de banne nous mettait aussi à l'abri de l'inclémence du temps. Je pense que ce sont ces précautions qui nous préservèrent si long-temps du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû en partie à l'esprit de vitriol qu'on mêlait dans l'eau de pluie ainsi conservée : notre chirurgien en mettait toujours une petite dose dans chaque tonneau lorsqu'on les remplissait.

Nous découvrîmes, le 11, une petite île basse et plate qui semblait presque être de niveau avec le bord de la mer, et qui était couverte d'arbres verts. Comme elle nous restait au sud, et directement au-dessus du vent, nous ne pûmes pas l'atteindre. Elle est située au 22e degré de latitude sud, et au 141e degré 34 minutes de longitude ouest. Nous lui donnâmes le nom d'*île de l'Évêque d'Osnabruck*, en l'honneur du second fils de Sa Majesté [1].

Nous rencontrâmes, le 12, deux autres îles plus

[1] Parmi les îles découvertes par le capitaine Wallis, il y en a une autre qui porte le même nom.

petites, qui étaient aussi couvertes d'arbres verts, mais qui nous parurent inhabitées. Nous étions tout près de la plus méridionale: c'était une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate et sablonneuse. De l'extrémité sud de cette île jusqu'à la distance d'environ un demi-mille, il y a un récif sur lequel la mer brise avec beaucoup de fureur. Nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle est d'un aspect agréable, sans avoir ni végétaux comestibles ni eau. Il y avait cependant plusieurs oiseaux si peu sauvages qu'ils se laissaient prendre à la main. L'autre île ressemble beaucoup à celle-ci, dont elle est éloignée d'environ cinq à six lieues. Elles gisent ouest-nord-ouest et est-sud-est l'une de l'autre. La première est située au 20e degré 38 minutes de latitude sud, et au 146e degré de longitude ouest, et la seconde au 20e degré 34 minutes de latitude sud, et au 146e degré 15 minutes de longitude ouest. Nous les appelâmes *îles du Duc de Gloucester*. Ces îles sont probablement la terre vue par Quiros, puisque la situation est à peu près la même. Nous avançâmes au sud de ces îles, et les grandes lames que nous y eûmes nous convainquirent qu'il n'y avait point de terre près de nous dans cette direction.

Le 22 nous nous trouvâmes aux 18 deg. lat. sud, et 161 deg. long. ouest, c'est-à-dire à environ dix-huit cents lieues à l'ouest du continent de l'Améri-

que, et dans toute cette route nous ne vîmes rien qui indiquât une grande terre. Nos gens commençaient à être très malades du scorbut, qui avait fait de grands progrès. Voyant que tous nos efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée étaient inefficaces, et que le mauvais temps, le changement de vents, et, par-dessus tout, les défauts du vaisseau rendaient notre marche lente, je crus qu'il était absolument nécessaire de prendre une route dans laquelle le bâtiment et l'équipage seraient plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de m'en revenir par le sud-est, projet qu'il aurait été presque impossible d'exécuter, eu égard à notre situation et à la saison de l'année, je portai au nord, afin de gagner les vents alisés.

Je ne rencontrai le véritable vent alisé que lorsque je fus au 16e deg. lat. sud. Nous eûmes un mauvais temps, des vents forts et une grosse mer jusqu'au 25. Étant alors au 12e deg. 15 min. lat. sud, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux voler en troupes, et nous supposâmes que nous étions près de quelque terre, et en particulier de plusieurs îles placées dans les cartes. L'une d'elles fut aperçue en 1765 par le commodore Byron, qui l'appela l'*île du Danger*. Cependant nous n'en vîmes aucune.

Le temps était toujours très sombre et pluvieux. Le lendemain, étant au 10e deg. lat. sud, et au 167e deg. long. ouest, nous nous tînmes à peu

près dans le même parallèle, espérant rencontrer quelques-unes des îles appelées *îles de Salomon*, dont la plus méridionale est située dans les cartes à cette latitude. Nous eûmes ici le vent alisé fort, avec des rafales violentes et beaucoup de pluie. En continuant cette route jusqu'au 3 août, nous nous trouvâmes à ce jour au 10e deg. 18 min. lat. sud, et, suivant notre estime, au 177e deg. et demi de longit. est, à environ deux mille cent lieues de distance ouest du continent de l'Amérique, et à 5 deg. à l'ouest de la situation qui est assignée à ces îles dans les cartes. Nous n'avions pourtant pas le bonheur de rencontrer de terre. Nous passâmes probablement près de quelqu'une que la brume nous empêcha de voir; car, dans cette traversée, un grand nombre d'oiseaux de mer voltigèrent souvent autour de notre vaisseau.

Nous nous aperçûmes à temps que notre provision de lignes de lock était sur le point de finir, quoique nous eussions déjà converti à cet usage toutes les lignes qui nous servaient pour la pêche. Je fus quelque temps en grande peine pour inventer comment nous suppléerions à ce défaut; mais, après des recherches soigneuses, nous trouvâmes par hasard que nous avions un petit nombre de brasses de cordage blanc : ce fut un trésor inestimable dans la situation où nous étions. Je les fis détordre; mais, les fils étant trop gros pour ce

que nous voulions en faire, il fut nécessaire de les mettre en étoupe. Après cette opération il nous restait encore la partie la plus difficile de l'ouvrage: car cette étoupe ne pouvait pas être filée sans qu'au moyen du peigne on ne l'eût convertie en filasse, son état primitif. Les matelots ne savaient pas faire cette besogne, et quand même ils l'auraient su, nous n'aurions pas été moins embarrassés, puisque nous n'avions point de peignes. Les difficultés s'accumulaient les unes sur les autres, et il fallait fabriquer un peigne avant d'essayer de convertir ces cordages en filasse. Nous ressentîmes encore combien c'était pour nous un grand inconvénient de manquer de forge. La nécessité cependant, la mère fertile de l'invention, nous suggéra un expédient. L'armurier se mit à limer des clous, et fit une espèce de peigne, et un des quartiers-maîtres se trouva assez habile dans l'usage de cet instrument pour rendre l'étoupe assez fine pour être filée aussi bien que la grossièreté de nos instrumens le permettait. Nous eûmes par ce moyen des lignes de lock assez passables. Cette opération fut pourtant plus difficile pour nous que de faire des cordages avec nos vieux câbles après qu'ils avaient été convertis en fil de caret, ressource que nous avions été forcés d'employer long-temps auparavant. Nous avions aussi déjà consumé tout notre fil retors à coudre des voiles, sachant que la quan

tité dont on avait fourni mon vaisseau ne serait pas suffisante pour tout le voyage. Si je n'avais pas pris sous ma garde tout celui qui était destiné à réparer la seine, cet oubli nous aurait été fatal.

§ 4.

Découverte des îles de la Reine Charlotte. Description de ces îles et de leurs habitans. Ce qui nous arriva à l'île d'Egmont.

Le scorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, et ceux de nos gens que la maladie ne rendait pas inutiles étaient épuisés par un travail excessif. Notre mauvais vaisseau, qui était depuis si long-temps au milieu des tempêtes et des orages, ne voulait plus manœuvrer. Le 10 août notre situation devint plus malheureuse et plus alarmante : il fit une voie d'eau dans les épaules, qui, étant sous l'eau, nous mirent dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer.

Tel était notre état, lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le transport subit d'espérance et de joie que cet événement nous inspira ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de sa grâce. Nous trouvâmes ensuite que la terre était un groupe d'îles : j'en comptai sept, et je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces îles qui étaient droit à notre

avant lorsque nous aperçûmes cette terre la première fois, et qui paraissaient jointes ensemble. Le soir nous mîmes à l'ancre sur le côté nord-est de la plus grande et de la plus élevée des deux.

Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étaient noirs, à tête laineuse et entièrement nus. Je dépêchai sur-le-champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade et leur parler; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître me dit à son retour qu'il y avait un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau, et tout près de la côte, mais que, tout le pays dans ce canton étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau, il serait difficile et même dangereux d'y en puiser, si les insulaires voulaient nous opposer de la résistance. Il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, et qu'il n'avait point vu d'habitations dans tout ce qu'il avait parcouru de l'île, qui est sauvage, abandonnée et montagneuse.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, et voyant qu'il serait fatigant et incommode d'y faire de l'eau à cause d'une houle qui avait sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels du pays, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois, je résolus de rechercher si l'on ne pourrait pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain au matin, 13, étant alors sous le vent de l'île, dès qu'il fit jour j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot, bien armé et bien approvisionné, pour examiner la côte à l'ouest, tâcher de découvrir un endroit où nous pussions plus aisément faire de l'eau et du bois, nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades, et mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter et d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans et d'autres quincailleries que j'avais par hasard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des insulaires s'il en rencontrait quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'exposer, et surtout de revenir sur-le-champ au vaisseau s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités ; s'il trouvait en mer ou sur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entre eux et nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raison, et de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout prêt pour la défense. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le

bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

Peu de temps après que j'eus dépêché le canot pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, et avant huit heures elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais, voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir : je ne savais pas contre combien d'insulaires ils seraient exposés, et je n'avais point de bateau pour aller à leur secours s'ils venaient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussitôt que j'aperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux bateaux à la fois, et j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, etc., pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, et, par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois insulaires cependant quittèrent leur place et s'avancèrent le long du rivage avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant et à ses gens qui voguaient vers la côte; mais nous tînmes les yeux fixés sur eux depuis le

vaisseau, et nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres insulaires. Après avoir conversé entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allèrent, et ceux qui étaient venus à leur rencontre marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe; sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes. Il aperçut les Indiens, et comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha la chaloupe du rivage et leur fit des signes d'amitié. Il leur tendit, comme présens, les verroteries et les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage avait grand soin en même temps de cacher ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait et décochèrent alors leurs flèches, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils ne se préparèrent pas à une seconde décharge : ils s'enfuirent sur-le-champ dans les bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fusil après eux, mais ils ne blessèrent personne. Peu de temps après cet événement, le canot vint au côté du vaisseau, et la première personne que j'aperçus fut le maître, qui avait trois coups de flèches dans le corps. Il ne fallait pas d'autres preuves pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres, et il n'était plus possible d'en douter en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît sans doute favorable à sa cause.

Il dit qu'ayant vu, à quatorze ou quinze milles à l'ouest de l'endroit où était le vaisseau, quelques maisons d'Indiens et seulement cinq ou six habitans, il avait sondé plusieurs baies, et qu'après avoir amarré son bateau à un grapin, il avait débarqué avec quatre hommes armés de fusils et de pistolets; que les insulaires furent d'abord effrayés et s'enfuirent; qu'ils revinrent bientôt, et qu'il leur donna quelques quincailleries et d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir; qu'il leur demanda par signes quelques noix de coco qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié et d'hospitalité, ainsi qu'un poisson grillé et des ignames bouillies; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons, qui n'étaient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau, et qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe ouest de la baie, et plusieurs Indiens parmi les arbres; que ce spectacle lui ayant causé de l'alarme, il quitta la maison où il avait été reçu, et qu'il s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les insulaires avaient commencé l'attaque de leurs pirogues et du rivage contre lui et le reste de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents; qu'ils avaient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces

de long, et des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochaient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées; qu'obligés de se défendre, lui et ses gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, et qu'ils en avaient tué et blessé plusieurs; que les insulaires, loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée était perpétuelle; que, le grapin étant engagé dans des rochers, il n'avait pu démarrer le bateau que, fort lentement, et que pendant cet intervalle, lui et la moitié de l'équipage avaient été blessés dangereusement; qu'enfin ils coupèrent la corde et s'enfuirent sous leur misaine, faisant feu avec leurs gros mousquetons chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs, et que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que, quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage et de vigueur, jusqu'à ce qu'une d'elles fut coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avait à bord; que le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie, ils s'en retournèrent enfin à terre.

C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître, qui mourut quelque temps après, avec

trois de mes meilleurs matelots, des blessures qu'ils avaient reçues. Quelque coupable qu'il fût par sa propre confession, il nous parut que le témoignage de ceux qui lui survécurent le rendait encore plus criminel. Ils nous assurèrent que les insulaires lui prodiguèrent les plus grandes marques de confiance et d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venait de recevoir d'eux, il leur donna une juste cause d'offense, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré le grand déplaisir que les insulaires exprimèrent à cette occasion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui semblait être une personne d'autorité. Un officier de poupe, membre du détachement qui était à terre, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur-le-champ le maître, et lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais prescrit, tira un de ses pistolets. L'Indien, qui jusqu'alors était resté avec eux, les quitta brusquement, et alla joindre ses compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, et il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaisseau, nous avions été si malheureux, que je résolus d'essayer ce qu'on pourrait faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâtiment fut donc mis à la bande autant que cela nous était possible, et le charpentier, qui seul de l'équipage avait une santé passable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Un vent frais souffla directement dans la baie après midi, ce qui nous porta très près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels du pays qui se cachaient dans les arbres, et qui attendaient vraisemblablement que le vent forçât le bâtiment sur le rivage.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arrière tout près de la côte avee une croupière sur notre câble, et nous disposâmes notre bordée de manière qu'elle portait sur le lieu de l'aiguade, et protégeait les bateaux qui iraient y puiser. Comme nous avions raison de croire que les naturels du pays, aperçus parmi les arbres le soir de la veille, n'étaient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le canot bien armé et bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisait, de se tenir à bord et tout près

du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendrait sa charge. Je lui enjoignis en même temps de tirer des coups de carabine dans le bois sur les flancs de l'endroit où nos gens seraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement : le rivage était escarpé, de sorte que les bateaux purent se tenir près de nos travailleurs.

Le lieutenant fit, du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie avant que les matelots allassent à terre, et, aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent et se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart-d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisait de l'eau, et une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Le lieutenant à bord du canot fit faire sur-le-champ plusieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappelai les bateaux afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades à coups de canon chargé à mitraille.

Dès que nos bateaux et, nos gens furent à bord nous continuâmes à faire feu, et nous vîmes bientôt environ deux cents insulaires sortir des bois et s'enfuir le long du rivage en grande précipitation.

Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en aperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe la plus occidentale de la baie où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet, effleurant la surface de l'eau, se releva et tomba au milieu d'eux, sur quoi ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte et de confusion, et nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite de l'eau sans être inquiétés de nouveau; mais, tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaisseau dans les côtés du bois, et le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisait en même temps, par pelotons, une décharge continuelle de sa mousqueterie. Comme nous n'aperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous croirions qu'ils n'osèrent pas s'avancer sur les bords du bois, si nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendirent en plusieurs endroits des gémissemens et des cris semblables à ceux des mourans.

Quoique j'eusse été jusqu'ici attaqué d'une maladie bilieuse et inflammatoire, j'avais cependant toujours pu tenir le tillac; mais les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé le soir de me mettre au lit. Le maître se mourait des blessures

qu'il avait reçues dans son combat avec les Indiens; mon lieutenant était aussi très mal; le canonnier et trente de nos gens étaient incapables de faire leur service, et parmi ceux-ci il y en avait sept des plus vigoureux et de la meilleure santé qui avaient été blessés avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, et je perdis l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître et moi, il n'y avait personne à bord qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre. Je voyais le maître aux portes du tombeau, et il était très incertain si mon lieutenant et moi pourrions recouvrer la santé. J'aurais fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avais eu des instrumens de fer, de la coutellerie et d'autres quincailleries avec lesquelles je pusse regagner l'amitié des naturels du pays, et acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquais de tout cela, et ma situation ne me permettant pas d'exposer de nouveau la vie du petit nombre de nos gens qui pouvaient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour le 17, et je portai le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé le canot.

J'appelai cette île *île d'Egmont*, en l'honneur du

comte de ce nom : c'est certainement la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainsi qu'on le voit par la description qu'en ont faite leurs écrivains. J'appelai *baie Swallow* l'endroit où nous mouillâmes. Il y a environ sept milles à l'est, depuis la pointe la plus orientale de cette baie que je nommai *pointe Swallow*, jusqu'à la pointe nord-est de l'île, que j'appelai *cap Byron*, et depuis la pointe la plus occidentale de cette baie, que je nommai la *pointe Hanway*, jusqu'à ce même cap, il y a de distance dix ou onze milles. Entre la pointe Swallow et la pointe Hanway au fond de la baie, il y a une troisième pointe qui ne s'avance pas si loin que les deux premières, et un peu à l'ouest de cette pointe on trouve un excellent mouillage ; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond.

La pointe Hanway est éloignée d'une autre pointe que j'appelai *pointe How*, d'environ quatre à cinq milles. Près de la côte la sonde donne trente brasses ; mais, en traversant la baie à la distance d'environ deux milles, nous n'avions point de fond. Après avoir passé la pointe How, nous découvrîmes une autre baie ou havre, qui paraissait être un lagon profond : je l'appelai *havre de Carlisle*. Vis-à-vis l'entrée du havre de Carlisle, et au nord de la côte, nous trouvâmes une petite île que j'appelai *île de Portland*. Sur le côté occidental de cette

île on trouve un récif qui s'avance dans la mer. L'entrée du havre est sur le côté oriental, et elle se prolonge en dedans et en dehors est-nord-est et ouest-sud-ouest : elle a environ deux encâblures de largeur, et à peu près huit brasses d'eau. Je crois que le havre y est bon, mais un vaisseau serait obligé de se faire touer pour y entrer ou pour en sortir, et d'ailleurs il courrait risque d'être attaqué par les naturels du pays, qui sont hardis jusqu'à la témérité, et qui combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des sauvages sans discipline.

Quand le vaisseau fut à un mille de la côte, nous n'avions point de fond à cinquante brasses. A quatre ou cinq milles à l'ouest de l'île de Portland, on rencontre un beau havre petit et rond, et qui est justement assez vaste pour contenir trois vaisseaux. Nous l'appelâmes *le havre de Byron*. Notre bateau y entra, et trouva deux courans, l'un d'eau douce, et l'autre d'eau salée.

En avançant à environ trois lieues du havre nous aperçûmes la baie où le canot avait été attaqué par les Indiens, et je lui donnai pour cela le nom de *baie de Sang* (*Bloody bay*). Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, et nous y vîmes plusieurs maisons régulièrement construites. Au bord de l'eau on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie et couverte de chaume : elle nous parut être une

espèce de maison d'assemblée. C'est dans celle-ci que le maître et nos gens furent reçus tandis qu'ils étaient à terre. Ils me dirent que les deux côtés et le plancher étaient couverts d'une belle natte, et qu'on y avait suspendu un grand nombre de flèches en paquets pour servir au besoin. Ils ajoutèrent qu'il y avait dans cet endroit plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, et plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames et d'autres végétaux. Nous aperçûmes du vaisseau un grand nombre de cocotiers parmi les maisons du village.

Environ à trois milles à l'ouest de ce village nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avait un parapet de pierre d'à peu près quatre pieds six pouces de hauteur, construit non en ligne droite, mais à angles, comme nos fortifications. Les armes de ces peuples, et leur courage dans les combats, qui est en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnent beaucoup de raisons de supposer qu'ils ont entre eux des guerres fréquentes.

En avançant à l'ouest de cet endroit nous trouvâmes, à deux ou trois milles de distance, une petite anse formant une espèce de baie dans laquelle une rivière a son embouchure. Nous examinâmes de la grande hune cette rivière : il nous parut qu'elle coulait bien avant dans le pays, et

qu'elle est navigable, au moins à son embouchure, pour de petits bâtimens. Nous l'appelâmes *rivière de Granville.* A l'ouest il y a une pointe, à laquelle nous donnâmes le nom de *pointe Ferrers.* Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, et il y a dans les environs une ville fort étendue: les habitans semblaient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes, dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle. Environ à sept milles à l'ouest de la pointe Ferrers on en rencontre une autre qui fut appelée *pointe Carteret,* et de laquelle un récif, qu'on aperçoit au-dessus de l'eau, se prolonge à la distance d'une encâblure. Nous vîmes sur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon construit au milieu; et, un peu à l'ouest, un autre grand village, défendu et probablement environné d'un parapet de pierre comme celui dont nous venons de parler. Quand le vaisseau passa, les habitans accoururent aussi en foule sur le rivage, et exécutèrent la même espèce de danse en rond. Peu de temps après ils lancèrent en mer plusieurs pirogues, et dirigèrent leur route vers nous; sur quoi nous mîmes en panne, afin qu'ils eussent le temps de nous appro-

cher. Nous espérions pouvoir les engager à venir à bord; mais, lorsqu'ils furent assez près pour nous apercevoir plus distinctement, ils cessèrent de ramer, et nous contemplèrent sans paraître disposés à avancer davantage; c'est pourquoi nous fîmes voile et les laissâmes derrière nous.

A environ un demi-mille de la pointe Carteret nous avions soixante brasses, fond de sable et de corail. Depuis cette pointe la terre porte ouest-sud-ouest et sud-ouest : elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une île, et qui a deux entrées. Nous appelâmes l'île *île de Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, et s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la première entrée, et lorsque nous fûmes à la hauteur de la partie nord-ouest de l'île, à laquelle nous donnâmes le nom de *cap Trevanion*, nous vîmes un grand bouillonnement d'eau, et en conséquence nous dépêchâmes le bateau pour le sonder. Nous n'avions pourtant point de fond par cinquante brasses. La rencontre des marées était la seule cause du bouillonnement.

En tirant autour de ce cap nous trouvâmes que la terre portait au sud. Nous continuâmes à longer la côte, et nous découvrîmes l'entrée occidentale du lagon entre l'île de Trevanion et celle d'Egmont. Ces deux îles semblaient former en cet endroit une

ville continue dont les habitans étaient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, et il rapporta que le fond était de corail et de rocher, avec des sondes très irrégulières. Dès que les naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée, elle décocha ses flèches sur les gens du bateau, qui, se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusils qui tuèrent un des Indiens et en blessèrent un autre. Nous tirâmes en même temps parmi eux, du vaisseau, un gros canon chargé à mitraille. Ils s'enfuirent alors tous à terre en grande précipitation, excepté la pirogue qui avait commencé l'attaque, et qui fut saisie avec l'insulaire blessé par le bateau, qui les amena au vaisseau. Je fis sur-le-champ prendre l'Indien à bord, et j'ordonnai au chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avait percé la tête, et qu'une seconde lui avait cassé le bras. Le chirurgien pensant que la blessure de la tête était mortelle, je le fis remettre dans sa pirogue, et malgré son état il rama vers la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuse comme celle des nègres, et une petite barbe. Il avait les traits fort réguliers, et il n'était pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il était d'une taille moyenne et entièrement nu, ainsi que tous les autres naturels du pays que

nous avons vus sur cette île. Sa pirogue, très petite et grossièrement travaillée, n'était rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé: elle avait pourtant un balancier. De toutes celles que nous avons aperçues, aucune ne portait de voiles.

Cette place forme l'extrémité ouest de l'île d'Egmont, sur le côté septentrional. Elle est située exactement dans la même latitude que l'extrémité orientale qui est sur le même côté. La distance entre ces deux extrémités est d'environ cinquante milles précisément à l'est et à l'ouest. Il y a un fort courant, qui a sa direction à l'ouest le long de la côte.

Je gardais toujours le lit, et ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorsque nous faisions voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes, et beaucoup d'autres végétaux, qui nous auraient bientôt rendu la santé et la vigueur que nous avions perdues par les fatigues et les peines d'un long voyage; mais je ne pouvais plus m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, et je n'étais pas en état de me procurer par la force ce dont j'avais besoin. J'étais dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, était infirme, et le reste découragé par les contre-

temps et les travaux. Quand même mes gens auraient été bien portans et de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette île furent cause aussi que je n'examinai pas les autres îles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuaient à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, et, courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre : j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher et de nous rafraîchir dans le pays que Dampier a appelé Nouvelle-Bretagne. Je décrirai pourtant le mieux qu'il me sera possible l'apparence et la situation des îles que je laissai derrière moi.

Je donnai le nom général d'*îles de la Reine Charlotte* à tout le groupe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'aperçus pas distinctement, et je donnai, en outre, des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure que j'en approchais.

Lorsque nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en aperçûmes deux qui nous restaient en face : j'appelai la plus méridionale *île du Lord How*, et *île d'Egmont* l'autre dont j'ai déjà fait mention. L'île du Lord How est située par

11 deg. 10 min. lat. sud, et 164 deg. 43 min. long. est. Le cap Byron, qui est à la pointe orientale de l'île d'Egmont, gît au 10[e] deg. 40 min. lat. sud et au 164[e] deg. 49 min. long. est. Les côtés à l'est de ces deux îles, qui sont exactement sur la même ligne, s'étendent à environ onze lieues, en y comprenant le passage, qui a quatre milles de large. Elles forment un coup d'œil agréable, et paraissent toutes deux être fertiles et couvertes de grands arbres d'une très belle verdure. L'île du Lord How, quoique plus plate et plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée.

A environ treize lieues du cap Byron, à l'ouest-nord-ouest, il y a une île d'une hauteur prodigieuse et d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir, dont nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes : c'est sûrement un volcan, et je l'appelai pour cela *île du Volcan*. Je donnai le nom d'*île de Keppel* à une longue île plate qui nous restait au nord-ouest, lorsque nous avions droit en face les îles d'How et d'Egmont. Elle est située au 10[e] deg. 15 min. lat. sud, et, suivant notre estime, au 165[e] deg. 4 min. long. est. J'appelai *île du Lord Edgcomb* la plus grande des autres qui gisent au sud-est, et *île d'Ourry* la plus petite. L'île d'Edgcomb, située par 11 deg. 10 min. lat. est et 165 deg. 14 min. long. est, est d'un très bel aspect. L'île d'Ourry gît au

11ᵉ deg. 10 min. lat. sud et au 165ᵉ deg. 19 min. long. est. Je n'ai pas donné de nom particulier à plusieurs autres îles qui avoisinent celles-ci.

Les habitans de l'île d'Egmont, dont j'ai déjà décrit la figure, sont extrêmement agiles, vigoureux et actifs. Ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre, car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presque à toutes les minutes. Les pirogues qui s'avancèrent contre nous de l'extrémité occidentale de l'île ressemblaient toutes à celle que nos gens amenèrent à bord. Elles pouvaient dans l'occasion porter environ douze hommes, quoique trois ou quatre les conduisissent ordinairement avec une dextérité étonnante. Nous en vîmes cependant d'autres plus grandes sur le rivage et qui avaient au milieu un abri ou pavillon.

Nous prîmes deux de leurs arcs et un paquet de leurs flèches, dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé. Au moyen de ces armes ils frappent un but à une distance incroyable. Une des flèches qu'ils tirèrent traversa les planches du bateau, et blessa dangereusement un officier de poupe à la cuisse. Ces flèches ont une pointe de pierre; et nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Le pays en général est couvert de bois et de montagnes, et entrecoupé d'un grand nombre de vallées. Plusieurs petites rivières coulent de l'inté-

rieur dans la mer, et il y a beaucoup de havres sur la côte.

§ 5.

Départ de l'île d'Egmont et passage à la Nouvelle-Bretagne. Description de plusieurs autres îles et de leurs habitans.

Nous fîmes voile de cette île, le soir du 18 août 1767, avec un vent alisé frais soufflant de l'est, et de petites rafales par intervalles. Nous portâmes d'abord ouest-nord-ouest; car, avant de gagner la latitude de la Nouvelle-Bretagne, je ne désespérais pas de rencontrer quelques autres îles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter.

Nous découvrîmes, le 20, une petite île basse et plate, et le soir nous nous trouvâmes par son travers. Elle est située au 7e degré 56 minutes de latitude sud et au 158e degré 56 minutes de longitude est: je lui donnai le nom d'*Ile de Gower*. Nous n'y rencontrâmes point de mouillage, à notre grand regret. En échange des clous et d'autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de noix de coco des habitans, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions vus à l'île d'Egmont. Ils promirent par signes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain, et nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très sombre. Le jour suivant, 21, à la pointe

du jour, nous reconnûmes qu'un courant nous avait fait dériver considérablement au sud de l'île, et nous avait conduits dans un endroit d'où nous pouvions en apercevoir deux autres. Elles sont situées à peu près à l'est et à l'ouest l'une de l'autre, et éloignées d'environ deux milles. Celle qui est à l'est est beaucoup plus petite que sa voisine, et nous lui donnâmes le nom d'*île de Simpson*: nous appelâmes *île de Carteret* la seconde, qui est élevée et d'une belle apparence. L'extrémité orientale de celle-ci porte à peu près au sud de l'île de Gower, dont elle est éloignée d'environ dix ou onze lieues. L'île Carteret gît au 8e degré 26 minutes de latitude sud et au 159e degré 14 minutes de longitude est, et sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ six lieues.

Ces deux îles nous restaient directement au vent, et nous portâmes sur l'île de Gower. Elle a à peu près deux lieues et demie de long sur le côté occidental, qui est garni de baies; elle est partout couverte d'arbres, dont la plupart sont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues, qui, à ce que nous supposâmes, appartenaient à l'île Carteret, et qui n'y étaient venues que pour pêcher. Nous envoyâmes le bateau à terre, et les naturels du pays tentèrent de massacrer nos gens. Les hostilités ayant ainsi commencé, nous saisîmes leurs

pirogues, dans lesquelles il y avait environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaisir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage, mais nous n'eûmes pas le bonheur d'en attraper une seule.

La pirogue que nous avions prise était assez grande pour porter dix ou douze hommes. Elle était construite avec art, de planches très bien jointes, et ornée de coquillages et de figures grossièrement peintes. Les coutures étaient revêtues d'une substance assez ressemblante à notre mastic noir, mais elle me parut avoir plus de consistance. Les insulaires avaient pour armes des arcs, des flèches et des piques : les pointes des piques et des flèches étaient de silex. Nous conjecturâmes, par quelques signes qu'ils firent en montrant nos fusils, qu'ils n'ignoraient pas entièrement l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que nous avions vus à l'île d'Egmont, et, comme ceux-ci, ils étaient entièrement nus. Leurs pirogues sont d'une structure différente et beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons aperçu aucune qui eût des voiles. Les cocos que nous y achetâmes, ainsi qu'à l'île d'Egmont, furent d'un très grand secours à nos malades.

Depuis notre départ de l'île d'Egmont, nous avions observé un courant dont la direction était très forte vers le sud, et nous reconnûmes que dans le voisinage de ces îles son impétuosité aug-

mentait de beaucoup. En conséquence, lorsque je fis voile de l'île de Gower, je gouvernai au nord-ouest, dans la crainte qu'en prenant un autre parti je ne trouvasse la terre trop loin vers le sud; car si nous étions entrés dans quelque golfe ou baie profonde, notre équipage était si malade et le vaisseau en si mauvais état, qu'il nous aurait été impossible de nous en tirer.

La nuit du 24 nous rencontrâmes neuf îles; elles s'étendent à peu près au nord-ouest-quart-ouest et sud-est-quart-est, dans un espace d'environ quinze lieues. Elles sont situées par le 4e degré 36 minutes de latitude sud et le 154e degré 17 minutes de longitude est, suivant notre estime. Je pense que ce sont les îles appelées *Ohang-Java*, et qui furent découvertes par Tasman; car leur situation approche de celle qui leur est assignée dans les cartes françaises, corrigées en 1756 pour les vaisseaux du roi. Je crois que les autres îles de Carteret, de Gower et de Simpson, n'ont été aperçues par aucun navigateur européen avant moi. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan beaucoup de terres qui ne sont pas encore connues.

Une de ces îles est d'une étendue considérable; les huit autres ne sont guère que de grands rochers; mais, quoiqu'elles soient basses et plates, elles sont bien couvertes de bois et remplies d'habitans. Les insulaires sont noirs et ont la tête lai-

neuse, comme les nègres d'Afrique. Les arcs et les flèches sont leurs armes. Ils ont de grandes pirogues qui portent une voile : l'une d'elle s'approcha de nous, mais elle n'osa venir à bord.

Nous portâmes au nord de ces îles, et nous rencontrâmes une autre île fort grande, plate, verdoyante et d'un coup d'œil agréable. Nous n'aperçûmes point d'habitans, mais par le grand nombre de feux que nous y vîmes la nuit, nous jugeâmes qu'elle était bien peuplée. Elle est située au 4e degré 50 minutes de latitude sud, et quinze lieues à l'ouest de la plus septentrionale des neuf îles : nous lui donnâmes le nom d'*île de sir Charles Hardy*.

Le lendemain, 25, à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre île grande et haute, et qui, s'élevant en trois montagnes considérables, avait de loin l'apparence de trois îles. Nous l'appelâmes *île de Winchelsea*. Elle est située à environ dix lieues au sud-quart-sud-est de l'île de sir Charles Hardy.

Sur les dix heures du matin du 26, nous vîmes une grande île au nord : je supposai que c'était la même qui fut découverte par Schouten, et qu'il appela *île Saint-Jean*. Nous aperçûmes bientôt après une haute terre, que nous reconnûmes par la suite pour la Nouvelle-Bretagne, et comme nous en approchions, nous trouvâmes un très fort cou-

rant sud-sud-ouest qui ne faisait pas moins de trente-deux milles par jour.

Le lendemain 27, n'ayant que de petits vents, un courant nord-ouest nous porta dans une baie ou golfe profond, à laquelle Dampier a donné le nom de baie de Saint-George.

Le 28 nous mîmes à l'ancre dans une baie près d'une petite île située à environ trois lieues au nord-ouest du cap Saint-George, et qui a été appelée *île de Wallis*. Je trouvai que ce cap gît à peu près au 5ᵉ degré de latitude sud, et, suivant notre estime, au 152ᵉ degré 19 minutes de longitude est, c'est-à-dire à environ deux mille cinq cents lieues directement à l'ouest du continent de l'Amérique.

L'après-midi j'envoyai le canot pour examiner la côte, et un bateau pour nous procurer quelques cocos, et pêcher à la seine. Les gens du bateau ne prirent point de poisson, mais ils rapportèrent environ cent cinquante cocos, qui furent distribués à l'équipage, à la discrétion du chirurgien. Nous avions vu des tortues en entrant dans la baie, et, espérant que quelques-unes pourraient tirer pendant la nuit vers la côte de l'île qui était sablonneuse, stérile et inhabitée, comme les endroits que ces animaux fréquentent plus volontiers, je dépêchai un petit nombre d'hommes à terre pour tâcher d'en prendre; mais ils revinrent le matin sans avoir réussi.

De cet endroit nous fîmes voile à une petite anse éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle nous donnâmes le nom d'*anse Anglaise*. Nous y mîmes à l'ancre, et nous commençâmes à faire du bois et de l'eau, que nous y trouvâmes en grande abondance, sans parler du lest. J'envoyai aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine; mais, quoiqu'il y eût une grande quantité de poissons, il n'en prit que très peu. Il eut un aussi mauvais succès, probablement parce que l'eau était claire et le rivage rempli de roches, et peut-être aussi parce que nous n'étions pas assez habiles dans cet art. Quoique nous ne réussissions pas, nous continuâmes ce travail jour et nuit. Nous eûmes recours à l'hameçon, mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. Nous vîmes un petit nombre de tortues : nous n'en prîmes aucune. Nous étions condamnés au supplice de Tantale, voyant continuellement des objets que notre appétit désirait avec ardeur, et toujours malheureux lorsque nous tâchions de les saisir.

Nous ramassâmes cependant, à la marée basse, un petit nombre d'huîtres de rocher et de très gros pétoncles, et nous nous procurâmes à terre quelques cocos et l'espèce de chou qui croît au haut de l'arbre qui les produit. Ce chou est blanc, frisé, d'une substance remplie de suc. Lorsqu'on le mange cru, il a une saveur ressemblante à celle de la châ-

taigne, et quand il est bouilli, il est supérieur au meilleur panais. Nous le coupâmes en petites tranches dans du bouillon fait avec nos tablettes, et ce bouillon, épaissi ensuite avec du gruau d'avoine, nous fournit un très bon mets. Nous fûmes obligés de couper autant d'arbres que nous emportâmes de ces choux. Nous détruisîmes avec beaucoup de regret tant de fruits, qui sont peut-être les meilleurs anti-scorbutiques du monde; mais la nécessité n'a point de loi. Ces végétaux frais, et surtout le lait, ou plutôt l'eau de coco, rendirent très promptement la santé à nos malades. Ils se trouvèrent aussi fort bien de manger le fruit d'un grand arbre, qui ressemble à une prune, et en particulier à celle qu'on appelle, dans les îles d'Amérique, *prune de la Jamaïque*. Nos gens lui donnèrent le même nom. Elle a un goût aigrelet et agréable; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture. Ces prunes ne sont pas abondantes, de sorte qu'ayant les deux qualités d'un mets délicat, la rareté et l'excellence, il n'est pas étonnant qu'elles soient recherchées avec empressement.

La côte, dans les environs de cet endroit, est remplie de rochers, et le pays élevé et montagneux; mais il est couvert d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns sont d'une grandeur énorme, et pourraient probablement servir à plusieurs usages. Entre autres, nous trouvâmes les muscadiers

en grande abondance. Je cueillis quelques muscades, mais elles n'étaient pas mûres : il est vrai qu'elles ne me paraissaient pas être de la meilleure qualité. Peut-être cela provient-il en partie de ce qu'elles croissent sans être cultivées, et en partie de ce qu'elles sont trop à l'ombre sous les grands arbres. L'arbre qui donne la noix de coco est excellent, mais il n'y en a pas beaucoup. Je crois qu'il y a ici toutes les différentes espèces de palmiers, avec l'arbre qui produit la noix de betel, diverses sortes d'aloès, des cannes à sucre, des bambous, des ratans [1], et plusieurs arbres, arbrisseaux et plantes que je ne connais pas. On n'y trouve aucun végétal comestible. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets et d'un grand oiseau à noir plumage, qui fait un bruit assez ressemblant à l'aboiement d'un chien, et de plusieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupèdes qu'ils prirent pour des chiens. Nous vîmes des mille-pieds, des scorpions et un petit nombre de serpens de différentes espèces, mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant plusieurs habitations abandonnées, et, par les coquilles répandues dans les environs, et qui semblaient sor-

[1] Ou rotangs, arbres qui fournissent ces cannes légères, flexibles et solides, si recherchées en Europe, et particulièrement en France, sous le nom de joncs et de jets.

ties récemment de l'eau, ainsi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés et qui étaient des restes de feu, nous avons lieu de croire que des hommes venaient de quitter cet endroit lorsque nous y arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ses habitations, ces insulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie sauvage, car ils avaient pour demeure les plus misérables huttes que nous ayons jamais vues.

L'Anse anglaise est située au nord-est-demi-nord à trois ou quatre milles de l'île Wallis. On trouve à main droite en y allant un petit banc de rochers. La marée a son flux et son reflux une fois dans vingt-quatre heures : elle monta à environ neuf ou dix heures, et elle fut haute entre trois et quatre heures de l'après-midi. Ensuite le jusant continua toute la nuit, et il y eut marée basse sur les six heures du matin. L'eau s'élève et tombe entre huit et neuf pieds, quelquefois plus et d'autres fois moins. J'ignore si cette variation n'est pas plutôt l'effet des brises de terre et de mer que d'une marée régulière.

Le 7 septembre je levai l'ancre; mais, avant de mettre à la voile, je pris possession de ce pays et de toutes ses îles, baies, ports et havres, au nom de Sa Majesté George III, roi de la Grande-Bretagne. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étaient gravés les

armes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, le nom du vaisseau et de son commandant, le nom de l'anse, le temps où nous y arrivâmes et le jour auquel nous en partîmes. Pendant notre mouillage, j'envoyai le bateau examiner les havres situés sur la côte. Il revint chargé de cocos qu'il se procura dans un joli petit havre qui gît à environ quatre lieues ouest-nord-ouest de l'endroit où nous étions.

L'officier qui commandait le bateau rapporta qu'il avait cueilli ces fruits sur les arbres qui y croissent en grande abondance, mais qu'il avait observé que plusieurs de ces arbres étaient marqués, et qu'il y avait tout près plusieurs huttes des naturels du pays. Je ne crus pas devoir le faire partir pour une seconde expédition : cependant, comme les rafraîchissemens qui s'offraient à nous étaient d'une grande importance pour les malades, je résolus de faire entrer le vaisseau dans le havre, et de le placer de manière qu'il protégeât les hommes qui iraient abattre des arbres et couper des choux palmistes et leurs fruits.

Dès le grand matin nous fîmes voile de l'Anse anglaise avec une brise de terre, et le soir nous mîmes le vaisseau en travers du bois, où les noix de coco avaient été recueillies, et à peu de distance de la côte. Nous nous procurâmes plus de mille noix de coco, et autant de choux palmistes que

nous pûmes en consommer pendant qu'ils étaient bons. J'y serais resté assez long-temps pour donner à mes gens tous les rafraîchissemens dont ils avaient besoin, mais, vu la saison de l'année, le plus petit délai aurait été dangereux. Nous avions de grandes raisons de supposer que, pour conserver une partie de notre équipage, il fallait gagner Batavia pendant que la mousson continuait à souffler de l'est. Il est vrai qu'elle devait encore durer assez pour que tout autre vaisseau que le mien eût pu faire trois fois ce trajet; mais je savais que ce temps était à peine suffisant pour *le Swallow* qui se trouvait en très mauvais état. Si nous avions été obligés d'attendre ici une autre saison, il eût probablement été impossible de faire naviguer ce bâtiment, d'autant plus qu'il n'avait qu'un simple doublage, et que sa quille n'étant pas garnie de clous, elle aurait été entièrement rongée des vers. D'ailleurs nos provisions se seraient épuisées long-temps avant cette époque. Le 9, à la pointe du jour, je levai donc l'ancre avec une petite brise de terre, et je quittai ce mouillage, qui était sans contredit le meilleur de ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ du détroit de Magellan.

Nous donnâmes à cet endroit le nom de *Havre de Carteret*. Il gît à environ quatre lieues à l'ouest-nord-ouest de l'Anse anglaise, et il est formé par deux îles et par la côte de la Nouvelle-Irlande.

Nous appelâmes *îles des Noix de Coco* la plus grande, qui est située au nord-ouest; et *île de Leigh* l'autre, qui gît au sud-est. Il y a un bas-fond entre ces deux îles, et entre chacune d'elles se trouve une entrée dans le havre. L'entrée sud-est ou sur le vent est formée par l'île de Leigh, et l'on y trouve un rocher qui paraît au-dessus de l'eau, et auquel nous donnâmes le nom de *Rocher de Booby*. Le passage est entre le rocher et l'île: le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très profonde tout autour. L'entrée nord-ouest ou sous le vent est formée par l'île des Cocos : c'est la meilleure des deux. On y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. Nous entrâmes dans le havre par le premier passage, et nous en sortîmes par le second. A l'extrémité sud-est du havre, il y a une grande anse qui est à l'abri de tous les vents et propre à recevoir un vaisseau. L'anse semble servir d'embouchure à une rivière, mais nos gens ne purent pas s'en assurer. On rencontre dans la partie nord-ouest du havre une autre anse que nos bateaux visitèrent et d'où ils nous rapportèrent une très bonne eau.

§ 6.

Découverte d'un détroit qui partage en deux îles la terre appelée Nouvelle-Bretagne. Description de la terre des deux côtés et de plusieurs îles situées sur la route. Détails sur leurs habitans.

Lorsque, après avoir quitté le havre dont nous venons de parler, nous eûmes avancé environ quatre lieues au large, nous rencontrâmes un gros vent de l'est-sud-est, direction tout-à-fait contraire à celle qui aurait été favorable pour faire le tour de la terre et doubler le cap Sainte-Marie. Nous trouvâmes en même temps un fort courant qui nous portait au nord-ouest, dans une baie profonde ou golfe que Dampier appelle *baie Saint-George*, et qui est située entre le cap Saint-George et le cap Oxfort. Comme il était impossible de faire le tour de la terre contre le vent et le courant, et de suivre la route de Dampier, je fus obligé de tenter un passage à l'ouest par ce golfe, et le courant me fit espérer que j'y réussirais. Quand j'eus gagné environ cinq milles au sud-ouest de l'île des Cocos, je gouvernai au nord-ouest et au nord-nord-ouest, suivant la direction de la terre, et j'eus bientôt lieu de croire que ce qui a été appelé baie *Saint-George*, et qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même île, était véritablement un canal entre deux îles. L'événement justifia cette conjecture.

Nous reconnûmes avant la nuit que ce canal est partagé par une île assez grande que j'appelai *île du Duc d'York*, et par quelques îles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laissai à cette terre son ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur son côté le plus méridional, ou sur celui de la plus grande des deux îles qui sont séparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées et trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre, et que j'appelai *la Mère et les Filles* (*Mother and Daughters*). La Mère est au milieu et la plus grande des trois. Nous vîmes par derrière une grosse colonne de fumée, de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les aperçoit aisément, dans un temps clair, à vingt lieues de distance, et ceux qui ne les connaissent pas les prendraient pour des îles. Elles paraissaient fort larges, et la Mère porte à peu près à l'ouest de l'île du duc d'York.

A l'est de ces montagnes, il y a une espèce de cap que j'appelai *cap Palliser*, et un autre à l'ouest que je nommai *cap Stephens*. Le cap Stephens est la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au nord de ce cap est une île à laquelle je donnai le nom d'*île de Man*. Le cap Palliser et le cap Stephens courent à peu près au nord-ouest et au sud-est l'un de l'autre. Entre les deux, il y a une baie. La terre, près des bords de l'eau, est basse,

unie et agréable au coup d'œil; et, en se retirant vers la Mère et les Filles, elle s'élève par degrés en montagnes très hautes, qui sont en général couvertes de grands bois, avec plusieurs clairières qui nous parurent des endroits cultivés. Nous vîmes un grand nombre de feux pendant la nuit sur cette partie du pays, ce qui nous donna lieu de penser qu'il était habité. L'île du duc d'York est située entre les deux pointes appelées *cap Palliser* et *cap Stephens*.

Le détroit, y compris les deux passages, a environ quinze lieues de largeur. La terre du duc d'York est unie et d'un aspect agréable; l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels du pays, assez voisines l'une de l'autre, sont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux et des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Nous aperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très bien faites, et le matin du 10, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancèrent vers le vaisseau; mais, comme nous avions alors un vent frais, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. Cette île est située au 4e degré 9 minutes de latitude sud, et au 151e degré 20 minutes de longitude est, à vingt-cinq lieues du cap George. Comme je n'ai pas longé la côte de la Nouvelle-Bretagne, mais la côte la plus septentrionale

du détroit, je traversai le passage qui est formé par cette côte et le côté correspondant de l'île du duc d'York. Il a environ huit lieues de largeur, et peut être regardé comme le premier goulet du détroit. En gouvernant ensuite au nord-ouest-quart-ouest toute la nuit, nous trouvâmes, le 11, à la pointe du jour, que nous avions perdu de vue l'île la plus méridionale, ou la Nouvelle-Bretagne; et après nous être assurés que la baie supposée est un détroit, je l'appelai *canal de Saint-George*, et je donnai à l'île septentrionale le nom de *Nouvelle Irlande*.

Le temps étant brumeux, avec un vent fort et des rafales subites, je continuai à porter le long de la côte de la Nouvelle-Irlande, à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce que je fusse en travers de son extrémité occidentale, et changeant alors de direction, je gouvernai ouest-nord-ouest. Je remarquai clairement que nous étions poussés le long de la côte par un fort courant à l'ouest. Nous découvrîmes sur le soir une île belle, grande, et qui forme un détroit ou passage entre elle et la Nouvelle-Irlande. Le temps fut très sombre, accompagné de rafales et de pluie. Nous mîmes à la cape, ne sachant pas à quels dangers la navigation de ce détroit pouvait nous exposer. La nuit fut orageuse avec beaucoup de tonnerres et d'éclairs; mais le temps s'éclaircit vers les deux heures du matin. Le 12 les coups de vent se changèrent en

petite brise, et la lune répandant une clarté très brillante, nous remîmes à la voile, et nous trouvâmes un fort courant qui nous portait à l'ouest à travers le passage du second goulet qui a environ cinq lieues de largeur. L'île est d'un aspect agréable et peuplée : je l'appelai *île de Sandwich*, en honneur du comte de ce nom, premier lord de l'amirauté. Elle est plus grande que l'île du duc d'York, et il nous sembla qu'il y avait quelques baies et havres très bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre, et il y en a un autre exactement semblable et opposé à celui-ci, sur la côte de la Nouvelle-Irlande. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues.

Pendant le temps que nous fûmes à la hauteur de cette île, nous entendîmes la nuit un bruit continuel, semblable au son d'un tambour. Le temps étant calme lorsque nous passâmes à travers le détroit, dix pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande, et s'avancèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour que nous pussions leur donner quelques quincailleries que nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton, mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils semblaient préférer le fer à toutes les autres choses que nous leur donnions, quoique ce fer, si l'on en excepte

les clous, ne fût pas travaillé; car, comme je l'ai fait observer plus haut, nous n'avions point avec nous d'ouvrages de coutellerie. Les pirogues étaient très longues et très étroites, avec un balancier, et quelques-unes étaient bien faites. Une d'elles avait au moins quatre-vingt-dix pieds de longueur, puisqu'elle était de très peu plus courte que notre vaisseau : cependant elle était formée d'un seul arbre. Elle avait quelques ornemens en sculpture dans les côtés. Trente-trois hommes la faisaient marcher ; nous n'y vîmes aucune apparence de voiles.

Ces insulaires sont noirs et ont de la laine à la tête comme les nègres, mais ils n'ont pas le nez plat ni les lèvres grosses. Nous pensâmes que c'était la même race d'hommes que les habitans de l'île d'Egmont. Comme eux ils sont entièrement nus, si l'on en excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras et à leurs jambes. Les cheveux ou plutôt la laine de leur tête étaient chargés de poudre blanche : d'où il suit que la mode de se poudrer est probablement d'une plus haute antiquité et d'un usage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il est vrai que ces peuples l'étendent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe, car ils poudrent non-seulement leurs cheveux, mais encore leur barbe. Leurs têtes sont ornées de parures plus brillantes, et j'ai remarqué que la plupart attachaient au-dessus d'une de leurs

oreilles une plume qui semblait avoir été tirée de la queue d'un coq : de sorte qu'ils ne manquent pas absolument de volailles pour leur table. Ils sont armés de piques et de grands bâtons en forme de massues ; mais nous n'avons aperçu parmi eux ni arcs ni flèches. Peut-être en avaient-ils dans leurs pirogues qu'ils jugèrent à propos de nous cacher. Ils avaient avec eux des filets qui, ainsi que leurs cordages, semblaient être très bien fabriqués.

Le pic de l'île de Sandwich est situé au 2ᵉ degré 53 minutes de latitude sud, et au 149ᵉ degré 17 minutes de longitude est. Dès que les Indiens nous eurent quittés, nous gouvernâmes à peu près à l'ouest, et bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre, que nous reconnûmes par la suite pour l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Irlande, et à laquelle je donnai le nom de *cap Byron*. Il gît au 2ᵉ degré 30 minutes de latitude sud, et au 149ᵉ degré 2 minutes de longitude est, vis-à-vis la côte de la Nouvelle-Irlande. A l'ouest du cap Byron il y a une île grande et belle que j'appelai *la Nouvelle-Hanovre*. Entre cette île et la Nouvelle-Irlande on trouve un détroit ou passage qui tourne au nord-est. Il y a dans ce passage plusieurs petites îles, et sur l'une d'elles un pic remarquable. Je donnai à cette île le nom d'*île Byron*, et j'appelai le passage ou détroit, *détroit de Byron*. La terre de la Nouvelle-Hanovre est élevée ; elle est couverte d'ar-

bres, parmi lesquels on distingue plusieurs plantations : le tout forme une belle apparence. J'appelai *promontoire de la Reine Charlotte*, en honneur de Sa Majesté, la pointe sud-ouest de l'île, qui est un mondrain élevé. On reconnaît cette pointe et la terre dans les environs par un grand nombre de petites collines; mais la nuit, accompagnée d'un temps sombre, de rafales violentes et de beaucoup de pluie, nous ayant surpris, nous n'avons pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Nous gouvernâmes à l'ouest pendant toute la nuit, et, le matin du 13, le temps étant toujours brumeux, nous n'apercevions plus la Nouvelle-Hanovre que très imparfaitement. Mais nous découvrîmes à environ huit lieues à l'ouest six ou sept petites îles que j'appelai *îles du Duc de Portland*, et dont deux sont assez larges. La grosseur de la mer me fit apercevoir alors que nous avions dépassé toutes les terres, et je trouvai qu'il était plus court et beaucoup plus sûr de passer par le canal Saint-George, en venant de l'est ou de l'ouest que de tourner autour des terres et des îles qui sont au nord.

Le promontoire de la Reine Charlotte, la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hanovre, est situé au 2e degré 29 minutes de latitude sud, et au 148e degré 27 minutes de longitude est. Le milieu des îles de Portland gît au 2e degré 27 minutes de latitude sud,

et au 148e degré 3 minutes de longitude est. La longueur de ce détroit ou canal depuis le cap Saint-George au cap Byron, extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Irlande, est de plus de quatre-vingts lieues. La distance du cap Byron au promontoire de la Reine Charlotte est d'environ douze, et il y en a à peu près huit depuis ce promontoire aux îles de Portland : de sorte que toute la longueur du canal Saint-George est d'environ cent lieues ou de trois cents milles.

§ 7.

Traversée du canal Saint-George à l'île de Mindanao. Description de plusieurs îles. Ce qui nous arriva dans la route.

Dès que nous eûmes débouqué le canal Saint-George, nous gouvernâmes à l'ouest. Le lendemain, 14, nous découvrîmes une terre qui nous restait à l'ouest-nord-ouest, et nous courûmes dessus. Nous reconnûmes par la suite que c'était une île d'une étendue considérable ; et bientôt après nous en vîmes une autre au nord-est de celle-ci : mais elle ne paraissait être qu'un grand rocher au-dessus de l'eau. Comme nous avions ici des courans forts, et que, pendant plusieurs jours, je ne fus en état de faire aucune observation sur le soleil, je ne pourrai pas déterminer la situation de ces îles avec avec autant d'exactitude que je l'aurais fait sans ce contre-temps.

En avançant à l'ouest, nous aperçûmes une terre plus grande, composée de plusieurs îles qui sont situées au sud de la plus étendue des deux que nous avions d'abord découvertes. Comme les nuits étaient alors éclairées par la lune, nous portâmes dessus jusqu'à onze heures, et mon lieutenant, qui était de quart, s'apercevant que la route que nous suivions nous conduirait au milieu de ces îles, et ne voulant pas m'éveiller avant l'heure de faire mon service, il tira au sud-quart-sud-est et sud-sud-est en s'en éloignant. Je montai sur le tillac vers minuit, et, voyant à une heure que nous les avions dépassées, je gouvernai de nouveau à l'ouest à petites voiles. Cependant nous étions près des îles, et, sur les six heures, un nombre considérable de pirogues, ayant plusieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancèrent et ramèrent vers le vaisseau.

Une d'entre elles qui portait sept hommes s'approcha assez de nous pour nous héler. Elle nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions pas entendre parfaitement; mais nous les répétâmes le mieux qu'il nous fut possible, pour faire comprendre aux insulaires que nous avions pour eux les mêmes dispositions qu'ils avaient à notre égard. Afin de mieux gagner leur bienveillance et de les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions. Sur quoi ils s'approchèrent davantage du vaisseau, et je me

flattais qu'ils allaient y monter; mais, au contraire, dès qu'ils furent à notre portée, ils lancèrent avec force leurs javelines sur l'endroit du tillac où nous étions en plus grand nombre. Je crus qu'il valait mieux prévenir que d'avoir à repousser une attaque générale, qui aurait été d'autant plus meurtrière que le nombre des combattans serait plus grand. Ne doutant plus que les insulaires ne fussent nos ennemis, je fis tirer quelques coups de fusil et un des pierriers. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entre eux, ils se retirèrent et joignirent les autres pirogues qui étaient au nombre de douze à quatorze. Je mis à la cape pour attendre la fin de cette attaque, et j'eus la satisfaction de voir qu'après s'être long-temps consultés ensemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage, et d'empêcher plus efficacement leur retour, je fis tirer une pièce de six, chargée à boulet, de façon que le coup tombât dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet, car non-seulement ils ramèrent avec plus de promptitude, mais ils dressèrent une voile pour arriver plus tôt au rivage.

Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détachèrent bientôt d'une autre partie de l'île, et s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières, et une d'elles vint aussi

en avant de la même manière. Nous fîmes aux Indiens qui montaient ce bâtiment tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; nous leur montrâmes toutes les choses que nous avions et que nous crûmes devoir leur faire plaisir; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à monter à bord; mais toute notre rhétorique fut inutile. Dès qu'ils furent à portée du vaisseau, ils lancèrent sur nous une grêle de dards et de javelines, qui ne nous firent cependant aucun mal. Nous répondîmes à leur attaque par quelques coups de fusil. Un d'entre eux ayant été tué, le reste sauta précipitamment dans la mer, et, dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendaient à quelque distance, ils s'en retournèrent tous au lieu d'où ils venaient.

Lorsque nous aperçûmes que la pirogue était abandonnée, nous détachâmes notre bateau, qui l'amena à bord. Elle avait cinquante pieds de long, quoique ce fût une des plus petites qui eût été envoyée contre nous. Elle était grossièrement travaillée, d'un seul arbre; mais elle avait un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco, et un sac rempli d'une petite espèce de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre et d'une substance farineuse. Ce fruit était un peu aplati, et il était entièrement différent de ceux que nous avions vus

auparavant, et des autres que nous avons rencontrés dans la suite. On pouvait le manger cru; mais il était meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes aussi deux grands pots de terre qui avaient une forme assez ressemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais sans anses, et une quantité considérable de nattes qui servent à ce peuple de voiles et de bannes, en les étendant sur des baguettes courbées, à la façon de nos chariots couverts. Par ce que contenait ce bâtiment nous jugeâmes qu'il avait été employé à la pêche. Nous remarquâmes que les Indiens avaient du feu à bord et un pot dessus, dans lequel ils faisaient cuire leurs alimens. Lorsque nous eûmes satisfait notre curiosité en examinant cette pirogue, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

Ces insulaires sont la même race d'hommes que nous avions vus auparavant sur la côte de la Nouvelle-Irlande et à l'île d'Egmont. Ils sont d'une couleur de cuivre foncé, presque noirs, avec une tête laineuse. Ils mâchent du bétel et vont entièrement nus, si l'on en excepte des parures grossières de coquillages enfilés en cordon qu'ils portent autour de leurs jambes et de leurs bras. Ils poudraient aussi leurs cheveux comme les derniers insulaires que nous avions visités; ils avaient en outre le visage peint de raies blanches: je n'observai pas

qu'ils eussent de la barbe. La pointe de leurs lances était formée avec une espèce de caillou bleuâtre.

Après avoir quitté ce peuple féroce et ennemi, nous continuâmes notre route le long des autres îles, qui sont au nombre de vingt ou de trente, et d'une étendue considérable : une d'elles en particulier ferait seule un grand royaume. Je les appelai *îles de l'Amirauté*. J'aurais été bien aise de les examiner, si mon vaisseau avait été en meilleur état, et si j'avais été pourvu de marchandises propres à commercer avec les Indiens, d'autant plus que l'aspect de la terre invite naturellement à y descendre. Elles sont couvertes de la plus belle verdure; les bois sont élevés et épais, entremêlés de clairières qui ont été défrichées pour des plantations de bocages, de cocotiers et des maisons des habitans qui semblent être très nombreuses.

Le milieu de la plus grande est situé à trente-cinq lieues de distance à l'ouest-demi-nord du promontoire de la Reine Charlotte, dans la Nouvelle-Hanovre. Sur le côté méridional de cette île il y en a une petite qui s'élève en forme de cône et qui se termine en un pic fort haut. Ce pic gît au 2e degré 27 minutes de latitude sud, à 5 degrés et demi à l'ouest du cap Saint-George, dans la Nouvelle-Irlande.

En rangeant la côte méridionale de la grande île, nous trouvâmes qu'elle a dix-huit lieues de

long dans la direction de l'est et de l'ouest. Je ne sais pas jusqu'où elle s'étend au nord, mais d'après son apparence, j'ai des raisons de supposer qu'elle se prolonge à une distance très considérable. Je crois qu'il est extrêmement probable que ces îles produisent plusieurs articles précieux de commerce, et surtout des épiceries, d'autant plus qu'elles sont situées dans le même climat et à la même latitude que les Moluques, et que j'ai trouvé les muscadiers dans la Nouvelle-Irlande, sur un sol plus rocailleux et plus stérile que celui-ci.

Ayant dépassé ces îles. Nous continuâmes notre chemin ouest-quart-nord-ouest, avec une belle brise d'est et une mer tranquille; nous étions le 16 au 2[e] degré 19 minutes de latitude sud, et au 145[e] degré 40 minutes de longitude est.

Le soir du 19 nous découvrîmes deux petites îles qui étaient toutes deux une terre basse, unie et verdoyante. L'une d'elles ne fut aperçue que du haut du mât du grand perroquet, et je l'appelai *île de Durour*. Elle est située à peu près à 1 degré 14 ou 15 minutes de latitude sud, et au 143[e] degré 21 minutes de longitude est. Nous côtoyâmes pendant la nuit l'autre île, à laquelle je donnai le nom d'*île de Matty*. Nous vîmes les habitans courir en grand nombre avec des lumières le long du rivage et vis-à-vis du vaisseau. Le côté que nous rangeâmes me parut être d'environ six milles de

longueur, est-quart-nord-est et ouest-quart-sud-ouest. Comme il était nuit, nous ne pûmes rien apercevoir de plus, et, ayant une jolie brise dont il nous était impossible de ne pas profiter, nous poursuivîmes notre route. L'île de Matty gît à peu près à 1 degré 45 minutes de latitude sud, et au 143e degré 2 minutes de longitude est.

Le 24 nous vîmes deux petites îles au sud-ouest. Comme il faisait calme, avec de petites fraîcheurs et un fort courant ouest, nous ne pûmes pas nous en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues. Elles avaient un aspect agréable, et elles étaient bien couvertes d'arbres; mais j'ignore si elles sont inhabitées : elles courent à peu près au nord-ouest-quart-ouest, et au sud-est-quart-est. L'une d'elles a environ trois milles de longueur, et l'autre six: le passage entre les deux paraît avoir deux milles de large. Elles gisent à 22 minutes de latitude sud, et au 138e degré 39 minutes de longitude est, et je leur donnai le nom d'*îles de Stephens*.

Le 25, au nord-ouest, nous découvrîmes à l'avant une terre que nous reconnûmes par la suite être trois petites îles; et, avant la nuit, nous en étions assez près. Plusieurs pirogues, remplies de naturels du pays, partirent bientôt de la côte, et, après nous avoir fait quelques signes de paix, ils vinrent à bord sans la moindre apparence de dé-

fiance ou de crainte. Ils n'avaient rien qu'un petit nombre de noix de coco, qu'ils nous vendirent avec beaucoup de joie pour quelques morceaux d'un cercle de fer. Nous vîmes qu'ils connaissaient ce métal qu'ils appelaient *parram*, et ils nous firent entendre par figures, qu'un vaisseau comme le nôtre avait quelquefois touché sur leur île pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, chacun desquels avait environ quatre pouces de long; ce qui le jeta dans un ravissement peu différent de l'extravagance. Je ne pus pas m'empêcher de prendre part à sa joie, et j'observai avec grand plaisir le changement de visage et le désordre de gestes par lesquels il l'exprimait.

Ces peuples paraissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, et je suis sûr que, pour des instrumens de ce métal, nous aurions acheté tout ce qui est dans leur île, et que nous aurions pu emporter. Ce sont des Indiens couleur de cuivre, et les premiers de ce teint que nous ayons remarqué dans ces parages. Ils ont de beaux et grands cheveux noirs, et peu de barbe; car nous remarquâmes qu'ils arrachent constamment les poils du menton et de la lèvre supérieure. Leurs traits sont beaux, et leurs dents d'une blancheur et d'un poli éclatans. Ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement

alertes, vigoureux et actifs : ils montaient sur la grande hune beaucoup plus promptement que nos propres matelots. Leur caractère est franc et ouvert. Ils mangeaient et buvaient tout ce qu'on leur donnait; ils allaient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, et ils étaient aussi familiers et aussi gais avec l'équipage, que s'ils nous avaient connus depuis long-temps et d'une manière intime. Ils n'étaient pas entièrement nus, ainsi que les peuples de toutes les autres îles que nous avions visitées : cependant ils n'avaient qu'une légère couverture autour des reins, et qui était composée d'une pièce étroite d'une belle natte. Leurs pirogues sont très bien travaillées et avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont de planches, et elles ont une voile d'une natte fine et un balancier. Leurs cordages et leurs filets ne sont pas moins bons. Ils nous pressèrent instamment d'aller à terre, en nous proposant de laisser comme otages au vaisseau un nombre égal à celui que nous voudrions y envoyer. J'y aurais consenti volontiers si je l'avais pu; mais un fort courant ouest nous entraîna à une si grande distance, que je n'eus pas occasion de chercher un mouillage, et, la nuit survenant, nous continuâmes notre route.

Lorsque les Indiens s'aperçurent que nous les quittions, un d'eux demanda ardemment de venir avec nous, et, malgré tout ce que ses compatriotes

et moi pûmes lui dire où lui faire, il refusa opiniâtrément de retourner à la côte. Comme je crus que cet homme pouvait nous servir à faire quelques découvertes utiles, je ne le renvoyai pas à terre par force, et je lui accordai ce qu'il désirait. Nous apprîmes de lui qu'il y a d'autres îles au nord, dont les habitans, à ce qu'il nous dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en servaient pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les attrapaient en mer. Je remarquai avec beaucoup de douleur que ce pauvre Indien, que j'appelai *Joseph Freewill* (*de bonne volonté*), à cause de son empressement à venir avec nous, tombait malade de jour en jour, après qu'il eut séjourné quelque temps dans notre vaisseau : il vécut jusqu'à mon arrivée à l'île Célèbes, où il mourut.

Comme les îles d'où je l'avais emmené étaient très petites et très basses, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, je fus surpris de voir combien il connaissait les productions qui sont aux Célèbes : outre le cocotier et le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bétel et le citronnier, et, à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu et le grilla dans les cendres. Il nous fit entendre aussi que dans son pays il y avait du poisson en abondance et des tortues suivant la saison. Il est cependant très probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur

ces îles, qu'ils n'ont point d'eau douce que celle de la pluie. Je n'ai pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent et la conservent; mais je n'ai jamais rencontré une source dans un terrain si petit et si bas, et je ne crois pas qu'on puisse y en trouver. La plus grande de ces îles, que les naturels du pays appellent *Pegan*, et à laquelle je donnai le nom d'*île de Freewill*, est située à 50 minutes de latitude nord, et au 137e degré 51 minutes de longitude est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers.

Je gouvernai ensuite nord-ouest-quart-nord pour passer la ligne. Nous eûmes des petits vents de l'est-sud-est avec lesquels tout autre vaisseau que *le Swallow* aurait marché très vite; mais, malgré tous les avantages que nous pouvions désirer, il avançait très lentement.

Le 28, étant au 2e degré 53 minutes de latitude nord, et au 136e degré 10 minutes de longitude est, nous rencontrâmes un bas-fond très dangereux, d'à peu près onze ou douze milles de circuit, et environné de petites roches qui se montrent justement au-dessus de l'eau. Nous y trouvâmes un fort courant nord, mais je ne puis pas déterminer s'il portait à l'est ou à l'ouest. Le soir nous découvrîmes de la grande hune une autre île à notre sud. L'extrémité orientale de cette île semblait s'élever en pic et avoir l'apparence d'une voile : nous n'en

approchâmes pas assez près pour y voir rien de plus de dessus le tillac. J'estime que sa latitude est d'environ 2 degrés 50 minutes nord, et sa longitude de 136 degrés 10 minutes est du méridien de Londres.

Nous continuâmes d'avoir un courant au nord jusqu'au 5 octobre, jour où, étant au 4e degré 30 minutes de latitude nord, je le trouvai venant du sud et très fort. Entre autres choses qui nous manquaient, je n'avais pas de petit bateau à bord, de sorte que je ne pus point examiner les courans, malgré le grand désir que j'en avais. Je pense pourtant que, lorsque le courant portait au sud, il inclinait à l'est, et que, lorsqu'on portait au nord, il inclinait à l'ouest.

Le 12 nous aperçûmes une petite île où nous vîmes des arbres, quoiqu'elle ne fût guère plus large qu'un rocher : je l'appelai *Current Island* (*île du Courant*). Elle gît au 4e degré 40 minutes de latitude nord et au 14e degré 24 minutes de longitude ouest du promontoire de la Reine Charlotte. Le lendemain, nous découvrîmes deux autres petites îles auxquelles je donnai le nom d'*îles de Saint-André.* Elles sont situées au 5e degré 18 minutes de latitude nord et au 14e degré 47 minutes de longitude ouest du promontoire de la Reine Charlotte. J'appelai la petite île *île du Courant*, parce que nous avions un courant sud si fort, qu'il nous faisait

dériver chaque jour de vingt-quatre à trente milles vers le midi, sans parler de la variation qu'il occasionait dans notre longitude.

§ 8.

Description de la côte de Mindanao et des îles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampier corrigées.

Nous découvrîmes encore terre le 26; mais, étant hors d'état de faire des observations, nous ne pûmes déterminer notre latitude et notre longitude que par approximation. Le lendemain, 27, fut cependant plus favorable, et nous reconnûmes que la terre que nous avions vue était la partie nord-est de l'île de Mindanao. Comme j'avais plusieurs de mes gens malades et que j'étais dans un besoin très pressant de rafraîchissemens, je résolus d'entreprendre de nous procurer quelques provisions dans une baie que Dampier a décrite comme étant située à la partie sud-est de l'île, et qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes fauves qu'il tua dans une savanne. Je côtoyai donc cette partie de l'île, et, afin de ne pas manquer la baie, j'envoyai mon lieutenant en avant avec un bateau et un certain nombre d'hommes, pour qu'il se tînt au plus près de la côte. Ils ne trouvèrent point de baie pareille à celle dont parle le voyageur que nous venons de citer; mais ils aperçurent

à la pointe la plus méridionale de l'île un petit enfoncement, au fond duquel étaient une ville et un fort.

Dès que les gens qui étaient à terre virent notre bateau, ils tirèrent un coup de canon et détachèrent trois canots ou pirogues remplies d'insulaires. Comme mon lieutenant n'avait pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque, il revint sur-le-champ au vaisseau. Les pirogues lui donnèrent la chasse jusqu'à ce qu'elles fussent à la vue de notre bâtiment : intimidées alors par notre grand nombre, elles jugèrent à propos de s'en retourner. Les tentatives que je fis pour chercher la baie et la prairie de Dampier ayant ainsi été sans succès, j'aurais mouillé à la hauteur de cette île malgré l'attaque des habitans, si je n'avais pas été obligé de tirer de la cale quelques pièces d'artillerie, et de faire quelques réparations nécessaires dans les agrès.

Cette circonstance me fit porter un peu à l'est, où, le 2 novembre, je mis à l'ancre. La pointe la plus occidentale de la baie nous restait ouest-sud-ouest, à environ trois milles, et la pointe la plus orientale est-quart-sud-est, à peu près à un mille de distance. Nous avions au nord-ouest une rivière qui a son embouchure dans la baie, et au sud-est, à environ cinq lieues, le pic d'une île appelée *Hummock Island* (*île du Mondrain*). Nos deux bateaux

allèrent à la rivière avant la nuit du même jour, et ils revinrent chargés d'eau. Ils ne virent aucune trace d'habitans dans l'endroit où ils débarquèrent; mais nous remarquâmes une pirogue qui s'avançait autour de la pointe la plus occidentale de la baie que nous supposâmes avoir été dépêchée de la ville, pour apprendre qui nous étions, ou au moins pour reconnaître ce que nous faisions.

Dès que j'aperçus cette pirogue, j'arborai pavillon anglais. Je ne désespérais pas qu'elle vînt à bord; mais après nous avoir examiné quelque temps, elle s'en retourna. Comme nous n'avions vu aucun vestige d'habitans à l'endroit de l'aiguade, j'avais dessein d'y remplir de nouvelles futailles le lendemain, et de tâcher aussi d'y faire du bois; mais, sur les neuf heures du soir, nous fûmes surpris d'entendre tout à coup un bruit fort sur cette partie de la côte qui était vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit était produit par un grand nombre de voix d'hommes, et ressemblait beaucoup au cri de guerre que les sauvages d'Amérique poussent au moment de leurs combats, et qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de si terrible et de si affreux qu'on ne peut l'exprimer.

Je fus alors de plus en plus convaincu qu'il était nécessaire d'employer le peu qui nous restait de forces du mieux qu'il nous serait possible. Nous continuâmes le lendemain, 3, à tirer les canons de

la cale, et à raccommoder les agrès qui en avaient besoin. N'ayant aperçu aucun des insulaires qui s'étaient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme je pensais que probablement ils s'étaient cachés dans les bois, je tins le canot armé et équipé avec le lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à nos gens s'ils étaient menacés de quelque danger. Il parut bientôt que mes conjectures étaient fondées; car nos gens n'eurent pas plus tôt quitté la chaloupe, qu'un grand nombre d'insulaires armés sortirent du bois : l'un d'eux portait à la main quelque chose de blanc que je pris pour un signe de paix. Je ressentis de nouveau dans cette occasion ce que j'avais déjà éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau était malheureux pour nous. Je n'avais point à bord de pavillon blanc, et, pour suppléer à ce défaut du mieux qu'il m'était possible, j'ordonnai à mon lieutenant, que j'envoyai à terre dans le canot, d'arborer une de mes nappes.

Dès que l'officier eut débarqué, le porte-étendard et un autre insulaire s'approchèrent de lui sans armes et le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en Hollandais, langue qui n'était entendue d'aucun de nos gens. Il proféra ensuite quelques mots en

langage espagnol, qu'un des hommes de notre canot savait fort bien. L'Indien cependant parlait si mal, que ce fut avec beaucoup de peine et par le secours de plusieurs signes qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de notre équipage avait su le hollandais, il l'aurait trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il s'informa du capitaine qu'il appelait *skyper*, maître du navire, et il demanda si nous étions Hollandais, si notre bâtiment était un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portait d'hommes et de canons, et si nous allions à Batavia, ou bien si nous en revenions. Lorsque nous eûmes répondu à toutes ces questions, il nous dit que nous devions aller à la ville, et qu'il nous introduirait chez le gouverneur à qui il donnait le titre de *rajah*.

Le lieutenant lui répondit alors que nous étions dans le dessein d'y aller effectivement; mais que nous avions un grand besoin d'eau, et qu'il demandait la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de faire écarter à une plus grande distance les insulaires qui étaient armés d'arcs et de flèches. L'Indien, qui semblait être revêtu d'une autorité considérable, lui accorda ce qu'il désirait; et comme il paraissait faire une attention particulière à un mouchoir de soie que mon lieutenant portait autour de son cou, celui-ci le lui présenta sur-le-champ. L'Indien, dont l'ha-

billement ressemblait assez à celui des Hollandais, le pria d'accepter en retour une espèce de cravate faite d'une toile de coton grossière qu'il portait autour du sien.

Après cet échange de cravates, il demanda à l'officier si le vaisseau avait à bord quelques marchandises pour commercer. Il lui répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions : sur quoi le chef lui répliqua que nous aurions tout ce dont nous avions besoin.

A l'issue de cette conférence que je regardai comme un augure favorable des avantages que cette place pouvait nous procurer, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau, et nous reprîmes gaîment nos occupations dans le vaisseau.

Cependant il s'était à peine écoulé deux heures lorsque nous vîmes, avec autant de surprise que de douleur, plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient vis-à-vis de notre bâtiment en différens endroits du rivage, parmi les arbres. Ils avaient pour armes des fusils, des arcs, des flèches, de grandes piques ou lances, de larges sabres, une espèce de poignard appelé *cri*, et des boucliers. Nous observâmes aussi qu'ils retirèrent dans les bois une pirogue qui était sur la côte sous un angar. Ces apparences n'annonçaient pas des hommes pacifiques. Elles furent suivies par d'autres qui nous firent connaître plus clairement leur mau-

vaise volonté; car ces insulaires passèrent le reste du jour à entrer et sortir des bois, comme s'ils se fussent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jetaient leurs traits et lançaient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau; d'autres fois ils élevaient leurs boueliers et agitaient leurs sabres contre nous d'une manière menaçante. Pendant tout ce temps-là, nous n'étions pas oisifs à bord : nous montâmes nos canons, nous raccommodâmes nos agrès, et nous mîmes tout en ordre avant le soir.

Étant prêt alors à faire voile, je résolus, s'il était possible, d'avoir une autre entrevue avec les insulaires de la côte, et d'apprendre la raison d'un changement à notre égard si subit et si extraordinaire. Je dépêchai donc mon lieutenant, et comme un témoignage de nos intentions pacifiques, il arbora une seconde fois la nappe en signe de trève. J'eus la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage où il n'y avait point de bois, afin que nos gens ne fussent pas exposés à être assaillis par des ennemis qu'ils ne verraient pas; j'ordonnai aussi que personne n'irait à terre. Lorsque les Indiens s'aperçurent que le bateau approchait de la côte, et que personne ne débarquait, un d'eux sortit du bois avec un arc et des flèches, et lui fit signe d'aborder dans l'endroit où il était. L'officier eut la prudence de n'y pas consentir,

parce que nos gens auraient été à la portée du feu des insulaires qui étaient peut-être placés en embuscade; il attendit quelque temps, et, voyant qu'il ne pouvait pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaisseau. Il dépendait certainement de moi de détruire un grand nombre d'individus de ce peuple si peu hospitalier, en tirant nos grosses pièces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'aurait pas eu d'heureuses suites. Nous n'aurions pas pu, dans la suite, nous procurer de l'eau et du bois, sans risquer la vie de nos gens : j'espérais toujours acheter des rafraîchissemens de bon accord à la ville dans laquelle j'étais résolu de me rendre, étant alors en état de me défendre contre une attaque subite.

C'est pour cela que le lendemain au matin, 4, à la pointe du jour, je fis voile avec une petite brise de terre, de cet endroit que j'appelai *la baie Trompeuse* [1]; et entre dix et onze heures nous sortîmes de la baie ou enfoncement, au fond duquel nos bateaux avaient découvert la ville et le fort. Il arriva que, précisément à ce moment, le temps devint sombre avec une pluie forte, et la brise commença à souffler violemment d'un rumb qui mettait la terre sous le vent. Je fus obligé de prendre le large, et, n'ayant point de temps à perdre, je portai à

[1] Deceitful bay.

l'ouest, afin de pouvoir gagner Batavia avant que la saison fût passée.

Je décrirai d'une manière particulière notre navigation sur la mer qui lave les côtes de cette île, d'autant plus que ce qu'en a dit Dampier est en plusieurs points rempli d'erreurs.

Ayant vu la partie nord-est de l'île le 26 d'octobre, sans savoir certainement si c'était Mindanao ou l'île de Saint-Jean, nous nous en approchâmes davantage le lendemain, et nous découvrîmes un endroit qui est la partie la plus sud-est de Mindanao, que nous connaissions sous le nom de Saint-Augustin, et qui s'élève en petits mondrains qui se prolongent jusqu'à une pointe basse au bord de l'eau. Elle court nord-est, à vingt-deux lieues de distance d'une petite île, qui est distinguée, par une colline ou mondrain, des autres îles situées à la hauteur de la pointe la plus méridionale de Mindanao, et que j'appelai pour cela *île du Mondrain.* Toute cette terre est fort haute; une chaîne de montagnes s'élève derrière une autre, de manière qu'à une grande distance elle n'a pas l'apparence d'une seule île, mais de plusieurs. Après que nous eûmes découvert l'île pour la première fois, nous tournâmes le côté oriental depuis le nord jusqu'au cap Saint-Augustin, dans l'espace d'environ vingt lieues. Le vent soufflait du sud le long de la côte; et comme nous approchions de la terre,

nous naviguâmes vers une ouverture qui avait l'apparence d'une bonne baie, dans laquelle nous avions dessein de mettre à l'ancre; mais nous trouvâmes que l'eau y était trop profonde, et que quelques bas-fonds en rendaient l'entrée dangereuse. Je donnai le nom de *baie de Désappointement* à cette baie, qui gît à environ huit ou dix lieues nord-quart-nord-est du cap Saint-Augustin, extrémité sud-est de l'île. Pendant que nous étions au large portant vers cette baie, nous observâmes un grand mondrain qui semblait être une île, mais que je regarde comme une péninsule jointe à la grande terre par un isthme bas. Ce mondrain formait la partie la plus septentrionale de l'entrée, et un autre monticule, d'une surface égale qui lui est opposée, formait la partie la plus méridionale. Entre ces deux pointes il y a des bas-fonds dont nous avons déjà parlé, et plusieurs petites îles dont on n'aperçoit qu'une seule, et même lorsqu'on est très près.

Nous ne vîmes aucune trace d'habitans sur la côte. La terre est d'une hauteur prodigieuse, avec des montagnes entassées les unes sur les autres, et dont les sommets sont cachés dans les nues: c'est pour cela que, lorsqu'on est au large, il est presque impossible d'estimer sa distance; car ce qui paraît être de petites collines qui se montrent à peine au-dessus de la surface de l'eau, en comparaison des montagnes qu'on voit par-dessus, se

grossit à mesure qu'on en approche, et l'on trouve que l'éloignement est trois fois plus grand qu'on ne l'imaginait. Ceci expliquera peut-être pourquoi la terre est si mal placée, et son gisement si différent dans toutes les cartes anglaises.

Nous rencontrâmes un fort courant qui portait au sud le long de la côte, suivant la direction de la terre. La terre haute qui est au nord de Saint-Augustin s'abaisse par degrés vers le cap, pointe basse et plate qui en fait l'extrémité, et à la hauteur de laquelle deux grands rochers sont situés à très peu de distance. Sa latitude est de 6 degrés 15 minutes nord, et sa longitude de 127 degrés 20 minutes est.

Depuis ce cap la terre court ouest et ouest-quart-sud-ouest dans un espace de six ou sept lieues; ensuite elle remonte au nord-ouest, en faisant une baie très profonde, dont nous ne pûmes pas voir le fond, en la traversant du cap Saint-Augustin jusqu'à la hauteur qui est de l'autre côté : ce trajet n'est pas moins de douze lieues. La côte, sur le côté le plus éloigné de la baie, en quittant le fond, court d'abord au sud et au sud-sud-ouest et ensuite au sud-ouest-quart-ouest, vers l'extrémité méridionale de l'île.

A la hauteur de cette extrémité méridionale, que Dampier appelle par erreur l'extrémité sud-est (la pointe sud-est étant le cap Saint-Augustin), on

trouve dix ou douze îles dans un espace de cinq, six et sept lieues, quoique le même auteur dise qu'il n'y en a que deux, et que prises ensemble elles ont seulement environ cinq lieues de circonférence. Les îles que j'aperçus ne pouvaient pas être renfermées dans un espace moindre de quinze lieues; et, par le nombre des pirogues que j'y vis, j'imagine qu'elles sont remplies d'habitans. La plus grande de ces îles est située au sud-ouest des autres, et fait un pic remarquable, de sorte qu'on la découvre d'abord en approchant de la terre, et même elle est visible à une très grande distance : sa latitude est de 5 degrés 24 minutes nord, et sa longitude de 126 degrés 37 minutes est. Cette île, que j'appelai *île du Mondrain* [1], porte à vingt ou vingt-deux lieues au sud-ouest-quart-ouest de Saint-Augustin, et la partie la plus méridionale de l'île de Mindanao gît au sud-ouest-trois-quart-ouest, de vingt-un à vingt-trois lieues du même cap. Cette extrémité la plus méridionale est composée de trois ou quatre pointes qui courent est et ouest l'une de l'autre, dans un espace d'environ sept milles : elles sont situées au 5e degré 34 minutes de latitude nord, et au 126e degré 25 minutes de longitude.

Je passai entre ces îles et la grande terre, et je trouvai le passage bon, le courant ayant sa direction à l'ouest. Dampier a placé sa baie et sa prairie

[1] Hummock-Island.

quatre lieues au nord-ouest de l'île la plus orientale : je la cherchai dans ce passage, ainsi que sur toute la partie sud-est de l'île, jusqu'à l'instant où nous arrivâmes dans une petite crique qui se prolonge vers la ville.

Toute la partie méridionale de Mindanao est extrêmement agréable : on y voit plusieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, et de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'île est bien peuplée, ainsi que les îles voisines. Je ne donnerai pas une description de la ville, parce que le temps fut si brumeux que je ne pus pas la voir ; je ne pus pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation.

Entre l'île du Mondrain, qui est la plus grande et la plus occidentale de toutes, et les îles situées à son est, qui sont toutes plates et unies, il y a un passage qui porte nord et sud, et qui ne paraît pas être embarrassé. Celle de ces îles qui est située plus avant au nord-est est petite, basse et plate, environnée d'une grève de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu : à l'est ou au nord-est de cette île, il y a des bas-fonds et des brisans. Je n'ai vu aucune des îles dont parle Dampier, et qui sont placées dans toutes les cartes près de Mindanao, au large : elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne le croit communément.

Nous quittâmes Mindanao, très mortifiés de n'avoir pas obtenu les rafraîchissemens que les habitans nous promirent avec tant d'empressement à la première entrevue. Nous soupçonnâmes qu'il y avait dans la ville des Hollandais ou au moins des partisans de cette nation, et que, lorsqu'ils eurent découvert que nous étions Anglais, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les naturels du pays, ils avaient envoyé un détachement armé, qui arriva environ deux heures après notre conférence amicale avec les premiers insulaires : les hommes qui nous défièrent de la côte faisaient partie de ce détachement.

§ 9.

Passage de Mindanao à l'île des Célèbes. Description particulière du détroit de Macassar, dans laquelle on corrige plusieurs erreurs.

Après avoir quitté Mindanao, je portai à l'ouest pour trouver le passage appelé détroit de Macassar, qui est entre les îles de Bornéo et des Célèbes, et j'y entrai le 14 novembre 1767. J'observai que, pendant tout le temps de cette traversée, nous eûmes un fort courant nord-ouest; mais, pendant que nous étions plus près de Mindanao que des Célèbes, il avait sa direction plutôt vers le nord que vers l'ouest; et au contraire, lorsque nous fûmes plus près des Célèbes que de Mindanao, il

courait plutôt à l'ouest qu'au nord. La terre des Célèbes, sur l'extrémité septentrionale de l'île qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage, est très élevée, et semble courir à peu près à l'ouest-quart-sud-ouest jusqu'à une pointe remarquable dans le passage qui s'élève en mondrain, et que nous prîmes d'abord pour une île. Je pense que c'est la même qui est appelée dans les cartes françaises *pointe de Stroomen*, mais je lui donnai le nom de *pointe du Mondrain.* Sa latitude est de 1 degré 20 minutes nord, et sa longitude de 121 degrés 39 minutes est. C'est une bonne balise dont peuvent se servir, pour reconnaître le passage, ceux qui rencontrent la terre en venant de l'est. Depuis la pointe du Mondrain, la terre court plus au sud, à peu près au sud-ouest-quart-ouest. Il y a au sud de cette pointe une baie profonde remplie d'îles et de rochers qui m'ont paru très dangereux.

A l'est de cette même pointe, et près de la côte, gisent deux îles, dont l'une est très plate, longue et unie, et dont l'autre s'élève en collines. Ces deux îles, ainsi que le pays adjacent, sont couvertes de beaucoup de bois. Je rangeai de près une autre petite île qui est à l'est de celle-ci. Un peu à l'ouest de ces îles, nous ne vîmes pas moins de soixante pirogues qui pêchaient sur quelques bas-fonds situés entre le lieu où elles étaient et la pointe du Mondrain. Cette partie de la côte me parut avoir

un fond de roches, et je crois qu'on ne doit pas en approcher sans de grandes précautions. Je trouvai dans cet endroit que les courans variaient et n'avaient pas une direction déterminée : quelquefois ils portaient au sud, d'autres fois au nord, et d'autres fois il n'y en avait point du tout.

Le 21, comme nous portions vers Bornéo, nous rencontrâmes deux petites îles que je jugeai être les mêmes que celles qu'on appelle îles de Taba dans les cartes françaises : elles sont très petites et couvertes d'arbres. Elles gisent à 1 degré 44 minutes de latitude nord, et au 7[e] degré 32 minutes de longitude ouest de l'extrémité méridionale de Mindanao, à environ cinquante-huit lieues de la pointe du Mondrain, ou de la pointe de Stroomen.

Nous fîmes tous nos efforts pour gagner terre sur la côte de l'île de Bornéo; mais nous ne pûmes pas en venir à bout, et nous continuâmes à combattre contre nos malheurs jusqu'au 3 décembre, lorsque nous rencontrâmes les petites îles et les bancs de sable appelés *les petits Pater Noster*. Le plus méridional est situé au 2[e] degré 31 minutes de latitude sud, et le plus septentrional au 2[e] degré 15 minutes sud : je pense que la longitude de ce dernier est de 117 degrés 12 minutes est. Ils courent à peu près au sud-est-quart-sud et au nord-ouest-quart-nord l'un de l'autre à huit lieues de distance. Entre ces deux, il y en a d'autres, et ils

sont en tout au nombre de huit. Ils gisent très près de l'île des Célèbes du côté du détroit, et, ne pouvant doubler ni l'un ni l'autre, ni gagner à l'ouest de ces bancs, nous fûmes obligés de diriger notre route entre eux et l'île des Célèbes. Nous eûmes un temps orageux, des vents contraires et des rafales subites et violentes. Comme nous n'avions pas assez de bras pour ferler nos voiles, ces coups de vent mirent souvent en danger nos mâts et nos vergues, et endommagèrent beaucoup nos voiles et nos agrès, surtout lorsque nous étions obligés de forcer de voiles pour ne pas tomber dans une anse profonde sur la côte des Célèbes. Les ravages du scorbut étaient alors universels : il n'y avait pas un seul homme dans tout l'équipage qui fût exempt de cette maladie. Les vents et les courans qui nous étaient contraires avaient tant de force, que nous ne pouvions avancer ni à l'ouest ni au sud pour trouver un lieu de relâche. Notre esprit partageait les peines du corps: tous les visages répandaient un découragement général, surtout parmi ceux qui n'étaient pas en état de venir sur le tillac.

Nous restâmes jusqu'au dix dans cette situation déplorable, et il n'est peut-être pas aisé à l'imagination la plus fertile de concevoir un malheur et un danger plus grands que les nôtres. Cependant, étant malades, affaiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas arriver, exposés à des

tempêtes qu'il nous était impossible de surmonter, nous fûmes attaqués par un pirate, et, afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute sa force, il survint à minuit, lorsque les ténèbres extraordinairement épaisses ne pouvaient pas manquer d'augmenter la confusion et la terreur. Cette attaque subite, loin de nous abattre, excita notre courage; et quoique notre ennemi entreprît de venir à l'abordage avant que nous soupçonnassions sa proximité, nous fîmes avorter son projet. Il fit alors un feu très vif sur nous avec des armes que nous supposâmes être des pierriers et des fusils. Quoiqu'il eût pris les devans, nous répondîmes bientôt à son attaque, et si efficacement que, peu de temps après, le bâtiment coula à fond, et tous les misérables qui étaient à bord périrent. C'était un petit vaisseau; mais il nous fut impossible de connaître de quel pays il venait ou comment il était équipé.

Le 12 nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable appelés *les Spera-Mondis*, et nous eûmes le chagrin de trouver que la mousson d'ouest avait commencé, et que, contre ces vents et le courant, il était impossible à tout vaisseau de gagner à l'ouest la hauteur de Batavia. Il était nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson est et jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Nous avions perdu treize personnes de notre équipage, et il n'y en avait pas moins de trente qui étaient aux

portes de la mort. Tous les officiers subalternes étaient malades, et le lieutenant et moi, qui faisions tous les services, nous étions très faibles. Dans ces conjonctures, je ne pouvais pas tenir la mer, et il ne me restait d'autres moyens pour conserver la vie du reste de l'équipage, que de relâcher à quelque endroit où nous pussions trouver du repos et des rafraîchissemens. Comme nous étions fort avancés au sud, je résolus donc de profiter de cette circonstance, et de faire des efforts pour gagner Macassar, principal établissement des Hollandais, dans l'île des Célèbes.

Le lendemain, 13, nous rencontrâmes quelques îles qui ne sont pas éloignées de cet endroit, et nous vîmes ce que nous avions pris quelquefois pour des bancs de sable et d'autres fois pour des bateaux avec des hommes à bord, mais que nous reconnûmes ensuite être des arbres et d'autres matières flottantes sur l'eau, avec des oiseaux perchés dessus. Nous nous trouvâmes tout à coup vingt milles plus au sud que nous ne nous y attendions; car le courant, qui nous avait portés quelque temps au nord, nous avait chassés au sud pendant la nuit. Nous tirâmes ensuite à l'est et est-demi-nord, dans le dessein d'aller au nord d'un bas-fond qui n'a point de nom dans le *Pilote anglais des Indes orientales*, que les Hollandais appellent *le Thumb*. A midi cependant nous étions dessus, et notre eau diminua tout à coup

à quatre brasses fond de roches. Nous gouvernâmes au sud-ouest, et, tenant le bateau en avant pour sonder, nous fîmes le tour du côté occidental du bas-fond, par dix et douze brasses, notre eau devenant plus profonde lorsque nous portâmes à l'ouest, et diminuant, au contraire, lorsque nous mîmes le cap à l'est.

Quand nous étions sur le bas-fond, notre latitude, par observation, était de 5 degrés 20 min. sud; et la plus septentrionale des îles appelées *les Trois-Frères* nous restait au sud 81 degrés est, à cinq ou six lieues de distance. Cette île est appelée *don Dinanga* dans le Pilote anglais; mais les Hollandais la nomment *le Frère septentrional.*

Entre les Trois-Frères et la terre des Célèbes, il y a une autre île appelée *île de Tonikiky*, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de celles-ci. Elles ne sont point habitées, quoiqu'il y ait sur toutes un petit nombre de huttes appartenant à des pêcheurs.

Quand nous approchâmes de la côte des Célèbes, nous avions des brises de terre et de mer; ce qui nous obligea de tenir la côte, quoique nos forces fussent tellement diminuées, que nous avions toutes les peines imaginables de manier la petite ancre.

Le soir du 15 nous mouillâmes à environ quatre milles de la ville de Macassar, située au 5e degré 10 ou 12 minutes de latitude sud, et au 117^{e}

degré 28 minutes de longitude est. Nous n'avions pas passé moins de trente-cinq semaines pour y arriver depuis le détroit de Magellan.

§ 10.

Ce qui arriva à la hauteur de Macassar, et passage de là à Bonthain.

Le soir même où nous avions mis à l'ancre, un Hollandais, dépêché par le gouverneur, vint à bord sur les onze heures, pour savoir qui nous étions. Lorsque je lui fis entendre que *le Swallow* était un vaisseau de guerre anglais, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaisseau de roi de la Grande-Bretagne n'avait été là auparavant. Je ne pouvais pas lui persuader de quitter le tillac et de descendre dans ma chambre: nous nous séparâmes cependant bons amis suivant toute apparence.

Le lendemain au matin, 16, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur, dans laquelle je l'informais de la cause de mon arrivée, et lui demandais la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour mon équipage qui se mourait; je le priais aussi d'accorder à mon vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchaient, et jusqu'au retour d'une saison convenable pour faire voile à l'ouest. J'ordonnai à mon lieutenant de remettre cette lettre au gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de

bonnes raisons de faire le contraire; mais, lorsque mon officier arriva au quai de la ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à personne du bateau. Il refusa alors de délivrer sa lettre à un messager : le gouverneur en fut instruit, et il envoya deux officiers appelés le sabandar et le fiscal. Ils dirent à mon lieutenant qu'il ne pouvait pas remettre lui-même la lettre au gouverneur, parce qu'il était malade et qu'ils venaient par son ordre exprès la chercher. M. Gower la leur donna enfin, et ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournèrent à la ville, mon officier et ses gens restèrent à bord du bateau exposés à la chaleur brûlante du soleil, qui était presque perpendiculaire à midi; et l'on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchissemens.

Sur ces entrefaites, nos hommes du bateau observèrent beaucoup de tumulte et de bruit sur la côte, et tous les sloops et bâtimens propres à être armés en guerre furent équipés avec toute la promptitude possible. Je crois pourtant que nous l'aurions emporté sur toutes leurs forces maritimes si l'équipage avait été bien portant. Alors je formai le dessein de m'avancer et de mouiller tout près de la ville; mais le bateau était absent, et, avec tous nos efforts réunis, nous ne pûmes pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites.

Après que mon lieutenant eut attendu cinq heures dans son bateau, on lui dit que le gouverneur avait dépêché deux officiers vers moi, et qu'ils portaient réponse à ma lettre. A peine fut-il de retour et nous eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent à bord. Nous apprîmes ensuite que l'un d'eux était enseigne de la garnison, et l'autre écrivain de la Compagnie hollandaise. Ils me remirent la lettre du gouverneur; mais elle se trouva écrite en Hollandais, langue qui n'était entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux officiers cependant qui me l'apportèrent parlaient français, et l'un d'eux la traduisit dans cette langue. Elle contenait en substance que « je devais partir à l'instant du port, sans approcher davantage de la ville; que je ne devais mettre à l'ancre sur aucune partie de la côte, ni permettre à nos gens de débarquer dans aucun endroit soumis à sa juridiction. »

Avant de faire une réponse à cette lettre, je montrai aux envoyés qui me l'avaient apportée, le nombre de nos malades. Ils parurent fort affligés à la vue de tant d'hommes malheureux qui se mouraient de langueur et d'infirmité. Je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens; qu'il serait injuste et cruel de refuser de nous en vendre; que, puisque nous étions sur un

vaisseau de roi, on agirait non-seulement contre les traités subsistant entre les deux nations, mais encore contre les lois de la nature. Ils semblaient convenir de la force de ce raisonnement, mais ils avaient une réponse courte et décisive toute prête. Ils disaient toujours que « des ordres absolus et indispensables de leurs maîtres, auxquels ils devaient obéir, ne leur permettaient pas de souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque nature qu'il fût, séjournât dans ce port. » Je leur répliquai que des personnes qui étaient dans notre situation n'avaient rien à craindre au-delà de ce qu'ils souffraient; que, s'ils ne m'accordaient pas sur-le-champ la liberté du port pour acheter des rafraîchissemens et me procurer un abri, j'irais, dès que le vent le permettrait, affronter toutes leurs menaces et toutes leurs forces, et mouiller tout près de la ville; que si enfin je ne venais pas à bout de les intéresser à notre sort, je me ferais échouer sous leurs murailles, et qu'après avoir vendu notre vie aussi chèrement que nous pourrions, je les couvrirais d'infamie, pour avoir réduit un ami et un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les alarmer d'autant plus que notre situation suffisait seule pour les convaincre que je tiendrais ma parole. Ils me pressèrent avec beaucoup d'émotion de rester où j'étais, jusqu'à ce que j'eusse au moins reçu une seconde lettre du gouverneur. Après quel-

que altercation, j'y consentis, à condition que le gouverneur me ferait part de sa résolution avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour et toute la nuit dans un état d'anxiété mêlée d'indignation, qui aggravait encore l'horreur de notre état. Le lendemain 7, dès le grand matin, nous eûmes la douleur de voir un sloop monté de huit canons et un des bâtimens du pays équipé en guerre, et ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la ville et mettre à l'ancre aux deux côtés de notre vaisseau. Je détachai sur-le-champ mon bateau pour leur parler; mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disait. Sur le midi, la brise de mer se leva, et n'ayant point reçu de nouvelles du gouverneur, je mis à la voile et m'avançai vers la ville, très résolu de repousser, autant qu'il me serait possible, la force par la force, si nous étions attaqués par les bâtimens qui étaient venus mettre à l'ancre près de nous. Heureusement pour eux et pour nous, ces deux bâtimens se contentèrent de lever l'ancre et de suivre nos mouvemens.

Bientôt après que nous eûmes mis à la voile, une bande de musiciens et plusieurs officiers que portait un joli bâtiment s'approchèrent de nous et nous dirent qu'ils étaient envoyés par le gouverneur; mais qu'ils ne viendraient pas à bord si nous

ne jetions l'ancre une seconde fois. Nous remîmes donc à l'ancre sur-le-champ, et les officiers vinrent à bord : c'étaient le fiscal, le sabandar, un troisième appelé maître du port, et l'écrivain dont il a déjà été fait mention. Ils témoignèrent quelque surprise de ce que j'avais appareillé, et ils me demandèrent ce que je prétendais faire. Je leur répondis que mon unique dessein était de tenir la parole que je leur avais donnée la veille; que, justifié par les droits communs du genre humain, qui l'emportent sur toutes les autres lois, je voulais, plutôt que de remettre en mer, où notre destruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine était inévitable, venir sous leurs murailles, et les forcer à nous fournir ce dont nous avions besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valait mieux périr tout d'un coup dans un juste combat, que souffrir d'avance les douleurs accablantes de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter. Je leur fis remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avait jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur accorder les nécessités de la vie, et moins encore les sujets des alliés qui demandaient seulement la permission d'acheter des alimens pour leur argent. Ils convinrent volontiers de la vérité de tout ce que je leur disais; ils semblaient toutefois penser que je m'étais trop pressé. Mais quand je

leur dis que j'avais attendu tout le temps que j'avais fixé, ils me firent quelques excuses de n'être pas venus plus tôt, et ils ajoutèrent que, pour me prouver qu'on avait accordé ce que je désirais, ils apportaient les provisions que fournit leur pays.

Nous les prîmes sur-le-champ à bord: elles consistaient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles et quelques fruits ou végétaux. Ces provisions, qui nous arrivaient fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, et on en fit un bouillon fort agréable et très salutaire pour les malades. Ils me montrèrent ensuite une autre lettre du gouverneur qui, à mon grand étonnement, m'enjoignait de nouveau de quitter le port, et qui, afin de justifier cet ordre, alléguait qu'il ne pouvait pas souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, séjournât ou commerçât dans le port, sans manquer à la convention qui a été faite par la compagnie hollandaise avec les rois originaires et les gouverneurs du pays, qui avaient déjà témoigné quelque mécontentement à l'occasion de notre arrivée : pour plus amples détails, il me renvoyait aux officiers porteurs de sa lettre, qu'il appelait ses commissaires.

Je fis observer à ces messieurs qu'aucune stipulation relativement au commerce ne pouvait nous concerner, puisque nous étions un vaisseau de roi.

Je leur produisis en même temps ma commission, en leur disant qu'on ne pouvait pas, sans abuser du langage et blesser le sens commun, appeler *commerce* la vente qu'on nous ferait des alimens et des rafraîchissemens que nous demandions pour notre argent. Ils me firent ensuite plusieurs propositions que je rejetai, parce qu'elles comprenaient toutes mon départ de cet endroit avant le retour de la saison. Je leur réitérai ma première déclaration, et, afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes hommes qui était mort le matin, et dont la vie aurait probablement été sauvée s'ils nous avaient vendu des rafraîchissemens lorsque nous mîmes à l'ancre pour la première fois sur leur côte.

Ce spectacle les déconcerta. Après avoir gardé quelque temps le silence, ils s'informèrent avec empressement si j'avais été dans les îles à épiceries: je leur répondis que non, et ils parurent convaincus que je disais vrai. Nous en vînmes à une espèce d'arrangement : ils me dirent que, quoiqu'ils ne pussent pas, sans désobéir aux ordres les plus positifs et les plus exprès de la compagnie, nous permettre de rester là, cependant j'étais le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée où je trouverais un abri sûr contre la mousson dangereuse, et où je pourrais dresser un hôpital pour mes malades. Ils m'assurèrent en même temps que les pro-

visions et les rafraîchissemens y seraient plus abondans qu'à Macassar, d'où l'on m'enverrait d'ailleurs tout ce dont j'aurais besoin : ils m'offrirent un bon pilote pour me conduire à ce mouillage.

Je consentis volontiers à cette proposition, à condition que les offres qu'ils m'avaient faites seraient confirmées par le gouverneur et le conseil de Macassar, afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la nation hollandaise, et qu'on ne fît aucune violence aux gens de notre équipage. Les commissaires engagèrent leur parole d'honneur que je serais content du gouverneur et du conseil; ils promirent que, le lendemain, j'obtiendrais la ratification que je désirais, et ils me prièrent, en attendant, de rester où j'étais. Je leur demandai pourquoi on avait fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étaient à l'ancre à nos côtés: ils répondirent que c'était uniquement pour empêcher les naturels du pays de nous faire des insultes.

Lorsque nos affaires furent ainsi arrangées, je témoignai du regret de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaise viande salée et du pain moisi : sur quoi ils me prièrent poliment de permettre que leurs domestiques apportassent à notre bord les alimens qui avaient été apprêtés dans leur vaisseau. J'y consentis de bon cœur, et on nous servit bientôt un dîner très agréable, composé

de poisson, de viande, de légumes et de fruits.

Le lendemain au matin, 18, le sabandar vint m'avertir que le gouverneur et le conseil avaient confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on me l'avait promis. J'étais très content de l'arrangement, excepté seulement qu'il me fallait trouver de l'argent pour mes billets sur le gouvernement de la Grande-Bretagne. Le sabandar dit qu'il tâcherait de faire cette affaire. A huit heures du soir il revint à bord pour m'apprendre que personne de la ville n'avait des remises à faire en Europe, et qu'il n'y avait pas une rixdale dans la caisse de la compagnie. Je répondis que, puisqu'on ne me permettait pas d'aller à terre pour négocier mes billets, j'espérais qu'on me ferait crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes que je contracterais, ou des reconnaissances payables à Batavia. Le sabandar répliqua que le résident de Bonthain, place où j'allais, recevrait des ordres pour me fournir tout ce dont j'aurais besoin; qu'il serait charmé de prendre mes billets en retour, parce qu'il avait des remises à faire, et qu'il allait lui-même en Europe dans la saison suivante. Il me dit aussi que ce résident avait des biens considérables en Angleterre où il s'était fait naturaliser. « J'ai dans mes mains, ajouta le sabandar, de l'argent qui lui appartient: je vous en achèterai à Macassar les marchandises dont vous aurez besoin, et je les ferai

partir après vous. » Après lui avoir spécifié tous les articles et la quantité et le prix, nous nous quittâmes.

Le lendemain, 19, dans l'après-midi, je reçus une lettre signée par le gouverneur et le conseil de Macassar, qui contenait les raisons pour quoi j'étais envoyé à Bonthain, et confirmait la convention verbale qui subsistait entre nous.

Bientôt après, l'enseigne, le secrétaire du conseil et un pilote, vinrent à bord pour nous accompagner à Bonthain. L'officier Le Cerf devait commander les soldats qui étaient dans les bateaux de garde, et le secrétaire, comme nous l'avons découvert dans la suite, était chargé de contrôler les opérations du résident.

§ 11.

Ce que nous fîmes à Bonthain tandis que le vaisseau attendait un vent favorable pour gagner Batavia. Description de Bonthain, de la ville de Macassar et du pays adjacent.

Le lendemain, 20 décembre, à la pointe du jour, nous fîmes voile, et, l'après-midi du jour suivant, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthain avec nos deux bateaux de garde qui avancèrent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays et les nôtres d'avoir aucune communication entre eux. Dès que j'arrivai dans cet endroit, je changeai notre estime. J'avais perdu environ dix-huit heures

en venant à Bonthain par l'ouest; les Européens que nous y trouvâmes, y étant arrivés par l'est, en avaient gagné environ six, de sorte que la différence était justement d'un jour.

J'allai tout de suite rendre visite au résident qui parlait très mal anglais; et, après avoir arrangé avec lui toutes nos affaires relativement à l'argent et aux provisions, il m'accorda une maison près des bords de la mer et d'un petit fort palissadé garni de huit canons: c'était la seule qu'il y eût dans le canton. J'en fis un hôpital sous la direction du chirurgien. J'y envoyai tous ceux de nos malades que nous jugeâmes ne pouvoir pas se rétablir à bord, et je retins le reste pour la garde du vaisseau. Dès que nos gens furent à terre, on les mit sous la garde de trente-six hommes, de deux sergens et de deux caporaux commandés par Le Cerf. On ne permit à aucun de nos malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, et on ne souffrit point que les naturels du pays s'approchassent d'eux davantage pour leur vendre quoi que ce fût: de sorte qu'ils n'achetaient rien que par l'entremise de soldats hollandais, qui abusaient honteusement de leur position.

Lorsqu'ils voyaient les habitans du pays apporter des provisions qu'ils pensaient devoir convenir à nos malades, ils les saisissaient d'abord et en demandaient ensuite le prix. Le soldat ne faisait guère

attention au prix du vendeur : il les payait ce qu'il jugeait à propos, c'est-à-dire une somme qui était à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisait de témoigner quelque mécontentement, il le satisfaisait bientôt en tirant son grand sabre et en espadonnant par-dessus sa tête. Cet expédient suffisait toujours pour apaiser les plaintes et renvoyer tranquillement l'offensé : ensuite le soldat vendait ce qu'il avait ainsi acquis, quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étaient si cruels envers les naturels du pays, et si injurieux à notre égard, que j'en fis des plaintes au résident, à Le Cerf et au secrétaire. Le résident réprimanda les soldats d'une manière convenable; mais sa harangue produisit si peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de soupçonner que Le Cerf approuvait ces pratiques et en partageait les avantages. Je le soupçonnais aussi de vendre de l'arrack à mes gens : je m'en plaignis sans obtenir de réparation. Je savais d'ailleurs que ses esclaves étaient occupés à acheter au marché des choses que sa femme nous vendait ensuite deux fois plus qu'elles ne lui avaient coûté. Les soldats se rendirent coupables de plusieurs autres délits : chacun d'eux, à son tour, devait procurer des provisions pour toute la garde, et ils s'acquittaient ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec leur fusil et un sac. L'honnête pourvoyeur n'était pas toujours content

de remplir son sac. Un d'eux prit, sans autre cérémonie, un jeune buffle qui appartenait à des paysans: ses camarades n'ayant pas de bois tout prêt pour le faire cuire, ils abattirent pour cela quelques-unes des palissades du fort. Lorsqu'on me rapporta cette nouvelle, je la regardai comme si extraordinaire, que j'allai à terre pour voir la brèche, et je trouvai les pauvres noirs occupés à la réparer.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appelés *pros*, mouillèrent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit et vingt tonneaux, et ils ont de seize à vingt hommes à bord. On me dit qu'ils faisaient une expédition autour de l'île pour la pêche; qu'ils partaient avec une mousson et s'en revenaient avec l'autre, de manière à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyaient leur poisson au marché chinois, et j'observai que tous ces pros portaient pavillon hollandais.

Jusqu'au 18 janvier 1768, il ne nous arriva rien qui soit digne d'être rapporté. J'appris alors par une Lettre de Macassar que *le Dauphin* avait été à Batavia. Le 28, le secrétaire du conseil, qui avait été envoyé ici avec Le Cerf, et que nous supposâmes être chargé de contrôler les opérations du résident, fut rappelé à Macassar. Notre charpentier, ayant alors recouvré une partie de sa santé, examina l'état de notre vaisseau, et, à notre grand

regret il vit qu'il avait un certain nombre de voies d'eau; il trouva en outre que notre grande vergue était fendue, pourrie et hors de service. Nous l'abattîmes et la raccommodâmes aussi bien que nous pûmes, sans avoir ni forge ni fer. Nous espérions qu'elle nous servirait jusqu'à Batavia; car nous ne pouvions pas nous procurer ici du bois pour en faire une nouvelle. On ne put arrêter que très peu de nos voies d'eau, et nous fûmes par conséquent réduits à compter entièrement sur nos pompes.

Le 19 février, Le Cerf, officier militaire, commandant les soldats qui avaient débarqué avec nous, fut rappelé afin d'entreprendre, à ce qu'on disait, une expédition pour l'île de Bally. Le 7 mars le plus grand de nos bateaux de garde, un sloop d'environ quarante-cinq tonneaux, reçut ordre de retourner à Macassar avec une partie des soldats, et, le 9, le résident reçut une lettre du gouverneur de cette place, qui s'informait quand je mettrais à la voile pour Batavia. Je dois avouer que je fus surpris du rappel de l'officier et du bateau de garde; mais je le fus bien davantage en apprenant ce que contenait la lettre du gouverneur, puisqu'il savait que, la mousson d'est ne commençant qu'au mois de mai, il m'était impossible d'appareiller avant ce temps. Toutes les affaires restèrent cependant dans le même état jusque vers la fin du mois.

quand quelques-uns de nos gens remarquèrent que depuis peu un petit canot était venu rôder plusieurs fois autour de nous à différentes heures de la nuit, et qu'il s'était enfui dès que les gens qu'il portait à bord s'apercevaient que quelqu'un remuait dans notre vaisseau. Le 29, tandis que cet incident était l'objet de nos observations, un de nos officiers me rapporta de terre une lettre, qui, à ce qu'il me dit, lui avait été remise par un noir : elle était adressée au commandant du vaisseau anglais à Bonthain. Afin que le lecteur puisse entendre le sens de cette lettre, il est nécessaire de lui apprendre que l'île des Célèbes est partagée en plusieurs districts, qui sont autant de souverainetés séparées appartenant aux princes naturels du pays. La ville de Macassar est située dans un district qui porte le même nom ou celui de *Bony*. Le roi de ce canton est allié des Hollandais qui ont été repoussés plusieurs fois dans leurs entreprises pour subjuguer les autres parties de l'île, dont l'une est habitée par un peuple appelé *Buggueses*, et dont une autre se nomme *Waggs* ou *Tosora*. La ville de Tosora est fortifiée avec du canon ; car les naturels avaient des armes à feu d'Europe longtemps avant que les Hollandais s'établissent à Macassar à la place des Portugais.

La lettre m'avertissait que les Hollandais, concurremment avec le roi de Bony, avaient formé le

projet de nous massacrer ; que les Hollandais, cependant, ne paraîtraient point dans l'attaque; que le complot serait exécuté par un fils du roi de Bony qui, outre une somme qu'il recevrait d'eux, devait avoir le pillage de notre vaisseau pour sa récompense ; qu'il était alors à Bonthain avec huit cents hommes pour cette entreprise. La lettre ajoutait que la liaison que j'avais formée avec les *Buggueses* et les autres peuples du pays qui étaient ennemis des Hollandais, et qui s'efforçaient de les chasser de l'île, avait excité la jalousie et attiré sur moi ce danger; qu'on craignait d'ailleurs qu'arrivés en Angleterre, mes compatriotes conçussent quelque projet contre la compagnie, d'après les instructions que je devais leur donner, puisqu'on ne connaissait, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, aucun vaisseau de guerre anglais qui eût visité l'île auparavant.

Cette lettre fut pour nous un nouveau sujet de surprise et de réflexions. Elle était extrêmement mal écrite par rapport au style et à la forme épistolaire: cependant elle n'en méritait pas moins d'attention. Je ne pouvais pas décider absolument jusqu'où l'avis qu'elle me donnait était vrai ou faux. Il était possible que l'écrivain se fût trompé ; peut-être aussi voulait-il me tromper moi-même. Le mensonge pouvait lui procurer quelque petite récompense pour l'amitié et le zèle avec lesquels ils me

l'annonçait, ou enfin lui donner une importance qui satisferait du moins sa vanité. Il convenait que je prisse les mêmes mesures que si j'avais été sûr de la réalité du projet. Je dois avouer que je n'étais pas trop tranquille lorsque je considérais qu'on avait rappelé le secrétaire du grand conseil, Le Cerf, le grand sloop et une partie des soldats, qui, à ce qu'on disait, n'avaient été envoyés à Bonthain que pour nous mettre à l'abri des insultes des naturels du pays. Mon inquiétude augmenta quand je pensai aux troupes qui s'assemblaient à Macassar pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avait vu rôder autour de nous pendant la nuit, et enfin à la lettre du gouverneur, qui s'informait du temps où je quitterais l'île. Soit que la nouvelle et nos conjectures fussent véritables ou fausses, nous nous mîmes sur-le-champ à l'ouvrage: nous changeâmes les voiles, nous démarrâmes, nous chargeâmes tous nos canons, et nous bastinguâmes le pont. Chacun passa la nuit sous les armes, et le lendemain nous fîmes touer le vaisseau vers la côte orientale, en nous éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place; nous portâmes six pierriers sur l'avant du tillac, et nous prîmes toutes les autres mesures nécessaires pour nous défendre.

Le résident était alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la compagnie;

mais il m'avait dit qu'il viendrait sûrement le 1er avril. J'attendais ce jour avec d'autant plus d'impatience qu'un vieil ivrogne de sergent était la personne la plus respectable du fort. Le soir du 31 il arriva un paquet de lettres pour lui, ce que je regardais comme un bon augure et un gage de son retour au temps fixé. Je conçus des sentimens bien différens lorsque j'appris qu'on les lui avait envoyées. Je ne soupçonnais point qu'il fût complice du projet qu'on m'avait annoncé dans la lettre; mais je ne pouvais m'empêcher de douter si on ne le retenait point dans la campagne, afin qu'il fût absent lors de l'exécution du complot.

Dans cet état d'incertitude et de soupçon, j'envoyai un message au fort, afin de faire partir un exprès auprès de M. le résident, pour l'avertir que je désirais le voir promptement et lui communiquer une affaire de grande importance et qui n'admettait point de délai. Je ne puis pas dire s'il reçut ou non mon message; mais, après avoir attendu jusqu'au 4 avril sans le voir et sans recevoir aucune réponse, je lui écrivis une lettre, par laquelle je lui demandais, dans les termes les plus pressans, une conférence, et le lendemain il vint à bord.

Quelques minutes de conversation me persuadèrent qu'il ignorait entièrement le projet dont on m'avait fait redouter les effets; et même il pensait

que ce complot était une fable. Il dit, il est vrai, qu'un tomilaly, un conseiller ou ministre du roi de Bony, lui avait dernièrement rendu visite, et ne lui avait pas trop bien expliqué pourquoi il était dans cette partie de l'île; et, à ma prière, il entreprit de bon cœur de faire de nouvelles recherches sur le tomilaly et sur ses gens. Le résident et les personnes de sa suite remarquèrent que le vaisseau était dans un état de défense, et que tout était prêt en cas d'attaque. Il nous dit que les hommes qui étaient à terre l'avaient instruit avant qu'il vînt à bord de notre vigilance et de notre activité, et en particulier de l'exercice aux petites armes que nous avions fait faire chaque jour à l'équipage. Je l'informai qu'à tout événement nous continuerions de nous tenir sur nos gardes, ce qu'il parut fort approuver, et nous nous quittâmes avec des protestations mutuelles d'amitié et de bonne foi.

Quelques jours après il m'écrivit qu'ayant recherché avec beaucoup de soin si quelques autres personnes dépendant du roi de Bony étaient venues à Bonthain, il avait appris, à ne pouvoir en douter, qu'un des princes de ce royaume y était arrivé sous un déguisement, mais qu'il n'avait rien découvert sur les huit cents hommes qu'on disait être avec lui. J'étais donc sûr qu'ils ne pouvaient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formas-

sent une armée déguisée comme les troupes du roi de Brentford.

Le 16 au matin, le résident me fit dire que Le Cerf était revenu de Macassar avec un autre officier, qu'ils viendraient à bord et qu'ils dîneraient avec moi. Lorsque le dîner fut fini, je demandai à Le Cerf, en parlant de choses et d'autres, ce qu'était devenue son expédition à Bally: il me répondit seulement qu'on l'avait abandonnée, sans rien dire de plus. Le 23 il retourna par mer à Macassar, et l'autre officier, qui était aussi un enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissait toujours à Bonthain.

La saison de naviguer à l'ouest approchait alors: ce qui nous fit beaucoup de plaisir, d'autant plus que les maladies putrides commençaient à se déclarer parmi nous, et qu'une fièvre putride avait enlevé un de nos hommes.

Le 7 mai le résident me remit une longue lettre du gouverneur de Macassar, écrite en hollandais, et qu'il me traduisit le mieux qu'il put. Elle contenait en substance, qu'il avait entendu parler d'une lettre que j'avais reçue, qui l'accusait, concurremment avec le roi de Bony, d'avoir formé le complot de nous massacrer. Il se récriait sur la fausseté de cette imputation, et se disculpait lui-même avec les protestations les plus solennelles; il me priait de lui délivrer la lettre, afin de punir,

comme il le méritait, celui qui l'avait écrite. Il n'est pas nécessaire de dire que je ne la lâchai point, parce que l'auteur aurait été puni avec une égale sévérité, soit qu'il m'eût mandé des choses véritables ou fausses. Je fis au gouverneur une réponse polie, par laquelle je justifiais les mesures que j'avais prises, sans le charger, ni lui ni ses alliés, d'aucun mauvais dessein contre nous; et certainement j'ai les plus grandes raisons de croire que l'accusation énoncée dans la lettre n'était pas assez fondée, quoiqu'il ne soit pas aussi probable que l'auteur fût convaincu de la fausseté du complot en me l'annonçant.

Le 22, à la pointe du jour, je fis voile de Bonthain. Je dirai peu de chose de cette place, ainsi que de la ville de Macassar et du pays adjacent, parce qu'il y a déjà plusieurs descriptions de l'île des Célèbes et de ses habitans. La ville est bâtie sur une espèce de pointe de terre, et elle est arrosée par une rivière ou deux bras de rivière, qui la traversent ou qui coulent dans son voisinage. Cette rivière paraît être grande, et un vaisseau peut la remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrain, dans les environs, est uni et d'une très belle apparence. Il y a beaucoup de plantations et de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons, qui font juger que le pays est bien peuplé. Le terrain, en s'éloignant de

la côte, s'élève en collines fort hautes et devient hérissé et montueux. La ville est située au 5[e] degré 10 ou 12 minutes de latitude sud, et au 117[e] degré 28 minutes de longitude est de Londres.

Bonthain est une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons. Les sondes y sont bonnes et régulières, et le fond de vase molle. En entrant, il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-dessus de l'eau, et qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre. La plus haute terre qu'on aperçoive est appelée *la montagne Bonthain*. Nous mîmes à l'ancre au-dessous de cette colline, à environ un mille de distance de la côte. Il y a dans cette baie plusieurs petites villes : celle qu'on nomme Bonthain est située dans la partie nord-est, et c'est là que se trouve le fort palissadé dont nous avons déjà fait mention, et sur lequel sont montés huit canons de huit. Cette forteresse suffit seulement pour contenir dans la soumission le peuple du pays : elle n'a pas été construite à d'autre dessein. Elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite rivière dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du fort. Le résident hollandais a le commandement de la place, ainsi que de Bullocomba, autre ville située à environ vingt milles plus loin à l'est, et où il y a aussi un fort et un petit nombre de soldats, qui dans la saison

sont occupés à recueillir le riz que le peuple paie aux Hollandais en forme d'impôt.

On peut s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance. Nous coupâmes notre bois près de la rivière, au-dessous de la montagne Bonthain; nous tirâmes notre eau en partie de cette rivière et en partie d'une autre. Lorsque cette dernière nous servait d'aiguade, notre bateau allait au-dessus du fort avec les futailles qui devaient être remplies, et où il y a un bon chemin pour les décharger; mais comme la rivière est petite et qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvait revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie plusieurs autres petites rivières qui peuvent au besoin fournir de l'eau douce.

Pendant tout le temps que nous fûmes à Bonthain, nous y achetâmes, à un prix raisonnable, une grande quantité de provisions fraîches: le bœuf est excellent, mais il serait difficile d'y en trouver assez pour une escadre. On peut s'y procurer autant de riz, de volaille et de fruits qu'on le désirera. Il y a aussi dans les bois une grande abondance de cochons sauvages, qu'il est facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels du pays, qui sont mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poisson à la seine, et les habitans de l'île nous fournirent des tortues dans la saison; car la tortue, ainsi que le porc, est pour

eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun temps.

Célèbes est la clef des Moluques ou des îles à épiceries, qui sont nécessairement sous la domination du peuple qui est maître de cette île. La plupart des vaisseaux qui font voile aux Moluques ou à Banda y touchent, et ils dirigent toujours leur route entre cette île et celle de Solayer. Les petits bœufs des Célèbes sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos; et, outre ces animaux, l'île produit des chevaux, des buffles, des chèvres, des moutons et des daims. L'arrack et le sucre qu'on y consomme sont apportés de Batavia.

La montagne de Bonthain est située au 5e degré 30 minutes de latitude sud, et au 117e degré 53 minutes de longitude est. Les marées sont très irrégulières : ordinairement la marée ne monte et ne baisse qu'une fois dans vingt-quatre heures, et il est rare qu'il y ait six pieds de distance de l'une à l'autre.

§ 12.

Traversée de la baie de Bonthain dans l'île des Célèbes à Batavia. Ce que nous fîmes à Batavia. Passage de cette ville en Angleterre en faisant le tour du cap de Bonne-Espérance.

Lorsque nous quittâmes la baie de Bonthain, nous nous tînmes le long de la côte jusqu'au soir, à la distance de deux ou trois milles. Le lendemain au matin, 23 mai, nous remîmes à la voile, et nous

partîmes de Tonikaky, situé au 5e deg. 31 min. lat. sud, et au 117e deg. 17 min. longit. est. Nous allâmes ensuite au sud de Tonikaky, et nous portâmes à l'ouest. Sur les trois heures de l'après-midi nous étions en travers de la plus orientale des îles appelées *îles de Tonyn* dans les cartes hollandaises. Les deux autres sont plus occidentales. Ces trois îles forment entre elles une espèce de triangle rectangle : la plus orientale est éloignée de la plus occidentale d'environ onze milles, et elles gisent presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre. La distance entre les deux plus occidentales est également d'environ onze milles. Les deux plus occidentales des îles de Tonyn nous restèrent ensuite au nord-quart-nord-ouest, à la distance d'un peu plus de quatre milles de celle qui était la plus proche de nous. La latitude de la plus orientale et de la plus occidentale de ces îles est de 5 deg. 31 min. sud. La plus orientale est éloignée de trente-quatre milles précisément à l'ouest de Tonikaky, et la plus occidentale gît dix milles plus loin.

L'après-midi du 25 nous nous aperçûmes que l'eau changeait beaucoup de couleur : sur quoi nous sondâmes et nous eûmes trente-cinq brasses, fond de vase molle. Bientôt après nous passâmes sur la partie la plus septentrionale d'un bas-fond, et nous ne trouvâmes plus que dix brasses même

fond. L'eau était très sale dans cet endroit, où nous découvrîmes qu'elle avait moins de profondeur. Elle semblait être plus basse au sud; mais à notre nord elle paraissait claire. Nous ne fîmes point à ce jour d'observation pour déterminer la latitude; mais je crois que nous étions sur la partie la plus septentrionale des bas-fonds qui gisent à l'est de l'île de Madura, et appelés *bancs de Bralleron*. Suivant mon estime, la partie sur laquelle nous naviguâmes gît au 5e deg. 50 min. ou 52 min. sud, et 3 deg. 36 min. à l'ouest de l'île de Tonikaky, ou sud 84 deg. 27 min. ouest, à la distance de soixante-neuf lieues. A onze heures du soir du même jour nous aperçûmes au nord la plus méridionale des îles Salombo. J'estime qu'elle est située au 5e deg. 33 min. lat. sud, et au 4e deg. 4 min. long. ouest de Tonikaky, à la distance d'environ quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois lieues. Il faut remarquer qu'aux environs de la hauteur de l'île de Madura les vents de moussons commencent ordinairement à souffler un mois plus tard qu'aux Célèbes.

Dans l'après-midi du 26 nous découvrîmes l'île de Luback, située au 5e deg. 43 min. lat. sud, et au 5e deg. 36 min. long. ouest de Tonikaky, dont elle est éloignée d'environ cent douze lieues. Sa distance à l'ouest des îles de Salombo est de trente-une lieues. Nous allâmes au nord de cette île, et

nous trouvâmes un courant qui portait à l'ouest-nord-ouest.

Le soir du 29 nous vîmes le groupe des petites îles appelées *Carimon-Java*. La plus orientale, qui est aussi la plus grande, gît au 5e deg. 48 min. lat. sud, et au 7e deg. 52 min. long. ouest de Tonikaky. Elle est éloignée de cette île d'environ cent cinquante-huit lieues, et de quarante-cinq de celle de Luback.

Le 2 juin nous rencontrâmes la terre de Java. Nous reconnûmes ensuite que c'était la partie de l'île qui forme la pointe la plus orientale de la baie de Batavia, appelée *pointe de Carawawan*. La nuit survenant, nous mîmes à l'ancre près des deux petites îles appelées *Leyden* et *Alkmar*, à la vue de Batavia; et, l'après-midi du lendemain, 3, nous mouillâmes dans la rade, qui est si bonne qu'on peut la regarder comme un havre. Nous avions alors de grandes raisons de nous féliciter sur notre état; car, pendant notre traversée depuis les Célèbes, le vaisseau faisait tant d'eau par ses voies, que nous eûmes beaucoup de peine de l'empêcher de couler à fond en employant continuellement deux pompes.

Nous trouvâmes à Batavia onze grands vaisseaux hollandais, outre plusieurs petits, un bâtiment espagnol, un senaut portugais et plusieurs jonques chinoises. Le lendemain au matin, 4, nous

saluâmes la ville de onze coups, et on nous répondit par un nombre égal. Comme c'était le jour de la naissance de Sa Majesté britannique, notre souverain, nous tirâmes ensuite vingt-une pièces de canon pour célébrer cette fête.

L'après-midi je rendis visite au gouverneur, et l'informai de l'état du *Swallow*, en le priant de m'accorder la liberté de le radouber: à quoi il me répliqua que je devais pour cet article m'adresser au conseil.

Après bien des pourparlers, le sabandar vint me revoir le 18 juin, et m'avertit que le conseil avait donné des ordres pour le radoub du *Swallow*: il resta entre les mains des ouvriers jusqu'au 16 août.

Les Hollandais de Batavia sont des hommes graves et réservés. Le gouverneur, quoique au service d'une république[1], a un état plus imposant, à certains égards, qu'un souverain de l'Europe. Lorsqu'il sort il est suivi par un détachement de gardes à cheval, et son carrosse est précédé par deux noirs qui lui servent de coureurs, et qui portent chacun à la main un grand bâton, avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage, mais frappent

[1] La République batave n'a cessé d'exister qu'en 1807, époque où la Hollande fut érigée en royaume, pour être ensuite réunie à l'empire français jusqu'en 1814, où elle redevint royaume sous le titre de *Pays-Bas*, titre qu'elle a perdu en 1830, à la séparation de la Belgique, devenue elle-même état monarchique indépendant.

encore durement tous les naturels du pays et les étrangers qui ne rendent pas à son excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs. Presque tous les habitans de Batavia entretiennent une voiture qui ressemble à nos carrosses, mais qui est ouverte par devant, traînée par deux chevaux et conduite par un homme assis sur un siége. Quiconque, se trouvant en voiture, rencontre le gouverneur à la ville ou sur une route, doit se tirer de côté, descendre et faire un très profond salut, pendant que la voiture de son excellence passe. Toutes les voitures qui le suivent ne peuvent jamais dans aucun cas dépasser la sienne : elles sont obligées de se tenir par derrière, quelque pressées qu'elles soient d'ailleurs.

Les membres du conseil, appelés *edele heeren*, exigent aussi un autre hommage de la même espèce très mortifiant : quiconque rencontre leur carrosse est forcé d'arrêter le sien, et, quoiqu'il n'en descende pas, il doit s'y tenir debout et faire la révérence. Ces *edele heeren* sont précédés par un noir avec un bâton, et personne ne peut passer devant leur voiture, non plus que devant celle du gouverneur. Les capitaines des vaisseaux de l'Inde et des autres bâtimens marchands sont soumis à ces cérémonies; mais comme j'étais honoré d'une commission de Sa Majesté, je ne crus pas être le maître de rendre à un gouverneur hollan-

dais un hommage qu'on ne rend pas à mon propre souverain. Cependant on l'exige constamment des officiers du roi; et deux ou trois jours après mon arrivée à Batavia, le propriétaire de l'hôtel où j'étais logé me dit que le sabandar lui avait ordonné de me faire savoir que ma voiture, ainsi que les autres, devait s'arrêter si je rencontrais le gouverneur ou quelque membre du conseil. Je le priai d'avertir le sabandar que je ne m'assujettirais point à une soumission pareille. Il m'insinua alors quelques mots sur les noirs et leurs bâtons; mais je lui répondis que, si l'on me faisait des insultes, je savais me défendre, et que j'aurais soin de me tenir sur mes gardes. Je lui montrai en même temps mes pistolets, qui étaient alors par hasard sur la table : sur quoi il s'en alla, et il revint environ trois heures après me dire qu'il avait ordre du gouverneur de m'avertir que je pouvais faire ce qui me plairait.

Je demeurai à Batavia trois ou quatre mois, et, pendant tout ce temps, je n'ai eu que deux fois l'honneur de voir le gouverneur : la première, lors de mon arrivée, quand je lui rendis visite à une de ses maisons, située un peu dans l'intérieur du pays, et la seconde à la ville, où, se promenant un jour devant son hôtel, je m'adressai à lui dans une circonstance particulière. Bientôt après, les nouvelles du mariage du prince d'Orange étant ar-

rivées, il donna une fête publique, à laquelle j'eus l'honneur d'être invité; mais j'appris que le commodore Tinker, dans une occasion pareille, voyant qu'il allait être placé au-dessous des membres du conseil hollandais, quitta brusquement l'assemblée, et qu'il fut suivi par tous les capitaines de son escadre. Comme je voulais éviter l'alternative désagréable de m'asseoir au-dessous du conseil ou de suivre l'exemple du commodore, je m'adressai au gouverneur, avant d'accepter son invitation, pour connaître la place qui m'était destinée, et, voyant qu'on ne voulait pas me permettre de prendre celle des conseillers, je refusai d'assister à la fête. Dans ces deux occasions, je parlai à son excellence par un marchand anglais qui me servit d'interprète. La première fois il n'eut pas la politesse de m'offrir le moindre rafraîchissement, et la seconde, il ne m'invita pas même d'aller dans son hôtel.

Le Swallow fut enfin radoubé à ma grande satisfaction, et je crus qu'il pouvait en sûreté retourner en Europe, quoique les charpentiers hollandais fussent d'un sentiment différent. La saison de mettre à la voile n'était pas encore arrivée, et mon digne ami, l'amiral Houting, me représenta que, si je m'embarquais avant le temps convenable, je trouverais à la hauteur du cap de Bonne-Espérance d'assez mauvais temps pour m'en faire re-

pentir. Mais ma santé étant très mauvaise et l'équipage malade, je pensai qu'il valait mieux courir les risques de quelques gros vents à la hauteur du cap, que de rester plus long-temps dans cette place malsaine, d'autant mieux que la mousson commençait; et, pendant qu'elle dure, la mortalité y est plus grande que dans les autres mois de l'année.

Le 15 septembre 1768 nous fîmes voile d'Onrust, où le vaisseau avait été radoubé, sans retourner, comme il est d'usage, dans la rade de Batavia. Je me procurai un supplément de matelots anglais : autrement je n'aurais pas pu reconduire *le Swallow* dans la Grande-Bretagne; car j'en avais perdu vingt-quatre de ceux que j'avais amenés d'Europe, et vingt-quatre autres étaient si malades que sept de ces derniers moururent dans notre passage au Cap.

Le 20 nous mîmes à l'ancre sur le côté sud-est de l'île du Prince, dans le détroit de la Sonde, et le lendemain au matin j'envoyai les bateaux faire de l'eau et du bois. Nous ne pûmes pas cependant trouver une quantité d'eau suffisante pour compléter notre provision; car il n'avait point encore assez plu pour remplir les fontaines, la mousson pluvieuse ne faisant que de commencer. Nous eûmes alors une brise sud-est qui mit cette partie de l'île sous le vent, et qui fut si fraîche que nous ne

pûmes pas faire voile avant le 25, jour où, devenant plus modérée, nous levâmes l'ancre et portâmes vers la côte de Java. Le soir nous mouillâmes dans une baie appelée par quelques-uns *Nouvelle Baie*, par d'autres *baie de Canty*, et qui est formée par une île du même nom.

Nous étions éloignés de la côte de Java d'environ un mille et un quart, et d'un mille et demi du lieu de l'aiguade. La Nouvelle Baie est le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois et de l'eau. L'eau est si pure et si bonne que, pour y former notre provision, je fis vider toute celle que nous avions prise à Batavia et à l'île du Prince. On la trouve sur la côte de Java dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux et remplir les futailles sans les débarquer; ce qui rend le travail prompt et facile. Il y a un petit récif de rochers en dedans duquel les bateaux naviguent, et où ils sont dans une eau aussi tranquille et aussi bien à l'abri de la houle que s'ils étaient dans l'étang d'un moulin. On peut faire du bois partout, ou sur la côte de Java ou sur New-Island. Ces deux îles ne sont pas habitées dans ces parties.

Après avoir complété en peu de jours nos provisions d'eau et de bois, nous levâmes l'ancre et sortîmes du détroit de la Sonde avec une belle brise fraîche du sud-est, qui ne nous quitta pas

jusqu'à ce que l'île de Java nous restât par derrière à sept cents lieues.

Le 23 novembre nous découvrîmes la côte d'Afrique, et, le 28, à la pointe du jour, nous aperçûmes la baie de la Table au cap de Bonne-Espérance, et le même soir nous mîmes à l'ancre. Nous n'y trouvâmes qu'un vaisseau hollandais d'Europe, et un sénaut appartenant à la colonie, qui était pourtant au service de la compagnie, car on ne permet pas aux habitans d'avoir un seul vaisseau.

La baie de la Table est un bon havre dans l'été, mais nôn pas dans l'hiver: de manière que les Hollandais ne souffrent point que leurs vaisseaux y restent au-delà du 15 mai, qui répond à notre mois de novembre. Après ce temps, tous les bâtimens vont à False-Bay, qui est bien à l'abri des vents nord-ouest qui y soufflent avec beaucoup de violence.

Nous respirâmes en cet endroit un air pur; nous eûmes une nourriture saine, et nous allâmes librement dans la campagne qui est très agréable : de façon que je me crus déjà en Europe. Les habitans furent à notre égard francs, hospitaliers et polis.

Afin de laisser aux gens de mon équipage le temps de recouvrer leur santé, je fus obligé d'y rester jusqu'au 6 janvier 1769. Le soir de ce jour je mis à la voile, et avant la nuit nous dépassâmes la terre.

Le 20, après un bon passage, nous arrivâmes à l'île Sainte-Hélène, et nous remîmes à la voile le matin du 24. Le 30, à minuit, nous étions près de la partie nord-est de l'île de l'Ascension, et nous mîmes à la cape jusqu'à la pointe du jour quand nous courûmes sur la côte. J'envoyai un bateau pour découvrir le mouillage appelé *baie de Cross-Hill*, tandis que nous tînmes le long du côté nord-est et nord de l'île, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité nord-ouest; et l'après-midi nous mîmes à l'ancre dans la baie que nous cherchions.

En longeant la côte nord-est de l'île, je remarquai plusieurs autres petites baies sablonneuses, dans quelques-unes desquelles les gens de mon bateau virent une grande quantité de tortues et trouvèrent un bon ancrage. Comme cette île n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent ont coutume de laisser dans une bouteille une lettre qui renferme leur nom, leur destination, la date de leur arrivée et quelques autres détails. Nous nous conformâmes à cet usage, et le soir, 1er février, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile.

Le 19 nous découvrîmes à une distance considérable, sous le vent sud-ouest, un vaisseau qui portait pavillon français. Nous le vîmes pendant tout le jour, et le lendemain au matin nous nous aperçûmes qu'il nous avait devancé de beaucoup

pendant la nuit. Il fit cependant une bordée afin de gagner plus loin au-dessus du vent; et comme les vaisseaux n'ont pas coutume de tourner au dessus du vent dans ces passages, il était évident qu'il avait viré de bord afin de nous parler. A midi il était assez près de nous pour nous saluer, et, à ma grande surprise, il prononça mon nom et celui de mon bâtiment, en s'informant de ma santé, et me disant qu'après le retour du *Dauphin* en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de Magellan, et qu'on avait envoyé deux vaisseaux nous chercher.

Je demandai à mon tour quel était le bâtiment qui me connaissait si bien ainsi que mon vaisseau, et qui était instruit des idées qu'on avait formées en Europe sur notre compte, après le retour de notre compagnon de voyage, et comment il avait acquis ces instructions. On répondit que le vaisseau qui nous hélait était au service de la compagnie française des Indes orientales, et commandé par M. de Bougainville; qu'il retournait en Europe depuis l'Ile-de-France; qu'il avait appris par la gazette de France au cap de Bonne-Espérance ce qu'on pensait du *Swallow* en Angleterre, et qu'il nous reconnaissait pour ce vaisseau par la lettre qui avait été trouvée dans la bouteille à l'île de l'Ascension, peu de jours après notre départ de cette place.

M. de Bougainville m'offrit ensuite des rafraîchissemens si j'en avais besoin, et de porter nos lettres en Europe, si nous voulions y en envoyer quelques-unes. Je lui fis mes remercîmens pour l'offre de ses rafraîchissemens, qui n'était pourtant qu'une politesse verbale, puisqu'il savait que depuis peu j'avais mis à la voile de l'endroit où il s'en était fourni lui-même; mais j'ajoutai que quelques Français m'avaient donné au cap des lettres pour leur patrie, et que, s'il voulait envoyer son bateau à bord, je les remettrais à son messager. J'avais des raisons de croire que M. de Bougainville, en nous parlant, avait pour principal objet de venir à bord : je lui en fournis ainsi l'occasion, et il envoya sur-le-champ un bateau monté par un jeune officier habillé en matelot. Je ne déciderai pas s'il était ainsi vêtu à dessein; mais je m'aperçus bientôt que son rang était fort supérieur à son habillement. Il monta dans ma chambre, et, après les complimens ordinaires, je lui demandai comment il arrivait que le vaisseau français retournât en France lorsque la saison était si peu avancée. Il me répondit qu'il y avait eu quelque démêlé entre le gouverneur et les habitans de l'Ile-de-France, et qu'on l'envoyait en hâte dans sa patrie avec des dépêches.

Après le départ de l'officier français, et après que nous eûmes fait voile, j'allai sur le tillac, où

mon lieutenant me demanda si l'officier qui venait de me rendre visite m'avait raconté l'histoire de son voyage. Ceci me conduisit à lui faire un exposé général de notre conversation : sur quoi il m'assura que le récit que j'avais entendu était une fable; car, ajoutait-il, l'équipage du bateau n'a pas pu garder le secret aussi bien que l'officier. Après avoir parlé quelque temps à un de nos gens, qui était né à Québec, et qui parlait français, il me dit que M. de Bougainville avait fait le voyage autour du monde aussi bien que nous. Cette nouvelle excita dans notre équipage une curiosité générale, et nous apprîmes avec très peu de peine qu'ils avaient fait voile d'Europe accompagnés d'un autre vaisseau, qui, ayant besoin de quelque radoub, avait été laissé à l'Ile-de-Franee; qu'ils avaient entrepris de passer le détroit de Magellan le premier été, mais que, ne pouvant pas en venir à bout, ils avaient reculé en arrière; qu'ils avaient passé l'hiver sur la rivière de la Plata; que l'été suivant ils avaient été plus heureux et avaient traversé le détroit, et qu'ils restèrent ensuite deux mois à Juan Fernandez.

Mon lieutenant ajouta enfin qu'un mousse du bateau français dit avoir été deux ans dans cette île, et que pendant ce temps une frégate anglaise était entrée dans la rade sans mettre à l'ancre; qu'il fit mention de l'époque autant qu'il put s'en souvenir:

d'où il paraît que cette frégate était *le Swallow*. Lorsqu'on demanda au mousse comment il avait resté sur l'île de Juan Fernandez, il répondit qu'il avait été pris dans un vaisseau interlope sur les côtes de l'Espagne, dans les îles de l'Amérique, et que les Espagnols l'avaient envoyé là, mais que le bâtiment français, dans le bateau duquel il était à bord, ayant touché à Juan Fernandez, il avait recouvré sa liberté.

Après que mon lieutenant m'eut instruit de tous ces faits, il me fut facile d'expliquer la raison pour laquelle M. de Bougainville avait attendu pour me parler, et la conversation ainsi que la conduite de l'officier qui me rendit visite; mais alors les questions que ce dernier m'avait faites me causèrent encore plus de déplaisir qu'auparavant, car, s'il ne croyait pas devoir me raconter l'histoire de son voyage, j'avais également des raisons pour ne lui pas faire l'histoire du mien.

Le 7 mars nous arrivâmes aux îles Hébrides, et nous passâmes entre Saint-Michel et Tercère. Le 20, à notre grande joie, nous mîmes à l'ancre à Spithead, après un très bon passage et un bon vent pendant toute la traversée depuis le cap de Bonne-Espérance.

WALLIS.

(1766, 1767 et 1768.)

§ 1.

Passage à la côte des Patagons, avec quelques détails sur les naturels du pays.

Après avoir reçu ma commission, datée du 19 juin 1766, j'allai à bord le même jour; j'arborai la flamme, et je commençai à faire enregistrer les matelots. Le vaisseau fut mis en état de partir avec toute la célérité possible, et, dans cet intervalle, on lut à l'équipage les articles du code militaire et l'acte du parlement. Le 26 juillet nous descendîmes la rivière, et le 16 août, à huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

Le 19 je reçus mes ordres de départ, avec des instructions pour prendre sous mon commandement le sloop *le Swallow* et la flûte *le Prince Frédéric*. Le même jour, je pris à bord, parmi plusieurs autres choses, trois milliers pesant de tablettes de bouillon et une balle de jaquettes de liége : le vaisseau était partout encombré de provisions de toute espèce.

Le 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre et je fis voile de conserve avec *le Swallow* et

le Prince Frédéric: nous eûmes bientôt la mortification de voir que *le Swallow* était très mauvais voilier.

Nous continuâmes notre route sans aucun événement remarquable, jusqu'au 7 septembre, où nous vîmes, vers les huit heures du matin, l'île de Porto-Santo, gisant à l'ouest. Vers le midi nous reconnûmes la pointe orientale de l'île de Madère.

Vers les cinq heures nous passâmes entre cette partie de l'île et les Déserteurs. Dans la partie qui est voisine des Déserteurs, il y a une île basse et plate, et tout près un rocher en aiguille. La partie qui est près de Madère est pleine de roches brisées, et il n'y a pas de sûreté à s'en approcher à plus de deux milles.

A six heures du soir nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madère, à environ deux tiers de mille du rivage. Vers les huit heures, *le Swallow* et *le Prince Frédéric* mouillèrent aussi.

Je pris en cet endroit une quantité suffisante d'eau, avec quatre pipes et dix poinçons de vin, du bœuf frais et une grande quantité d'ognons; après quoi nous levâmes l'ancre le 12, et nous poursuivîmes notre route.

Le 16, à six heures du matin, nous vîmes l'île de Palme. Nous longions cette île, avec un vent d'est qui nous faisait faire jusqu'à huit milles par heure; mais tout à coup le vent tomba, de sorte

qu'en moins de deux minutes le vaisseau se trouva sans mouvement, quoique nous fussions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme est par 28 degrés 40 minutes de latitude boréale, et 17 degrés 48 minutes de longitude occidentale [1].

Dans la nuit du 21 au 22 nous perdîmes de vue *le Swallow,* et, vers les huit heures du matin, nous vîmes l'île de Sel, à trois lieues de distance. Le 23 à midi, la terre la plus voisine de l'île de Bonavista courait du sud à l'ouest-sud-ouest, à sept ou huit milles de distance. Le milieu de l'île de Sel est par les 16 degrés 55 minutes de latitude boréale, et les 21 degrés 59 minutes de longitude. Le milieu de Bonavista est au 16e degré 10 minutes de latitude, et au 23e de longitude ouest.

Le lendemain, à six heures du matin, l'île de Mai gisait à six lieues de l'ouest au sud-ouest; bientôt après, *le Swallow* nous rejoignit. A dix heures et demie, la pointe occidentale de cette île courait par le nord à la distance de cinq lieues, et nous y découvrîmes un courant, portant au sud et faisant vingt milles en vingt-quatre heures. L'île de Mai est par 15 degrés 10 minutes de latitude sud, et 22 degrés 25 minutes de longitude ouest.

A midi, la pointe méridionale de l'île de Santiago gisait par le sud-ouest-quart-ouest, à la distance de

[1] Dans le cours de ce voyage la longitude est toujours comptée du méridien de Londres.

quatre lieues, et la pointe septentrionale paraissait au nord-ouest à cinq lieues de distance. A trois heures et demie nous jetâmes l'ancre au port Praya [1], de compagnie avec *le Swallow* et *le Prince Frédéric*. Le lendemain au matin j'envoyai de très bonne heure demander à l'officier qui commandait dans le fort la permission de faire un peu d'eau et de prendre quelques rafraîchissemens : il me l'accorda.

Nous nous procurâmes donc de l'eau et quelques bestiaux, et nous prîmes beaucoup de poissons avec la seine, que nous jetions deux fois par jour. Nous trouvâmes aussi dans la vallée où nous faisions de l'eau une espèce de pourpier sauvage qui y croissait en abondance. Ce fut pour nous un rafraîchissement très utile, soit pour le manger cru en salade, soit pour le faire bouillir avec du bouillon et des pois. Lorsque nous quittâmes l'île, nous en emportâmes une quantité suffisante pour servir à notre usage pendant une semaine.

Le 28, à midi et demi, nous levâmes l'ancre et mîmes à la mer. A six heures et demie du soir le pic de Fuego était à l'ouest-nord-ouest, à douze lieues de distance, et dans la nuit nous aperçûmes distinctement le volcan.

Ce même jour je fis donner à tout l'équipage des hameçons et des lignes, afin que chacun pût pren-

[1] Ou Praïa.

dre du poisson pour son propre compte; mais j'ordonnai en même temps que personne ne pourrait garder plus de vingt-quatre heures sans le manger le poisson qu'il aurait pris. J'avais observé que le poisson gâté, et même celui qui était séché, avait occasioné des maladies et avait corrompu l'air dans le vaisseau.

Le 1[er] octobre, étant à 10 degrés 37 minutes de latitude nord, nous perdîmes le vent alisé, et n'eûmes plus que des bouffées légères et variables. Le 3 nous trouvâmes un courant qui portait au sud-quart-est, faisant six brasses par heure, ou environ vingt milles et demi par jour. Le 7 nous trouvâmes le vaisseau à dix-neuf milles au sud de son estime.

Le 22 nous vîmes une multitude incroyable d'oiseaux, et entre autres une frégate: ce qui nous fit juger qu'il y avait quelque terre à moins de soixante lieues de distance. Ce même jour nous traversâmes l'équateur au 23[e] degré 40 minutes de longitude ouest.

Le 8 novembre nous étions par le 25[e] degré 52 minutes de latitude sud, et 39 degrés 38 minutes de longitude. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux appelés *albatros*, puis des tourterelles et quelques herbes.

Le 12, étant au 30[e] degré de latitude sud, nous commençâmes à éprouver un froid très vif. Nous

tendîmes nos pavois, et les matelots mirent leurs grosses jaquettes. Nous vîmes le même jour une tourterelle et plusieurs albatros ; mais nous ne pûmes point trouver de fond en filant cent quatre-vingts brasses de ligne.

Nous continuâmes de voir des herbes et des oiseaux ; mais nous ne trouvâmes de fond que le 18, où nous étions par 35 degrés 40 minutes de latitude sud, et 49 degrés 54 minutes de longitude ouest. Ce fut le premier fond que nous eûmes depuis notre route sur la côte du Brésil.

Le 19, à environ huit heures du soir, nous vîmes au nord-est un météore d'une apparence très extraordinaire, et qui, peu de temps après que nous l'eûmes observé, courut avec une prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le sud-ouest. Il fut près d'une minute dans sa marche, et laissa derrière lui une traînée de lumière si vive que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaisseau. Le lendemain nous vîmes encore les veaux marins. Le 21 nous étions à midi par 37 degrés 40 minutes de latitude sud, et 51 degrés 24 minutes de longitude ouest.

Le 22 nous vîmes beaucoup de baleines et de veaux marins, avec un grand nombre de papillons et d'oiseaux, parmi lesquels nous aperçûmes des bécassines et des pluviers. A midi nous étions par

38 degrés 55 minutes de latitude australe et 56 degrés 47 minutes de longitude.

Nous continuâmes de sonder de 40 à 70 brasses jusqu'au 8 décembre, où, vers les six heures du matin, nous reconnûmes une terre qui courait du sud-ouest à l'ouest-quart-sud, et ressemblait à un groupe de petites îles. Vers les trois heures, le cap Blanc gisait à l'ouest-nord-ouest, à six lieues de distance, et nous vîmes une terre remarquable en forme de double selle, à l'ouest-sud-ouest, à la distance d'environ trois lieues.

Le 8 au soir le rocher de la Tour au port Désiré gisait au sud-ouest-quart-ouest, à la distance d'environ trois lieues. A neuf heures l'île des Pinguins gisait au sud-quart-ouest, éloignée de deux lieues; et le 9, à quatre heures du matin, la terre, vue du grand hunier, courait du sud-ouest à l'ouest-quart-nord.

A midi l'île des Pinguins nous restait au sud-quart-ouest, à cinquante-sept milles de distance. Nous étions par 48 degrés 56 minutes de latitude sud, et 65 degrés 6 minutes de longitude ouest. Nous vîmes le même jour une si grande quantité de chevrettes rouges autour du vaisseau que la mer en était colorée.

Le lendemain, 10, à midi, les dernières terres couraient du sud-ouest au nord-ouest; et la montagne de Wood, près de l'entrée de Saint-Julien,

courait au sud-ouest-quart-ouest, à la distance de trois ou quatre lieues. Nous étions par 49 degrés 16 minutes de latitude sud, et 66 degrés 48 minutes de longitude ouest.

Le 11 à midi, l'île des Pinguins gisait au nord-nord-est, à cinquante-huit lieues de distance. La latitude était de 50 degrés 48 minutes, et la longitude de 67 degrés 10 minutes.

Nous continuâmes notre route jusqu'au samedi 13. Ce jour-là, étant à 50 degrés 34 minutes de latitude sud, et à 68 degrés 15 minutes de longitude ouest, les dernières terres couraient du nord-est au sud-sud-ouest, et le vaisseau était éloigné de cinq à six milles du rivage. Le cap *Beachy-Head*[1], qui est le cap le plus au nord, fut reconnu à 50 degrés 16 minutes de latitude sud, et le cap Beautemps, qui est le plus au sud, parut au 60e degré 50 minutes de latitude.

Le 15, à midi, nous avions le cap Beautemps à l'ouest-nord-ouest, éloigné de six lieues, et un mondrain assez considérable à sept lieues au sud-ouest. Nous étions alors par 51 degrés 52 minutes de latitude australe, et 68 minutes de longitude.

A une heure, étant à environ deux lieues du rivage, les extrémités de trois collines rondes et remarquables couraient du sud-ouest à l'est-sud-ouest.

[1] Mot anglais composé de *head*, qui veut dire *tête*, et de *beachy*, signifiant *qui a un rivage, des côtes*.

A quatre heures le cap de la Vierge-Marie était à environ quatre lieues sud-est. A huit heures nous étions très près du cap, et nous vîmes sur la pointe plusieurs hommes à cheval qui nous faisaient signe de descendre à terre.

Les naturels du cap restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux et poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fit jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince Frédéric*, et en même temps je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés et armés, je pris un détachement de soldats de marine, et je m'avançai vers la terre, après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, et de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les six heures, et, avant de sortir des bateaux, je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ. Je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers. Les soldats de marine furent rangés en bataille, et les canots furent tenus à flot sur leurs grapins près de la côte.

Je fis signe aux habitans de s'approcher et de s'asseoir en demi-cercle; ce qu'ils firent avec beau-

coup d'ordre et de gaîté. Alors, je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes et d'autres bagatelles; je donnai surtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir et de respect. Après la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à leur donner, mais que je voulais avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches et des serpes que j'avais, et je leur montrai en même temps des guanaques et des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur faisant signe que je voulais manger. Mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car, quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches et des serpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fussent disposés à nous céder de leurs provisions. Nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride et des étriers. Les hommes avaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'espagnole, des étriers de bronze et un sabre espagnol sans fourreau; mais, malgré ces distinctions, il ne paraissait avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraissaient bien faits, légers et hauts d'en-

viron quatorze palmes [1]. Ces Américains avaient aussi des chiens qui paraissaient être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands: l'un d'eux avait six pieds [2] sept pouces, plusieurs autres avaient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale. Ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que les soies de cochon, et qu'ils nouent avec une ficelle de coton. Les hommes et les femmes n'ont rien sur leur tête. Ils sont bien faits et robustes. Ils ont de gros os; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire une pièce carrée d'étoffe faite avec le duvet de guanaque, à laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, et qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

[1] La palme est de quatre pouces.

[2] Le pied anglais a environ huit lignes de moins que le pied français

La guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme et la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos et n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coude-pied par devant, et par derrière passent sous le talon : le reste du pied est découvert.

Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, et que d'autres s'étaient peint les bras et différentes parties du visage. Toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

Ils parlaient beaucoup : quelques-uns d'entre eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne;* mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en français et en hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot de *chevow*[1]. Nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main et quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire; et ils eurent bientôt appris

[1] M. de Bougainville écrit ce même mot *chaoua*.

par cœur ces mots : *Englishmen, come on shore*[1].

Chacun avait à sa ceinture une arme de trait d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main, et en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante : alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus gros qu'un schelling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse à ces animaux; mais ils lancent leur fronde de manière que la corde, rencontrant les deux jambes de l'autruche, ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussitôt par la force et le mouvement de rotation des pierres, et arrête l'animal, qui devient alors aisément le butin du chasseur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors, et de le secouer.

[1] Anglais, venez à terre.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verre, comme ceux que je leur avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge. Nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, et que j'en emmènerais quelques-uns d'entre eux avec moi, s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire. Comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays. Lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement et de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires et nouveaux qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre. Ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eut jeté les yeux sur un miroir; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre ima-

gination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les lois de la nature sont violées. Cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir : ils avançaient, reculaient, et faisaient mille tours devant la glace, riant avec éclat, et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau. Ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau. Ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée et les dindons.

Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda. Nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles; et je donnai à chacun des autres un sac de toile, dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la rassade, un peigne, un miroir, et quelques pièces de notre monnaie, qu'on

avait percées par le milieu afin de pouvoir les suspendre au cou avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées: ils en fumèrent un peu, mais ils ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons : ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine, et leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement et de terreur; le vieillard en particulier se jeta à terre sur le tillac, et, montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, et resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés. Nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaîté, et entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde décharge et la troisième; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner, et qu'ils devaient aller à terre. Je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller : cepen-

dant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard et d'un autre, qui voulurent rester. Ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau : le plus vieux tourna autour, et alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine. Là, il resta quelque temps sans dire un mot : puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière; car plusieurs fois il éleva les mains et les yeux vers le ciel, et parla avec des accens, un air et des gestes fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe : alors il me montra le soleil, puis, faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, et me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, et je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-temps sur cette partie de la côte : enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon. Lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, et continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à terre. Lorsqu'ils débar-

quèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe. L'officier qui était à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment; ce qui parut les mortifier extrêmement.

§ 2.

Passage du détroit de Magellan, avec quelques nouveaux détails sur les Patagons, et une description des côtes opposées et de leurs habitans.

Le 17 décembre 1766, vers une heure, je fis signal de lever l'ancre, et j'ordonnai au *Swallow* de marcher en avant, et au *Prince Frédéric* de le suivre. Nous avions le vent debout, et il soufflait avec assez de force: de sorte que nous fûmes obligés de louvoyer, en profitant de la marée dans le détroit de Magellan, entre le cap de la Vierge-Marie et la pointe de sable qui ressemble à Dungeness. Quand nous fûmes en travers de cette pointe, nous restâmes près de la côte, où nous vîmes deux guanaques et plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couraient avec une grande vitesse. Les chasseurs les suivaient de près, tenant leurs frondes prêtes à être lancées; mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à portée de notre vue.

Nous étions à environ deux lieues de Dungeness, et nous prenions le large, lorsque nous tombâmes sur un bas-fond, où nous n'avions que sept brasses d'eau à demi-flot; ce qui nous obligea de faire des bordées courtes en sondant continuellement.

A huit heures et demie du soir nous jetâmes l'ancre à environ trois milles de la côte. Le cap de la Vierge-Marie nous restait alors nord-est, et le cap de Possession, à environ cinq lieues de distance.

A peine y avait-il une demi-heure que nous avions jeté l'ancre, lorsque les naturels allumèrent plusieurs grands feux en face du vaisseau; et à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cents qui campaient dans un vallon d'un très beau vert, situé entre deux collines: leurs chevaux paissaient derrière eux.

Vers les six heures du matin nous remîmes sous voiles, après la marée qui y monte et baisse de trente pieds, et dont la vitesse est d'environ trois nœuds par heure. Vers le midi, n'ayant que peu de vent, et le jusant ou reflux courant avec beaucoup de force, *le Swallow*, qui était à l'avant, fit signal et jeta une ancre; j'en fis de même, ainsi que *le Prince Frédéric* qui marchait à l'arrière.

Comme nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le rivage, et que le capitaine Carteret m'avait dit que c'était là l'endroit où le commo-

dore Byron avait trouvé les grands Patagons, j'envoyai les lieutenans du *Swallow* et du *Prince Frédéric* au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que les vaisseaux étaient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces officiers étant revenus, ils nous dirent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très près de la plage, les habitans y étaient venus en très grand nombre, et que c'étaient les mêmes que nous avions vus la veille, avec plusieurs autres qui n'avaient pas paru, particulièrement des femmes et des enfans; que, lorsque ces Américains avaient vu que nos gens n'avaient pas envie de débarquer, ils en avaient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avaient été sur le vaisseau s'étaient avancés à gué près du canot, lui faisant signe d'approcher, et prononçant très haut et à diverses reprises les mots anglais qu'on leur avait appris : *Anglais, venez à terre;* que, voyant leurs invitations inutiles, ils avaient voulu entrer dans la chaloupe, et qu'on avait eu beaucoup de peine à les en empêcher; que ces deux officiers avaient présenté aux Américains du pain, du tabac et quelques bagatelles, faisant signe en même temps qu'ils désiraient en échange des guanaques et des autruches qu'ils voyaient, mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre; enfin que, ne pouvant obtenir de rafraîchissemens, ils avaient longé le rivage à la

rame pour chercher de l'eau douce, mais que, ne voyant aucune apparence de ruisseau, ils étaient revenus à bord.

Le lendemain, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, *le Swallow* marchant toujours à l'avant, et à midi nous mouillâmes dans la baie de Possession. Le cap de Possession était alors à l'est, éloigné de trois lieues, les Oreilles-d'Ane à l'ouest, et l'entrée des goulets au sud-ouest. Le fond de la baie, qui était la terre la plus voisine du vaisseau, était à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains sur le cap, et, le soir, de grands feux allumés sur la côte de la Terre de Feu.

Le 23 au matin, nous mîmes à la voile, en tenant le plus près; mais la marée était si forte, que *le Swallow* prit une route, *le Dauphin* une autre, et *le Prince Frédéric* une troisième. Vers les six heures du soir, la mer s'étant retirée, nous mouillâmes sur la rive occidentale; *le Swallow* mouilla sur la rive du nord, et la flûte à environ deux milles à l'est. Le détroit, en cet endroit, n'a que deux milles de large. A minuit, la marée étant baissée, nous levâmes l'ancre, et gouvernâmes du premier goulet au second par sud-ouest. A huit heures, nous mouillâmes à deux lieues de la côte, le cap Grégoire gisant à l'ouest-nord, et la pointe de Sweepstakes au sud-ouest. La marée y filait sept nœuds par heure, et son courant était quelquefois

si rapide et entraînait des quantités si prodigieuses d'herbes, que nous nous attendions à tout moment à être emportés à la dérive.

Le lendemain, jour de Noël, nous traversâmes le second goulet. A cinq heures l'île Saint-Barthélemi restait sud-ouest, à trois ou quatre milles de distance, et l'île Sainte-Élisabeth, sud-sud-ouest, à cinq ou six milles. Vers les huit heures et demie, le temps étant orageux et pluvieux, nous mouillâmes vers l'île Sainte-Élisabeth. Nous trouvâmes dans cette île une grande quantité de céleri, que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli et des tablettes de bouillon. Quelques officiers, étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avait pas long-temps qu'on avait fait du feu, et près desquels étaient plusieurs coquilles encore fraîches de moules et de lépas. Ils trouvèrent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avaient été aiguisés par un bout et enfoncés à terre dans une forme circulaire, et dont on avait rapproché et attaché les extrémités supérieures; mais ils n'aperçurent aucun habitant.

Nous vîmes, de cet endroit, plusieurs hautes montagnes, courant du sud à l'ouest-sud-ouest; quelques-unes étaient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour

cette partie du globe. Ces montagnes étaient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étaient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'était pas encore fondue. C'était le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous avions vu du bois.

Le 26, à deux heures du matin, nous levâmes l'ancre; et le vent étant bon, nous fûmes à trois heures en travers de l'extrémité septentrionale de l'île Sainte-Elisabeth. A cinq heures et demie, étant entre l'île Sainte-Élisabeth et l'île Saint-George, à une égale distance de l'une et de l'autre, le cap Purpoise gisait ouest-sud-ouest.

A midi nous avions la baie d'Eau-douce au sud-ouest. Nous étions à environ trois milles de la côte septentrionale; notre longitude était 71 degrés 20 minutes ouest, notre latitude 53 degrés 12 minutes.

Vers les quatre heures nous mouillâmes dans la baie du port Famine, et comme il y avait peu de vent, nous mîmes dehors tous les canots pour faire avancer *le Swallow* et *le Prince Frédéric*.

Le lendemain au matin, le vent soufflant par rafales, nous remarquâmes le vaisseau plus avant dans le havre, et l'amarrâmes avec un câble de chaque côté, à neuf brasses de fond. J'envoyai alors un détachement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois et les voiliers, que je fis passer

ensuite à terre avec le chirurgien, le canonnier et quelques sous-officiers. Le cap Sainte-Anne gisait alors nord-est, à trois quarts de mille, et la rivière Sedger sud-ouest.

Tant que nous restâmes en cet endroit, nous y prîmes assez de poisson pour en faire un repas chaque jour, tant aux malades qu'à ceux qui se portaient bien. Nous y trouvâmes aussi une grande abondance de céleri et de tiges de pois, qu'on faisait bouillir avec des pois et les tablettes de bouillon; nous cueillîmes outre cela une espèce de fruit qui y était très abondant et qui ressemble à la canneberge, ainsi que des feuilles d'un arbre assez semblable à l'épine, lesquelles étaient extrêmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie, tous nos gens commençaient à être fort pâles et fort maigres; plusieurs étaient violemment attaqués du scorbut, et d'autres étaient visiblement menacés d'en être bientôt malades : quinze jours après il n'y eut plus un seul scorbutique sur nos trois bâtimens. Ils se guérirent en respirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge et en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

Le 14 janvier nous embarquâmes tout notre équipage et nos tentes. Nous prîmes soixante-quinze barriques d'eau douce, et nous tirâmes du *Prince Frédéric* des provisions de toute espèce pour notre

usage pendant une année entière, et pour *le Swallow* pendant dix mois. J'envoyai ensuite le maître dans le cânot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit.

Après plusieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile, nous fûmes obligés de rester dans notre station jusqu'au 17 : ce jour-là, *le Prince Frédéric* partit pour l'île Falkland, et le maître revint de son expédition. Il rapporta qu'il avait trouvé, entre le lieu où nous étions et le cap Forward, quatre endroits où l'on pouvait mouiller en sûreté; qu'il était descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avait trouvé beaucoup de bois et d'eau, très près de la plage, avec une grande quantité de canneberges et de céleri sauvage. Il dit aussi qu'il avait vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étaient pas encore mûrs; un grand nombre de beaux arbustes en pleines fleurs, portant des fleurs de couleurs différentes, mais particulièrement rouge, pourpre, jaune et blanche; et une grande quantité d'écorce de Winter, épicerie agréable bien connue des botanistes d'Europe. Il avait tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon et quelques autres oiseaux.

Le 18, à cinq heures du matin, nous mîmes à la voile, et à midi, étant à deux milles du rivage,

le cap Forward gisait nord-est, et le cap Holland sud-ouest. La latitude en cet endroit était, suivant notre observation, 50 degrés 3 minutes sud, et le détroit avait environ six milles de large. Peu de temps après j'envoyai un canot dans la baie de Snug pour y chercher un mouillage; mais le vent venant de terre, je me tins encore au large toute la nuit.

Le lendemain au matin nous fîmes un peu d'eau, et cueillîmes beaucoup de céleri sauvage; mais nous ne pûmes point prendre de poisson, excepté quelques moules. J'envoyai les canots pour sonder, et je reconnus qu'il y avait un très bon mouillage à environ un demi-mille de terre, depuis le cap jusqu'à quatre milles au-dessous, et tout à côté du cap un bon havre où un vaisseau pouvait se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port Famine, parce qu'il s'y trouvait une grande rivière d'eau douce, avec beaucoup de bois, de céleri et de canneberges; mais on n'y pouvait avoir d'autres poissons que des moules.

Après nous être pourvus d'eau et de bois, nous quittâmes cet endroit le 22, vers les trois heures après midi. A neuf heures du soir le vaisseau était à deux milles de la côte. Nous voyions une tache blanche de l'île Monmouth au sud-sud-ouest, et l'île Rupert était ouest-sud-ouest. Le détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit; et nous trou-

vâmes une marée qui produisait un effet extraordinaire, car il était impossible de tenir le cap sur aucun point.

Le lendemain au matin, à six heures, *le Swallow* fit signal qu'il avait trouvé un mouillage ; et à huit heures nous jetâmes l'ancre dans une baie sous le cap Galand. Les montagnes de cette côte sont très élevées ; le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourrait découvrir la mer du Sud ; mais il trouva que la vue était interceptée par des montagnes encore plus hautes, situées sur la côte méridionale. Cependant avant de descendre, il éleva sur cette montagne une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un schelling, et un papier sur lequel étaient écrits le nom du vaisseau et la date de l'année : monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Le 24 au matin nous prîmes deux canots, et nous examinâmes la baie Descordes, que nous trouvâmes très inférieure à celle où le vaisseau mouillait. L'entrée en était très étroite et barrée par une batture où il n'y avait pas assez d'eau pour mettre à flot un vaisseau de grand port.

Nous vîmes en cet endroit un animal qui ressemblait à un âne ; mais il avait le pied fourchu, comme nous le découvrîmes ensuite en suivant ses

traces, et il courait avec autant de vitesse qu'un daim. C'était le premier quadrupède que nous eussions vu dans le détroit, excepté à l'entrée où nous aperçûmes les guanaques que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais sans pouvoir l'atteindre; il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs présente l'aspect le plus aride et le plus sauvage; les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élévation prodigieuse : du pied jusqu'au quart de leur hauteur, elles sont couvertes de gros arbres; de là jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbustes desséchés; plus haut, on aperçoit des amas de neige et des fragmens de roc brisé; le sommet est entièrement nu, et s'élève au-dessus des nuages, en morceaux de rochers, entassés les uns sur les autres, qui ressemblent à des ruines de la nature dévouée à une éternelle stérilité.

Nous allâmes sur deux bateaux aux îles Royales, où nous restâmes jusqu'au 27 au matin, lorsqu'une des chaloupes qui avait été envoyée pour estimer le courant, revint, et nous rapporta que sa vitesse était de deux milles par heure, mais que, le vent étant nord, nous pouvions vraisemblablement tourner avant la nuit la baie d'Élisabeth et la rade d'York : en conséquence, nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28, à midi, la pointe occidentale

du cap Galand était ouest-nord-ouest, et la tache blanche de l'île Saint-Charles est-sud-sud. Le vent soufflait de terre avec violence et par rafales. A deux heures nous avions la pointe occidentale du cap Galand à l'est, éloignée de cinq lieues. A cinq heures nous arrivâmes à la rade d'York. La pointe de passage était est-sud-est, à un demi-mille; un rocher près de l'île Rupert sud-est, et un ruisseau qui était sur la baie est-nord-est. Peu de temps après le coucher du soleil, nous vîmes une grande fumée sur la côte méridionale, et une autre sur l'île du Prince Rupert.

Le 29, de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau; peu de temps après que nos gens furent descendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale et débarquèrent seize Américains sur la pointe orientale de la baie. Lorsqu'ils furent à environ cent verges de distance de nos gens, ils s'arrêtèrent, appelèrent ceux-ci et leur firent des signes d'amitié; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de rassade et d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaisir aux Américains, qui poussèrent des cris de joie. Nos gens imitèrent ces cris; les Américains s'avancèrent alors, continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes, on se frappa mutuellement dans les mains, et nos gens donnèrent

aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur avaient montrées de loin.

Ces Américains étaient couverts de peaux de veaux marins, et exhalaient une horrible puanteur; quelques-uns mangeaient de la viande pourrie et du poisson cru, avec l'air d'un appétit très vif et d'un très grand plaisir. Ils avaient le même teint que ceux que nous avions déjà vus, mais ils étaient d'une taille plus petite : le plus grand de ceux-ci n'avait pas plus de cinq pieds six pouces. Ils paraissaient transis de froid, et ils se hâtèrent d'allumer de grands feux. Il n'est pas aisé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver; car la saison était déjà si dure, qu'il tombait fréquemment de la neige. Ils étaient armés d'arcs, avec des flèches et des javelines, dont la pointe était de caillou, aiguisé en forme de langue de serpent. Ils lançaient les unes et les autres avec beaucoup de force et d'adresse, ne manquant presque jamais un but placé à une distance assez considérable.

Lorsqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de mondic, en tenant au-dessous, pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet mêlé avec de la terre blanchâtre, qui prenait feu comme de l'amadou. Ils prirent ensuite de l'herbe sèche, qui était fort abondante en cet endroit, et y mettant la mousse

allumée, l'enflammèrent dans une minute en l'agitant dans l'air.

La chaloupe étant revenue amena trois de ces Américains, qui ne parurent examiner avec quelque empressement que nos habits et un miroir. Ce miroir leur fit autant de plaisir qu'aux Patagons, et parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y jetèrent les yeux pour la première fois, ils se retournèrent aussitôt, nous regardant d'abord, puis se regardant les uns les autres; ils y reportèrent ensuite la vue brusquement et comme par surprise, se retournant comme auparavant; après quoi ils allaient regarder derrière le miroir avec un air d'empressement. Lorsqu'ils se furent familiarisés par degrés avec cet objet, ils souriaient devant la glace, et voyant l'image sourire aussi, ils témoignaient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avaient vu avec une parfaite indifférence: vraisemblablement le peu qu'ils possédaient suffisait à leurs désirs. Ils mangèrent de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

Lorsqu'ils quittèrent le vaisseau, j'allai à terre avec eux, et je trouvai plusieurs de leurs femmes et de leurs enfans qui étaient venus à l'endroit où nous faisions de l'eau. Je leur distribuai quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuser un moment. Ils nous donnèrent en échange quelques-unes de

leurs armes et plusieurs morceaux de mondic, tel qu'on en trouve dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramassaient sur les montagnes, qui probablement renferment des mines d'étain et peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays semble être le plus sauvage et le plus inhabitable qu'il y ait au monde, sans en excepter les parties les plus désertes de la Suède et de la Norwège, les habitans paraissent être les plus misérables de l'espèce humaine. Leur entière indifférence pour tous les objets nouveaux qu'ils voyaient et qui marquaient la supériorité de notre état sur le leur, pouvait bien les préserver des regrets qui accompagnent les désirs non satisfaits; mais ce ne pouvait être cependant que l'effet de leur stupidité; car des êtres qui se contentent des jouissances communes à tous les animaux ne peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espèce humaine.

Lorsque ces Américains nous quittèrent et s'embarquèrent dans leurs pirogues, ils y élevèrent une peau de veau marin pour servir de voile, et cinglèrent vers la côte méridionale, où nous aperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder le vaisseau ou nous, tant était faible l'impression qu'avaient faite sur eux les merveilles qu'ils avaient vues, et tant ils paraissaient absor-

bés par la sensation du moment présent, sans aucune habitude de réfléchir sur le passé.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au 3 février. Vers une heure nous levâmes l'ancre. Un coup de vent subit nous prit en poupe avec tant de violence que les deux bâtimens furent dans le danger le plus imminent d'être chassés à terre sur une chaîne de rochers. Heureusement le vent changea tout à coup, et nous reprîmes le large sans avoir reçu de dommage.

A cinq heures après midi, la marée étant finie et le vent tournant à l'ouest, nous gouvernâmes vers la rade d'York, et à la fin nous y jetâmes l'ancre. En même temps *le Swallow*, qui était fort près de la baie des Iles, sous le cap Quade, tâcha d'y entrer; mais la marée l'obligea de revenir à la rade d'York. Nous avions la rivière de Batchelor au nord-nord-ouest, à trois quarts de mille; l'entrée du canal Saint-Jérôme au nord-ouest, et une petite île sur la côte méridionale à l'ouest. Le courant de la marée y était rapide et incertain. Il courait en général à l'est; mais quelquefois, quoique rarement, il portait à l'ouest six heures de suite.

En remontant cette rivière à trois milles entre le mont de Misère et une autre montagne d'une hauteur prodigieuse, on trouve sur la côte de l'ouest une cataracte d'un effet très frappant. Elle se précipite d'environ quatre cents verges de haut. Dans

la moitié de sa course elle roule sur un plan très escarpé; l'autre moitié forme une chute absolument perpendiculaire, et le bruit n'en est pas moins imposant que la vue.

Les vents contraires nous retinrent en cet endroit jusqu'au 14 au matin, où nous levâmes l'ancre, et en moins d'une demi-heure le courant porta le vaisseau vers la rivière de Batchelor. Le vaisseau ayant fait un peu de chemin, nous retournâmes à notre station, et mouillâmes de nouveau à la rade d'York.

Le 17 nous entrâmes dans la rade de Saint-David, et un courant qui en partait nous remit au milieu du canal. Pendant ce temps-là, *le Swallow* était sur la côte du nord.

Les chaloupes trouvèrent un mouillage dans une petite baie, que nous appelâmes *baie de Butler*, du nom d'un de nos contre-maîtres qui l'avait découverte. Elle gît à l'ouest de la baie de Rider sur la côte méridionale du détroit qui, en cet endroit, a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portait à l'ouest avec rapidité.

Nous restâmes dans cette situation jusqu'au 20. Vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaissirent à l'ouest; à une heure il s'éleva une tempête, et il tomba une quantité prodigieuse de pluie et de grêle. Nous courûmes le plus grand danger; car si les câbles s'étaient rompus, nous n'aurions pas pu sortir à voile, et nous n'avions pas assez de place

pour jeter une autre ancre : de sorte que nous aurions été brisés en pièces dans peu de minutes, et vraisemblablement personne n'aurait pu échapper. Heureusement vers les huit heures le vent devint moins violent ; et ayant diminué par degrés pendant la nuit, nous eûmes un temps passable le lendemain au matin.

Nous restâmes là huit jours, pendant lesquels nous complétâmes notre provision de bois et d'eau; nous séchâmes nos voiles, et nous envoyâmes une partie de nos gens à terre pour y laver leur linge et dégourdir leurs jambes : ce qui était d'autant plus nécessaire que le froid, la neige et la tempête les avaient retenus trop long-temps dans le bas du vaisseau.

Nous prîmes des moules et des lépas, et cueillîmes une grande quantité de céleri et d'orties. Les moules étaient les plus grandes que j'eusse jamais vues : il y en avait de cinq à six pouces de longueur. Nous prîmes aussi une grande quantité d'un beau poisson, rouge et ferme, assez semblable au *gurnet :* quelques-uns de ces poissons pesaient de quatre à cinq livres.

Le maître du vaisseau ayant été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il n'avait pas pu trouver d'abri, excepté près du rivage, où il ne faudrait le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avait débarqué dans une

grande île sur la côte septentrionale du canal de *Snow;* et là, presque mourant de froid, il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche, avec un officier de poupe et un des matelots, pour observer le détroit et les tristes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à son entrée, était tout aussi large que plusieurs parties du détroit, et ne devenait guère plus étroit dans un espace de plusieurs milles sur le côté de la Terre de Feu. Il trouva le pays qui bordait la côte du sud plus horrible et plus sauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu : c'étaient des montagnes raboteuses plus hautes que les nues, absolument dépouillées depuis leur base jusqu'à leur sommet, et où l'on n'apercevait pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentaient pas un aspect moins affreux : elles étaient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avait été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevasses de la montagne, et se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des neiges. Ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

Le 1er mars, nous vîmes *le Swallow* sous voiles sur la côte septentrionale du cap Quade. Nous le-

vâmes l'ancre, et sortîmes de la baie de Butler; mais un calme qui survint peu de temps après nous obligea de faire touer le vaisseau par les chaloupes, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Le cap Notch était alors nord-ouest, entre trois et quatre lieues, et le cap Quade nord-est, à trois lieues de distance.

Vers les trois heures après midi, le vent étant très petit, nous mouillâmes avec *le Swallow*, sous la côte du nord, dans une petite baie, où est une montagne de roche haute et escarpée, dont le sommet ressemble à la tête d'un lion : pour cette raison nous nommâmes la baie l'*Anse du Lion*.

Nous envoyâmes les chaloupes à l'ouest pour chercher d'autres mouillages. Elles revinrent à minuit, et rapportèrent qu'il y avait une baie à la distance d'environ quatre milles, et que la baie de Goodluck était à trois lieues vers l'ouest.

Le lendemain, à midi et demi, le vent étant au nord, nous partîmes de l'Anse du Lion, et à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans celle de Goodluck. Une île de rocher, à l'extrémité occidentale de la baie, gisait nord-ouest.

Nous fûmes obligés de rester une semaine entière dans cette situation; et pendant ce temps-là je réduisis mon vaisseau, ainsi que *le Swallow*, aux deux tiers de la portion, à l'exception de l'eau-

de-vie; mais je continuai le déjeuner tant que nous eûmes les légumes et l'eau en abondance.

Le 15, vers midi, nous vîmes *le Swallow* sous voiles, et le temps étant calme, nous envoyâmes à son secours notre chaloupe, qui le remorqua dans un très bon havre sur la côte du sud, vis-à-vis de l'endroit où nous étions, et revint le soir. Le rapport qu'on nous fit de ce havre nous détermina à y entrer aussitôt que nous le pourrions. En conséquence, le lendemain, à huit heures du matin, nous quittâmes la baie de Goodluck, et nous nous trouvâmes fort heureux d'en sortir sains et saufs. Quand nous fûmes en travers du havre où était *le Swallow*, nous tirâmes plusieurs coups de canon, afin de lui faire signal d'envoyer ses bateaux pour nous aider à entrer: sur-le-champ le maître vint à bord de notre vaisseau, et nous conduisit dans une station très commode. Ce havre est à l'abri de tous les vents, et excellent à tous égards: nous lui donnâmes le nom de *havre du Swallow*. Il s'y trouve deux canaux, l'un et l'autre très étroits, mais qui ne sont pas dangereux, parce que les rochers se reconnaissent aisément par les herbes qui s'élèvent dessus.

Le lendemain au matin, à neuf heures, le vent soufflant de l'est, nous levâmes l'ancre, et mîmes à la voile. A midi nous prîmes *le Swallow* à la remorque; mais à cinq heures, le vent étant très

faible, nous cessâmes de touer. A huit heures du soir, les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage revinrent sans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais, et à minuit le cap Upright nous restait sud-sud-ouest.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous reprîmes *le Swallow* à la toue; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner : le temps s'obscurcit, la mer s'enfla, et nous voyions la terre tout près du bord opposé au vent. Comme on ne pouvait point trouver d'endroit pour jeter l'ancre, le capitaine Carteret me conseilla d'arriver sur la baie d'Upright, et j'y consentis. Comme il connaissait la route, il marcha à l'avant; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui et la côte, et nous suivîmes. A onze heures, n'ayant que peu de vent, nous arrivâmes en travers d'un grand lagon. Comme il y avait un courant qui y portait avec force, *le Swallow* fut chassé parmi les brisans, tout près de la côte opposée au vent. Pour comble de malheur, le temps était obscurci par un brouillard épais, il n'y avait point de mouillage et la houle était très forte. Dans cette périlleuse situation, *le Swallow* fit signal de détresse, et nous envoyâmes sur-le-champ à son secours notre chaloupe et d'autres bateaux. Les bateaux le remorquèrent; mais leurs efforts auraient été inutiles, si un vent frais qui souffla tout à coup

de terre n'avait pas chassé le bâtiment au large.

La mer étant devenue fort grosse vers midi, nous tournâmes le cap vers la côte septentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt entourés d'îles; mais le brouillard était si épais que nous ne savions ni où nous étions ni quelle route nous devions prendre. Nous envoyâmes les bateaux jeter la sonde parmi ces îles, mais on ne put point trouver de mouillage. Nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des Iles, et qu'il ne nous restait de moyen pour échapper au naufrage que de porter sur-le-champ au large; mais cela n'était pas aisé, car j'étais presque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une île ou un rocher. A quatre heures après midi, le temps s'éclaircit heureusement pendant une minute; et ce fut assez pour nous faire reconnaître le cap Upright, où nous cinglâmes sur-le-champ, et à cinq heures et demie nous mouillâmes dans la baie, ainsi que *le Swallow*.

Le 18 nous eûmes des vents frais, et nous envoyâmes des chaloupes pour sonder à travers le détroit. Le lendemain au matin, tandis que nos gens étaient occupés à faire de l'eau et du bois, et à ramasser du céleri et des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent sur les flancs du vaisseau. Ils avaient l'air aussi grossiers et aussi misérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la

baie d'Élisabeth. Ils avaient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de *blubbers* et de pinguins, qu'ils mangeaient toute crue. Un de nos gens qui pêchait à la ligne donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venait de prendre et qui était un peu plus gros qu'un hareng. L'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os: il tua d'abord le poisson, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, et se mit à le manger, en commençant par la tête et en allant jusqu'à la queue, sans rejeter les arêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

Ces Américains mangèrent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, cru ou cuit, salé ou frais; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étaient tremblans de froid, et n'avaient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jetée simplement sur leurs épaules et qui ne descendait pas jusqu'à la ceinture : nous remarquâmes même qu'en ramant ils laissaient cette peau à côté d'eux et restaient absolument nus. Ils avaient quelques javelines, grossièrement armées d'un os à la pointe, et dont ils se servaient pour percer les veaux marins, les poissons et les pinguins. Nous observâmes que l'un d'eux avait un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui était attaché à une pièce de bois et paraissait destiné à servir d'outil plutôt que d'arme.

Ils avaient tous les yeux malades : ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhalaient une odeur plus désagréable que celle des renards : c'était vraisemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur manière de se nourrir.

Leurs canots avaient environ quinze pieds de long sur trois de largeur, et près de trois de profondeur. Ils étaient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanières de cuir. Ils avaient bouché les jointures avec une espèce de jonc, et le dehors était enduit de résine ou de gomme, qui empêchait l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches, courbées en arcs, étaient cousues transversalement dans le fond et sur les côtés, et des pièces droites étaient placées au sommet en travers du bateau et solidement attachées à chaque bout. Mais tout cela était mal construit, et nous ne vîmes rien de ces Américains qui annonçât la moindre industrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre et d'autres bagatelles qu'ils emportèrent : ils tournèrent vers le sud, et nous n'en vîmes plus aucun.

Pendant que nous étions dans cette station, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages. Ils allèrent jusqu'à dix lieues à l'ouest, et ne trouvèrent que deux endroits

propres à y jeter l'ancre : l'un était à l'ouest du cap Upright, dans la baie des Iles, mais il était difficile d'y entrer et d'en sortir; l'autre fut appelé *la baie Dauphin* : c'était un bon havre, avec un fond égal partout. Nos gens virent plusieurs petites anses qui étaient toutes dangereuses. Les gens qui appartenaient à un des bateaux passèrent une nuit sur une île, où ils virent arriver six pirogues qui débarquèrent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur-le-champ au bateau et commençaient à en emporter tout ce qu'ils y trouvaient; mais nos gens s'en aperçurent assez à temps pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirèrent dans leurs canots et s'armèrent de longues perches et de javelines dont la pointe était faite d'os de poisson. Ils ne jugèrent pas à propos de commencer un combat; nos gens, qui étaient au nombre de vingt-deux, se tinrent seulement sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Américains, ils se rapprochèrent les uns des autres, et vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Nous eûmes pendant plusieurs jours de la grêle, du tonnerre, de la pluie, des coups de vent très forts et une grosse mer. Nous jugeâmes que le vaisseau ne pourrait pas tenir, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant et deux câbles à chaque bout. Les

matelots allaient cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice, ce qui contribuait d'une manière sensible à entretenir leur santé, et ils y trouvaient presque chaque jour des provisions suffisantes de moules et de légumes.

Le 30 nous eûmes pour la première fois un temps plus doux. Nous en profitâmes pour sécher les voiles qui étaient gâtées par l'humidité, mais que nous n'avions pas encore pu déployer, dans la crainte de tomber à la dérive; nous mîmes aussi à l'air les voiles de rechange, que nous trouvâmes fort maltraitées par les rats, et nous employâmes les voiliers à les raccommoder.

Le même jour, nous vîmes plusieurs canots pleins d'Américains descendre sur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin, plusieurs de ces Américains vinrent à bord, et furent reconnus pour les mêmes que nos gens avaient trouvés dans une île quelques jours auparavant. Ils se comportèrent très paisiblement, et nous les renvoyâmes, comme de coutume, en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain, 1er avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau, apportant avec eux des oiseaux que nos gens achetèrent pour quelque chose de peu de valeur, et je fis présent aux Américains de quelques haches et de quelques couteaux.

Le jour suivant, le maître du *Swallow*, qui avait été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta

qu'il en avait trouvé trois très bons sur la côte du nord : l'un à environ quatre milles à l'ouest du cap de la Providence ; un autre sous la côte orientale du cap Tamar, et le troisième à environ quatre milles à l'ouest de ce dernier cap.

Nous vîmes ce même jour venir à bord du vaisseau deux canots, avec quatre hommes et trois petits enfans dans chacun. Les hommes étaient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant ; mais les enfans étaient entièrement nus. Ils étaient un peu plus blonds que les hommes, qui paraissaient avoir beaucoup d'attention et de tendresse pour eux, et s'occupaient surtout à les lever en l'air, tantôt en dedans, tantôt en dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers et des bracelets qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étaient à bord du vaisseau, et que les autres restaient autour dans leurs canots, il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau et du bois.

Les Américains qui étaient dans les canots tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipait, et, dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau, ils appelèrent avec de grands cris ceux qui étaient à bord, et qui, paraissant vivement alarmés, sautèrent à la hâte dans leurs canots après y avoir fait descendre leurs enfans, et s'éloignè-

rent sans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvait deviner la cause de cette émotion soudaine; mais nous vîmes ces Américains dans leurs canots ramer après la chaloupe, poussant de grands cris avec des marques extraordinaires de trouble et d'effroi. La chaloupe marchait plus vite qu'eux. Lorsqu'elle approcha du rivage, nos gens aperçurent quelques femmes qui ramassaient des moules parmi les rochers. Cela expliqua sur-le-champ le mystère : les pauvres Américains craignaient que des étrangers n'attentassent, soit par force soit par séduction, aux droits des maris, droits dont ils paraissaient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays en apparence moins sauvages et moins grossiers que ceux-ci. Pour les tranquilliser, nos gens restèrent dans la chaloupe sans ramer, et se laissèrent devancer par les canots. Les Américains, de leur côté, ne cessèrent de crier pour se faire entendre de leurs femmes, jusqu'à l'instant enfin où elles prirent l'alarme elles-mêmes, et s'enfuirent hors de la portée de la vue. Dès que leurs maris furent à terre, ils tirèrent leurs canots sur la plage, et suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

Comme le temps était toujours orageux et incertain, nous restâmes à l'ancre jusqu'au 10. Ce jour-là, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile de compagnie avec *le Swallow*. A midi le cap de

la Providence nous restait au nord-nord-ouest, à quatre ou cinq milles. A quatre heures après midi nous avions le cap Tamar au nord-ouest, à trois lieues de distance; le cap Upright, est-sud-est, à trois lieues aussi, et le cap Pillar, ouest, à la distance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à peu près à l'ouest-nord, et à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles. Alors le cap Pillar était à un demi-mille au sud-ouest, et *le Swallow* était à environ trois milles derrière nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent, nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes, afin de sortir de l'embouchure du détroit. A onze heures je voulais faire moins de voile à cause du *Swallow;* mais cela ne me fut pas possible, parce qu'un courant nous chassait avec force sur les îles de Direction, et que le vent étant à l'ouest il m'était indispensable de porter de la voile pour les éviter. Peu de temps après nous perdîmes de vue *le Swallow*, et nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit; mais il s'éleva du brouillard et la mer devint très grosse; nous fûmes unanimement d'avis qu'il était absolument nécessaire de gagner le large le plus tôt qu'il serait possible, parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus haute il nous aurait été impossible de doubler la Terre de Feu sur un bord ou

le cap Victoire à l'autre. A midi nous avions les îles de Direction au nord-ouest, à trois lieues de distance; le cap Victoire sur la même ligne, au nord, à sept lieues, et le cap Pillar à l'est, éloigné de six lieues. Nous étions, suivant l'observation, par 52 degrés 38 minutes de latitude sud, et 76 degrés de longitude ouest.

Nous quittâmes ainsi cette sauvage et inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage; où, au milieu de l'été, le temps était nébuleux, froid et orageux; où presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois; enfin, où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés. Nous étions entrés dans le détroit le 17 décembre 1766, nous en sortîmes le 11 avril de l'année suivante.

§ 3.

Description particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le détroit, ainsi que des battures et des rochers qui se trouvent dans le voisinage.

Après avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'ouest. Mais avant que de continuer le récit de notre voyage je donnerai un détail plus circonstancié des endroits où nous avons jeté l'ancre; je parlerai aussi des battures et des rochers qui se

trouvent près de ces mouillages, ainsi que de la latitude, de la longitude et des marées.

Cap de la Vierge Marie. La baie au-dessous de ce cap est un bon havre quand le vent est à l'ouest. Il y a un bas-fond à la hauteur du cap; mais on le distingue aisément par les goëmons qui le couvrent. Le cap est un rocher blanc et escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est de 52 degrés 24 minutes sud, et sa longitude, de 68 degrés 22 minutes ouest. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau.

Baie de Possession. En entrant dans cette baie, il est nécessaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe et s'étend à près d'un mille. La pointe est par 52 degrés 23 minutes de latitude sud, et 68 degrés 57 minutes de longitude ouest. Dans la baie, la marée monte et baisse de quatre à cinq brasses, et la force de son courant est d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau.

Port Famine. En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une ville qu'ils appelèrent *Philippe-*

ville, et y laissèrent une colonie composée de quatre cents personnes. Quand notre célèbre navigateur Cavendish[1] y arriva en 1587, il trouva sur la grève un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des quatre cents. Ils avaient tous péri, faute de subsistance, à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquèrent pour la rivière de la Plata, et l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avait trouvé le nom de *Port Famine*. C'est une très belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément et en sûreté. On trouve en cet endroit de quoi faire facilement du bois et de l'eau. Nous prîmes une grande quantité d'un petit poisson très bon en jetant la ligne par les bords du vaisseau, et nous jetâmes aussi la seine avec beaucoup de succès dans une baie de sable fin, un peu au sud de la rivière de Sedger. Nous tuâmes un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, et particulièrement des oies, des canards, des sarcelles, des bécassines, des pluviers et des *race-horses;* nous y trouvâmes aussi du céleri en grande abondance. Cet endroit est par 53 degrés 42 minutes de latitude sud, et 71 degrés 28 mi-

[1] Et par corruption *Candish*, nom sous lequel nous l'avons fait connaître dans le premier volume.

nutes de longitude ouest. Nous y jetâmes l'ancre le 27 décembre 1766, et nous en partîmes le 18 janvier.

Baie du cap Holland. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a partout un fond très bon pour y jeter l'ancre. Il y avait en face du vaisseau un très joli ruisseau, et sous le cap Holland une grande rivière, navigable pour les chaloupes jusqu'à plusieurs milles. On trouve aussi sur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules et des lépas[1], du céleri et des canneberges en abondance; mais nous ne prîmes que très peu de poisson, soit à la ligne soit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des sarcelles et des *race-horses*[2], mais en petite quantité. Cette baie est par 53 degrés 57 minutes de latitude sud, et 72 degrés 34 minutes de longitude ouest. L'eau montait à environ huit pieds; nous ne trouvâmes cependant point de marée régulière, mais un fort courant portant à l'est.

Baie du cap Galand. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de sûreté, il y a un beau et grand lagon[3] où une flotte pourrait mouil-

[1] Genre de coquillages adhérens aux rochers ou à d'autres corps durs.

[2] Mot anglais qui, proprement, veut dire *cheval de course.*

[3] Mare ou étang d'eau de mer, environné de terre et de sable

ler sans aucun danger, et qui a, dans toute son étendue, quatre brasses d'eau avec un fond de vase molle. Le meilleur mouillage dans la baie est sur le côté de l'est: on y trouve deux rivières pour faire de l'eau et beaucoup de bois. Le lagon abondait en poules sauvages, en céleri, en moules et en lépas. La baie et le lagon sont par 53 degrés 50 minutes de latitude sud, et 73 degrés 9 minutes de longitude ouest. J'ai observé que l'eau montait et baissait de neuf pieds; mais la marée était fort irrégulière.

Baie d'Élisabeth. A l'entrée de cette baie il y a deux petites roches qui paraissent au-dessus de l'eau. La plus dangereuse est à la hauteur de la pointe orientale de la baie; mais il est aisé de l'éviter en se tenant à distance. Le débarquement est très commode tout autour de la baie, mais on est fort exposé aux vents d'ouest. Le meilleur mouillage est à la pointe de *passage*, à un demi-mille de distance. On peut s'y procurer assez de bois pour l'usage des vaisseaux, et il y a une petite rivière où l'on peut aisément se pourvoir d'eau. Nous y cueillîmes un peu de céleri et quelques canne-

que la mer amène sur la plage dans les coups de vent et dans les remous. Les remous sont des tournoiémens d'eau qui, venant à s'échapper des deux bords du vaisseau pour remplir le vide qu'il laisse derrière lui lorsqu'il cingle ou navigue à pleines voiles, s'entrechoquent et tourbillonnent les uns sur les autres.

berges[1], mais nous ne trouvâmes ni poissons ni oiseaux de mer. Cet endroit est par 53 degrés 43 minutes de latitude sud, et 73 degrés 24 minutes de longitude ouest. Nous y mouillâmes le 29 janvier, et nous en partîmes le 4 février.

Rade d'York. Le seul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui est formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend jusqu'à la longueur d'un câble, de la pointe occidentale; mais, quand on le connaît, il est aisé de l'éviter. Il est aisé de se pourvoir d'eau en remontant d'un mille la rivière de Batchelor, et l'on trouve du bois tout autour de la baie, qui est d'ailleurs très commode partout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules et de lépas, plusieurs poules sauvages et un peu de poisson, mais pas assez pour fournir à l'équipage un seul repas de nourriture fraîche. Cette rade est par 53 degrés 39 minutes de latitude sud, et 73 degrés 52 minutes de longitude ouest. L'eau monte et baisse d'environ huit pieds, mais la marée est irrégulière. Le maître du vaisseau, qui a plusieurs fois traversé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avait trois directions différentes.

[1] Plantes de marais rampantes à feuilles comme le serpolet.

Nous y mouillâmes le 4 février, et nous en partîmes le 11.

Baie de Butler. C'est une petite baie entièrement environnée de rochers, de sorte qu'aucun vaisseau ne doit y mouiller s'il lui est possible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant assez de bois et d'eau pour entretenir notre provision; des moules et des lépas en abondance, un fort bon poisson et quelques poules sauvages; mais le céleri et les canneberges y étaient très rares. Cette baie est par 53 degrés 37 minutes de latitude sud, et 74 degrés 9 minutes de longitude ouest. L'eau y monte et baisse d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'est. Nous y mouillâmes le 18 février, et nous en partîmes le 1er mars.

Anse du Lion. C'est une petite baie entourée de rochers. L'eau est profonde, mais le fond est bon. La place n'est pas mauvaise pour un vaisseau, et n'est pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve point de bois. Il n'y a d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchissemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de *rock-fishs* [1] et un peu de céleri : on y est par 35 de-

[1] Poisson de rocher.

grés 26 minutes de latitude sud, et 74 degrés 25 minutes de longitude ouest. La marée, autant que nous avons pu en juger par l'aspect des rochers, monte et baisse d'environ cinq pieds, et la vitesse des courans est d'environ deux nœuds par heure.

Baie de Goodluck[1]. C'est une petite baie qui est, comme plusieurs autres dans le détroit, tout entourée de rochers. On trouve en cet endroit peu de bois et beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très difficile. En voyant cette partie de la côte on ne peut espérer d'y trouver aucune espèce de rafraîchissement: et en effet nous n'y trouvâmes que quelques rock-fishs, que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonstances où il serait avantageux d'entrer dans cette baie; mais nous trouvâmes qu'il était fort heureux d'en sortir. Elle est par 53 degrés 23 minutes de latitude sud, et 74 degrés 33 minutes de longitude ouest. La marée monte et baisse de trois à quatre pieds.

Havre du Swallow. Ce havre, quand une fois on y est entré, est très sûr, attendu qu'il est à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en est étroite et embarrassée de rochers. Nous y fîmes une provi-

[1] *Luck* signifie *chance*, *fortune; goodluck* répond à *bonheur* ou *bon succès*.

sion suffisante de bois et d'eau, mais le bois était très petit. Comme la mer en cet endroit est toujours unie, il est aisé de débarquer partout; mais nous n'y trouvâmes aucun rafraîchissement, excepté quelques moules et des rock-fishs. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible, et semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de 53 degrés 29 minutes au sud, et la longitude de 74 degrés 35 minutes à l'ouest. La marée monte et baisse de quatre à cinq pieds.

Baie Upright[1]. On peut en sûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paraît au-dessus de l'eau. Le bois y est très petit, mais nous y en trouvâmes une assez grande quantité pour entretenir notre provision; l'eau y est excellente et en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, nous n'y prîmes que quelques poules sauvages, des rock-fishs et des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53 degrés 8 minutes de latitude sud, et 75 degrés 35 minutes de longitude à l'ouest. L'eau monte et baisse d'environ cinq pieds, mais la marée est très irrégulière. Il y a, un peu au-delà du cap Shutup, trois baies très bonnes, que nous appelâmes *baie de la Rivière*,

[1] Le mot anglais *upright* signifie *droit* ou *élévation*.

baie de Logement et *baie de Wallis*. La dernière est la meilleure.

Environ à moitié chemin, entre la baie Élisabeth et la rade d'York, est la baie des Moules, où il y a un très bon mouillage par le vent d'ouest. Il a aussi une baie avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'York, et une autre à l'est du cap Crosstide [1]; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap Cross et la pointe Saint-David, est le goulet de Saint-David, sur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros sable et de coquillages, avec une profondeur de dix-neuf à trente brasses d'eau, où un vaisseau pourrait mouiller en cas de nécessité. Un peu à l'est du cap Quade est la baie des Iles, où *le Swallow* a resté quelque temps; mais ce n'est pas une station commode. La baie de Hasard a un fond très rocailleux et très inégal.

La table suivante fera connaître les routes et les distances d'une pointe à l'autre, dans le détroit de Magellan, d'après l'itinéraire de *l'Endeavour* [2].

	Milles.	Latit.	Longit.
Du cap de la Vierge Marie ou des Vierges à la pointe Dungeness.	5	52° 28′	68° 28′
De la pointe Dungeness à la pointe de Possession.	18	52 23	68 57

[1] Littéralement *croise-marée*.

[2] Vaisseau qui fut monté par Cook. *Endeavour* signifie *effort* ou *tâche*.

	Milles	Latit.	Longit.
De la pointe de Possession au côté méridional du premier goulet.	27	52° 35′	69° 38′
De l'extrémité septentrionale à l'extrémité méridionale du goulet.	9		
De l'extrémité septentrionale du goulet au cap Grégoire.	25	52 39	70 31
Du cap Grégoire à la pointe de Sweepstakes.	12 $\frac{1}{3}$		
Du cap Grégoire à la pointe de l'île du Dauphin.	14	52 43	70 53
Du cap de l'île du Dauphin à l'extrémité septentrionale de l'île Élisabeth.	14 $\frac{2}{3}$	52 56	71 6
De l'extrémité septentrionale de l'île Élisabeth à l'île Saint-Barthélemi.	1 $\frac{1}{2}$	52 56	71 4
De l'extrémité septentrionale de l'île Élisabeth à l'île Saint-George.	8		
De l'extrémité septentrionale de l'île Élisabeth à la pointe Porpass.	12	53 6	71 1
De la pointe Porpass à la baie d'Eau-douce.	22 $\frac{2}{3}$		
De la baie d'Eau-douce au cap Sainte-Anne ou port Famine.	13 $\frac{2}{3}$	53 42	71 28
Du cap Sainte-Anne à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale.			
Du cap Sainte-Anne au cap Shutup.	12	53 54	71 32
Du cap Shutup à l'île du Dauphin.	7	53 59	71 41
De l'île du Dauphin au cap Forward, le cap le plus méridional de toute l'Amérique. .	11	54 3	71 59
Du cap Forward à la pointe de la baie de Snug.	8		
De la pointe de la baie de Snug au cap Holland.	13 $\frac{1}{3}$	53 57	72 34
Du cap Holland au cap Galand.	21 $\frac{1}{2}$	53 50	73 9
Du cap Galand à la baie Élisabeth.	11 $\frac{2}{3}$	53 43	73 24
De la baie Élisabeth à la pointe d'York. . .	6 $\frac{1}{3}$	53 39	73 32
De la rade d'York au cap Cross-tide.	10		
De la rade d'York au cap Quade.	21	53 33	74 6
Du cap Quade au cap Saint-David.	4 $\frac{1}{2}$		
Du cap Quade à la baie de Butler.	4	53 37	74 9
Du cap Quade à la baie de Hasard (Chance bay).	5		
Du cap Quade à la baie de Great-Mussel. .	6		

	Milles.	Latit.	Longit.
Du cap Quade au canal de Snow.	10		
Du cap Quade à l'anse du Lion.	12	53° 26′	74° 25′
Du cap Quade au port Heureux (Goodluck bay).	6	53 23	74 33
Du cap Quade au cap Notch.	21	53 22	74 36
Du cap Notch au havre du Swallow.	7	53 29	74 36
Du cap Notch à la baie Piss-Pot.	23		
Du cap Notch au cap Monday (Lundi). . . .	28	53 12	75 20
Du cap Monday au cap Upright.	13	53 6	75 28
Du cap Monday à un grand détroit sur la côte septentrionale.	7		
Du cap Upright au cap de la Providence. .	9	52 57	75 37
Du cap Upright au cap Pillar.	50	52 43	76 42
Du cap Pillar à l'île Westminster.	15		
Du cap Pillar au cap Victoire.	28		
Du cap Pillar aux îles de Direction.	23	52 27	77 19

§ 4.

Passage du détroit de Magellan à l'île de George III, appelée *Otaïti*, et située dans la mer du Sud, avec un récit de la découverte de plusieurs autres îles et la description de leurs habitans.

En continuant notre route à l'ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades et d'autres oiseaux voler autour du vaisseau. Nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brouillards et une grosse mer; de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, et que, pendant plusieurs semaines de suite, il n'y eut pas un seul endroit sec sur le vaisseau.

Le 22, à huit heures du matin, nous fîmes une

observation par laquelle nous trouvâmes que notre longitude était de 95 degrés 46 minutes à l'ouest; notre latitude était à midi de 42 degrés 24 minutes sud.

Le 27 à midi nous étions par 36 degrés 54 minutes de latitude sud, et 100 degrés de longitude ouest. Ce même jour, le temps était doux et beau; nous fîmes sécher les habits de l'équipage et transporter sur le tillac les malades, à qui l'on donna tous les matins pour déjeuner, du salep et du blé bouillis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut aussi du vinaigre et de la moutarde autant qu'il en put consommer, et l'on fit bouillir constamment des tablettes portatives dans les pois et le gruau des matelots.

Les grands vents, avec de fréquentes et violentes rafales, et une grosse mer, revinrent peu de temps après, et continuèrent presque sans intervalles. Le vaisseau tangua[1] si fort que nous craignîmes de voir ses mâts emportés, et les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

Le 30 notre latitude était de 32 degrés 50 minutes au sud, et notre long. de 100 degrés à l'ouest. Je commençai alors à porter le cap au nord. Le 3 mai, à quatre heures après midi, nous fîmes une observation du soleil et de la lune, et nous trou-

[1] Action du balancement alternatif du vaisseau de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant.

vâmes notre longitude à 96 degrés 26 minutes à l'ouest. Le 4, nous étions par 28 degrés 20 minutes de latitude sud, ayant pour la longitude 96 degrés 21 minutes à l'ouest. Le 5, nous vîmes un oiseau du tropique.

Le 8 mai nous vîmes plusieurs marsouins et des hirondelles de mer. Le 11 notre latitude était de 27 degrés 20 minutes au sud, et notre longitude de 106 degrés à l'ouest. Ce jour-là et le suivant nous vîmes près du vaisseau des hirondelles de mer et quelques marsouins.

Le 14 mai nous vîmes une grande troupe d'oiseaux bruns, volant à l'est, et quelque chose du même côté, qui avait l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes dessus jusqu'au soleil couché, et l'apparence étant toujours la même, nous continuâmes cette route; mais à deux heures du matin, ayant fait dix-huit lieues sans trouver la terre, nous serrâmes le vent, et à la pointe de jour nous ne vîmes plus rien. Nous reconnûmes alors avec plaisir que nos malades se trouvaient mieux à mesure que nous avancions. Nous étions par 24 degrés 50 minutes de latitude sud, et au 106ᵉ degré de longitude ouest.

Le 20 nous nous trouvâmes, par l'observation, à 106 degrés 47 minutes de longitude ouest, et 20 degrés 52 minutes de latitude sud. Le lendemain nous vîmes plusieurs poissons volans, les pre-

7

miers que nous eussions aperçus dans ces mers.

Le 22 l'observation nous donna 111 degrés de longitude ouest, et 20 degrés 18 minutes de latitude sud. Nous vîmes le même jour des bonites, des dauphins et des oiseaux du tropique.

Ceux de nos gens qui avaient été malades de la fièvre ou du rhume commencèrent à être attaqués du scorbut. Sur la représentation du chirurgien, on leur donna du vin; on leur fit aussi du mout avec de la drèche, et chaque matelot eut une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5 degrés à l'est.

Nous vîmes le 26 deux grampuses[1], et le 28 une troisième; le 29 nous vîmes plusieurs oiseaux, parmi lesquels il y en avait un de la grosseur d'une hirondelle, que quelques-uns d'entre nous crurent être un oiseau de terre.

Nos matelots commencèrent alors à devenir pâles et malades; et le scorbut fit de grands progrès dans l'équipage, malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna du vinaigre et de la moutarde à discrétion, du vin à la place d'eau-de-vie, du mout de bière et du salep. On fit constamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois et leur gruau d'avoine, et l'on eut soin de tenir très propres leurs habits ainsi que l'endroit où ils couchaient. Les hamacs furent constamment appor-

[1] Petite espèce du genre des baleines.

tés sur le tillac à huit heures du matin, et descendus à quatre heures après midi; on lava tous les jours une partie des lits et des hamacs; l'eau fut rendue saine par le moyen de la ventilation, et tout ce qui était entre les ponts fut arrosé fréquemment de vinaigre.

Le 31 mai, nous nous trouvâmes, suivant l'observation, par 127 degrés 45 minutes de longitude ouest, et 29 degrés 38 minutes de latitude sud.

Le lendemain, à trois heures après midi, nous étions, par l'observation, à 129 degrés 15 minutes de longitude ouest, et au 19e degré 34 minutes de latitude sud. Nous eûmes de grands coups de vent, avec beaucoup de tonnerre et de pluie; nous vîmes plusieurs des oiseaux appelés *frégates*.

Le 3 nous vîmes un grand nombre de mouettes, ce qui, joint à l'incertitude du temps, nous fit espérer que nous n'étions pas très loin de terre. Le lendemain une tortue vint nager tout près du vaisseau. Le 5, nous aperçûmes plusieurs oiseaux, qui nous confirmèrent dans l'espérance que nous approchions de terre. Le 6, à onze heures du matin, un matelot cria de la grande hune: « Terre à l'ouest-nord-ouest. » A midi on la vit distinctement du tillac, et l'on reconnut que c'était une île basse, à environ cinq ou six lieues de distance. La joie que tout le monde ressentit à cette découverte ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers,

les fatigues et les peines d'un voyage tel que celui que nous avions fait.

Lorsque nous fûmes à environ cinq milles de l'île que nous venions de découvrir, nous en vîmes une autre gisant au nord-ouest. Vers les trois heures après midi, étant très près de la première, nous nous en approchâmes : comme mon premier lieutenant était fort malade, je chargeai M. Furneaux, mon second lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés et équipés. Comme il approchait de l'île, je vis deux pirogues en sortir et ramer avec beaucoup de vitesse vers l'île qui était sous le vent. A sept heures du soir les bateaux revinrent et rapportèrent plusieurs cocos, une grande quantité de plantes anti-scorbutiques, et quelques hameçons faits d'écailles d'huîtres avec quelques-unes des coquilles dont on les faisait. Ils rapportèrent qu'ils n'avaient point vu d'habitans, mais qu'ils avaient visité trois huttes, ou plutôt trois hangars, composés seulement d'un toit proprement couvert de cocos et de feuilles de palmier, soutenu sur des piliers, et ouvert par-dessous tout autour. Ils avaient vu aussi quelques canots que l'on construisait; mais ils n'avaient point trouvé d'eau douce, ni d'autres fruits que des cocos. Ils me dirent que toute l'île était entourée d'un récif, et que, quoiqu'il y eût au vent une ouverture par laquelle on entrait dans un large bassin qui s'enfonçait vers le milieu de

l'île, cependant ils l'avaient trouvée tellement pleine de brisans qu'ils n'avaient pas osé s'y hasarder, et qu'ils n'avaient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'île, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'était le jour précédent.

Comme il ne pouvait y avoir aucun avantage à rester en cet endroit, je fis remettre les bateaux à bord; et je portai sur l'autre île qui nous restait au sud-est, à environ quatre lieues de distance. L'île que je venais de quitter ayant été découverte la veille de la Pentecôte [1], je lui en donnai le nom: elle avait environ quatre milles de long sur trois de large. Sa latitude est de 19 degrés 26 minutes sud, et sa longitude, suivant l'observation, de 137 degrés 56 minutes ouest.

Quand nous arrivâmes sous le vent de l'autre île, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés et armés. Je vis sur le rivage une cinquantaine d'habitans, armés de longues piques, et plusieurs d'entre eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la grève où nous voyions ces insulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits et de l'eau, ou toute autre chose qui pût nous être utile, et en même temps d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. Je lui recommandai aussi d'employer les

[1] *Whitsunday*, dit l'anglais.

bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint et me dit qu'il n'avait pu trouver de fond avec la sonde qu'à un demi-câble de distance du rivage, où le fond était de roches aiguës à une grande profondeur.

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se portèrent en foule vers la grève, et se mirent en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement : nos gens s'arrêtèrent alors et firent des signes d'amitié, montrant en même temps des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux et d'autres bagatelles. Les insulaires leur firent signe de s'éloigner, mais en même temps ils regardèrent ce qu'on leur présentait avec un air de curiosité et de désir. Bientôt quelques-uns d'entre eux s'avancèrent quelques pas dans la mer; nos gens leur faisant signe qu'ils désiraient des noix de coco et de l'eau, plusieurs de ces insulaires en allèrent chercher une petite quantité, et se hasardèrent à l'apporter jusqu'aux bateaux: l'eau était dans les coques des cocos, et le fruit était dépouillé de son écorce extérieure, qu'on employait vraisemblablement à différens usages. On leur donna, en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avait montrées, et quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reste. Pendant cette petite négociation de commerce, un des insulaires trouva moyen

de voler un mouchoir de soie, dans lequel notre petite marchandise était enveloppée, et l'enleva, ainsi que ce qui était dedans, avec tant d'adresse que personne ne s'en aperçut. Nos gens eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avait volé un mouchoir, les insulaires ne parurent pas ou ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de sonder autour de la grève jusqu'à la nuit, pour trouver un mouillage; M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes anti-scorbutiques; mais, n'ayant pu se faire entendre, il revint à bord.

Je louvoyai toute la nuit, et, dès que le jour parut, j'envoyai de nouveau les bateaux avec ordre de descendre à terre, mais sans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fût forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approchèrent de la côte, l'officier qui les commandait fut bien étonné de voir sept grandes pirogues, ayant chacune deux gros mâts, et tous les insulaires sur la grève, prêts à s'embarquer. Ils firent signe à nos gens de monter un peu plus haut; nos gens y consentirent volontiers, et, dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquèrent et cinglèrent à l'ouest: ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'île.

Nos bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de coco, de fruits de palmier et de plantes anti-

scorbutiques. M. Furneaux, qui commandait l'expédition, me dit que les Indiens n'avaient rien laissé derrière eux que quatre ou cinq pirogues. Il avait trouvé une citerne de très bonne eau; il nous fit la description de l'île comme d'un terrain uni et sablonneux, plein d'arbres sans broussailles, et abondant en végétaux anti-scorbutiques. Les canots des Indiens cinglèrent à l'ouest-sud-ouest, tant qu'on put les apercevoir de la grande hune: ils paraissaient avoir environ trente pieds de long, quatre de large et trois et demi de profondeur.

Les habitans de cette île étaient d'une taille moyenne; leur teint était brun et ils avaient de longs cheveux noirs épars sur leurs épaules. Les hommes étaient bien faits et les femmes belles. Leur vêtement était une espèce d'étoffe grossière, attachée à la ceinture, et qui paraissait faite pour être relevée autour des épaules.

L'après-midi je renvoyai à terre le lieutenant Furneaux avec les canots. Il avait avec lui un contre-maître et vingt matelots qui devaient porter les barriques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre possession de l'île, au nom du roi George III, et je la nommai l'*île de la Reine Charlotte,* en l'honneur de la reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos et de plantes anti-scorbutiques, et l'officier me dit qu'il avait trouvé, à peu de distance de la grève, deux nouvelles citernes

de bonne eau. J'étais alors très malade : cependant j'allai à terre avec le chirurgien et plusieurs de ceux qui étaient affaiblis par le scorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes si commodes que je laissai le contre-maître et vingt matelots sur le rivage pour faire la provision d'eau, et je leur fis envoyer du vaisseau des provisions pour une semaine : ils étaient déjà pourvus d'armes et de munitions. Je retournai à bord le soir avec le chirurgien et les malades, ne laissant à terre que ceux qui étaient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu trouver de mouillage, je louvoyai toute la nuit.

Le lendemain au matin, 9, j'envoyai à terre tous les tonneaux vides, pour les remplir d'eau. Le chirurgien et les malades y allèrent aussi pour prendre l'air ; mais je donnai l'ordre précis qu'ils se tinssent du côté de l'eau et à l'ombre, qu'ils n'abattissent ni n'endommageassent aucune des maisons, et que, pour avoir le fruit des cocotiers, ils ne détruisissent pas les arbres, sur lesquels je chargeai certaines personnes de monter pour cueillir les cocos. A midi la provision d'eau fut faite et le canot vint à bord ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'éloigner de la plage, parce qu'elle est toute de rochers, et la houle qui bat dessus est souvent très forte. A quatre heures je reçus un autre bateau chargé d'eau, et une nou-

velle provision de cocos, de dattes et de végétaux anti-scorbutiques. Le chirurgien revint aussi avec les malades, à qui la promenade avait fait beaucoup de bien.

Le lendemain au matin, 10, dès qu'il fut jour, j'envoyai ordre au contre-maître de faire passer à bord tous les tonneaux pleins d'eau, de se tenir prêt à se rembarquer avec ses gens quand les bateaux reviendraient, et de rapporter autant de cocos et de plantes anti-scorbutiques qu'il pourrait s'en procurer. Vers les huit heures, les bateaux revinrent à bord avec l'eau et les rafraîchissemens; mais le canot, en partant de terre, reçut un coup de mer qui le remplit presque entièrement d'eau: heureusement la berge se trouva assez près pour lui donner du secours, en prenant à bord une grande partie de son équipage; et ceux qui restèrent dans le canot parvinrent à se débarrasser, sans autre dommage que la perte des cocos et des légumes qu'ils avaient à bord. A midi je fis remonter les bateaux; et comme la mer était grosse, que la houle roulait avec violence sur la côte, et que nous n'avions point de mouillage, je jugeai qu'il était prudent de quitter cet endroit avec les rafraîchissemens que nous nous étions procurés.

Ceux de nos gens qui avaient séjourné à terre n'y trouvèrent point de métaux; ils virent seulement des outils faits de coquilles et de pierres ai-

guisées, façonnées et emmanchées en forme de doloires, de ciseaux, d'alènes. Ils virent aussi plusieurs canots qui n'étaient pas achevés, et qui étaient faits avec des planches cousues ensemble et attachées à plusieurs pièces de bois, qui coupent transversalement le fond et remontent le long des côtés. Ils remarquèrent plusieurs espèces de tombeaux, où les cadavres étaient exposés sous un dais, et où ils pourrissaient sans être jamais enterrés.

Quand nous appareillâmes, nous laissâmes un pavillon anglais flottant sur l'île, avec le nom du vaisseau et la date de notre arrivée; nous gravâmes sur un morceau de bois et sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de possession de l'île, ainsi que celle de la Pentecôte, au nom de Sa Majesté britannique. Nous laissâmes aussi des haches, des clous, des bouteilles et de petits grains de verre, des schellings, des demi-schellings et des demi-sous: c'était un petit présent que nous faisions aux habitans, et un dédommagement pour l'incommodité que nous avions pu leur occasioner. L'île de la Reine Charlotte a environ six milles de long sur un de large; elle gît par 19 degrés 18 minutes de latitude sud, et 138 degrés 4 minutes de longitude ouest.

Nous fîmes voile par un vent frais, et vers une heure nous eûmes connaissance d'une île à l'ouest

de celle de la Reine Charlotte, qui nous restait alors à quinze milles de distance nord-est. A trois heures et demie nous nous trouvâmes à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle île; nous rangeâmes la côte de près, mais nous ne trouvâmes point de fond. L'extrémité de l'est est jointe à celle de l'ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise et forme un lagon dans le milieu de l'île : ce qui présentait l'apparence de deux îles, et paraissait avoir environ six milles de long sur quatre de large. C'est une terre basse, couverte d'arbres; mais nous n'y vîmes ni cocotiers ni cabanes; nous aperçûmes cependant, à la pointe occidentale de cette île, tous les canots et les Indiens qui, à notre approche, avaient abandonné l'île de la Reine Charlotte, avec d'autres Indiens qui s'étaient joints aux premiers.

Nous comptâmes huit doubles canots, et environ quatre-vingts hommes, femmes ou enfans. Les canots avaient été retirés sur la grève; les femmes et les enfans étaient placés tout autour; les hommes s'avançaient avec leurs piques et leurs torches, faisant un grand bruit et dansant d'une manière fort étrange. Nous remarquâmes que cette île était sablonneuse, et que sous les arbres il n'y avait point de verdure. Comme la côte était toute de rochers, qu'il ne s'y trouvait point de mouil-

lage, et que nous n'avions point d'espérance de nous y procurer des rafraîchissemens, je m'éloignai, à six heures du soir, de cette île, que je nommai l'*île d'Egmont*, en l'honneur du comte d'Egmont, qui était alors premier lord de l'Amirauté. Elle gît par 19 degrés 28 minutes de latitude sud, et 138 degrés 30 minutes de longitude ouest.

Le 11 juin, à une heure, nous vîmes une île à l'ouest-sud-ouest, et nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, sondant continuellement sans pouvoir trouver de fond. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres, parmi lesquels il n'y avait pas un cocotier. Elle ressemble beaucoup à l'île d'Egmont, mais elle est beaucoup plus étroite. Nous aperçûmes, parmi les rochers de l'extrémité occidentale, environ seize habitans, mais il n'y avait aucun canot. Ces Indiens avaient de longues piques ou perches à leurs mains, et paraissaient être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avions vus les jours précédens. Comme on ne pouvait rien tirer de cet endroit, et que le vent était fort, je fis voile jusqu'à huit heures du soir, et alors je mis en panne. Cette dernière île a environ six milles de long, et d'un quart de mille à un mille de large. Je la nommai *île de Gloucester*, en l'honneur de S. A. R. le duc de

Gloucester. Elle gît par 19 degrés 11 minutes de latitude sud, et 140 degrés 4 minutes de longitude ouest.

Le 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, et bientôt après nous vîmes une autre île. A dix heures, ayant un très gros temps et beaucoup de pluie, nous vîmes un récif avec des brisans sur chaque côté de l'île: je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette île gît par 19 degrés 18 minutes de latitude sud, et 140 degrés 36 minutes de longitude ouest, suivant l'observation. Je lui donnai le nom d'*île de Cumberland*, en l'honneur de S. A. R. le duc de Cumberland. Elle est basse, et à peu près de la même grandeur que l'île de la Reine Charlotte. Comme nous ne pouvions espérer d'y trouver aucun rafraîchissement, je cinglai à l'ouest.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes une autre île, petite et basse, au nord-nord-ouest, droit au vent: elle avait l'aspect d'un petit quai plat. Je la nommai l'*île du Prince Guillaume Henri*, en l'honneur du troisième fils du roi. Elle gît par 19 degrés de latitude sud, et 141 degrés 6 minutes de longitude ouest. Je ne m'y arrêtai point, espérant trouver à l'ouest quelque terre plus élevée où le vaisseau pourrait mettre à l'ancre, et où nous pourrions nous procurer les rafraîchissemens dont nous aurions besoin.

Le 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre qui gisait nord-ouest, en formant un petit mondrain arrondi. Elle était, à midi, au nord-ouest, éloignée d'environ cinq lieues; elle ressemblait alors au rocher de Newstone, dans le goulet de Plymouth, mais elle paraissait beaucoup plus grande. Nous trouvâmes ce jour-là que le vaisseau était à vingt milles au nord de son estime, ce que j'attribuai à une grosse houle du sud-ouest.

A cinq heures du soir cette île nous restait nord-ouest, à la distance d'environ huit milles; alors je serrai le vent et louvoyai toute la nuit. A dix heures nous vîmes une lumière sur le rivage: ce qui nous prouva que l'île, quoique très petite, était habitée, et nous fit espérer que nous pourrions trouver quelque mouillage dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaisir que la terre était fort haute et couverte de cocotiers, signe infaillible qu'il s'y trouvait de l'eau.

Le lendemain au matin j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux armés et équipés et toute sorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans pour les rafraîchissemens que l'île pourrait fournir. Je lui donnai ordre en même temps de trouver, s'il était possible, un ancrage pour le vaisseau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors, nous vîmes plusieurs pirogues partir du rivage; mais dès que les Indiens

qui les montaient virent nos bateaux voguer vers la côte, ils s'en retournèrent. A midi les bateaux revinrent, rapportant un cochon et un coq avec quelques cocos et des bananes. M. Furneaux dit qu'il avait vu au moins une centaine d'habitans, et qu'il croyait qu'il y en avait un beaucoup plus grand nombre; mais qu'il avait tourné inutilement toute l'île pour trouver un mouillage, qu'à peine avait-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

Lorsqu'il avait été près du rivage, il avait laissé tomber un grapin, et avait jeté un câble aux Indiens qui étaient sur la grève, qui le saisirent et le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, et observa qu'ils n'avaient point d'armes; mais quelques-uns d'entre eux avaient des bâtons blancs, qui paraissaient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portaient étaient en avant, tandis que tous les autres restaient derrière. En échange du cochon et du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, quelques peignes et d'autres bagatelles. Les femmes, qui étaient restées d'abord à une certaine distance, ayant aperçu ces bijoux, accoururent en foule sur la grève avec le plus grand empressement; mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes : ce dont elles parurent très mortifiées et très mécontentes.

Pendant que ces échanges se faisaient, un Indien passa sans être aperçu autour d'un rocher, et, plongeant dans la mer, releva le grapin du bateau; en même temps ceux qui étaient à terre et qui tenaient le câble firent un effort pour tirer le grapin. Dès que nos gens s'aperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avait relevé le grapin, et qui le lâcha aussitôt en donnant des marques d'une surprise et d'une frayeur extrêmes : les Indiens qui étaient sur le rivage laissèrent aussi aller la corde. Les bateaux restèrent après cela quelque temps devant la côte; mais l'officier, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire avec les Indiens, revint à bord.

M. Furneaux me dit que les hommes et les femmes qu'il avait vus étaient vêtus, et il m'apporta une pièce de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'île n'en pouvait nourrir; et comme il vit plusieurs doubles pirogues très grandes sur la grève, il jugea qu'il devait y avoir, à peu de distance, des îles plus étendues où l'on pourrait trouver des provisions en plus grande abondance, et dont il espérait que l'accès serait moins difficile. Comme cette conjecture me parut très raisonnable, je fis remonter à bord les bateaux, et je me déterminai à courir plus avant à l'ouest. Cette dernière île est presque circulaire et a environ deux milles de tour. Je la nommai l'*Île*

d'Osnabruck, en l'honneur du prince Frédéric, évêque de ce siége. Elle gît par 17 degrés 51 minutes de latitude sud, et 147 degrés 30 minutes de longitude ouest.

§ 5.

Découverte de l'île d'Otaïti, nommée *Ile du Roi George III.* Ce qui nous arriva, soit à bord du vaisseau, soit sur la côte.

A deux heures après midi, le 18, nous partîmes, et une demi-heure après nous aperçûmes à l'ouest-sud-ouest une terre très haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'île d'Osnabruck à l'est-nord-est, et cette nouvelle terre de l'ouest-nord-ouest à l'ouest-sud. Le 19 nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très près, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues. Elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de huit cents Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement et s'entretenant successivement les uns les autres. En même temps nous leur montrâmes des colifichets de différens

genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, et nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à entrer dans le vaisseau. Nous lui présentâmes différentes quincailleries. Il nous paraissait les voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques-uns des Indiens se furent approchés, et qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présens, et plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau, ne connaissant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens était debout sur le passavant, une de nos chèvres vint le heurter de sa tête au derrière. Surpris du coup, il se retourne brusquement et voit la chèvre dressée sur ses pieds, se préparant à l'assaillir de nouveau. La vue de cet animal, si différent de tous ceux qu'il connaissait, le frappa d'une telle terreur qu'il se pressa de sortir du vaisseau, et tous les autres suivirent son exemple avec beaucoup de

précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur et revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos volailles, et ils me firent comprendre par leurs signes qu'ils avaient chez eux des animaux de ces deux espèces. Je leur distribuai alors quelques quincailleries et des clous, et leur fis signe qu'ils allassent à terre, et qu'ils nous apportassent de leurs cochons, de leurs volailles et de leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce temps-là ils cherchèrent à nous dérober quelqu'une des choses qui étaient à leur portée: notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin cependant, un de nos officiers de poupe étant venu où ils étaient, et étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint par derrière, et, lui enlevant son chapeau bordé, sauta dans la mer par-dessus le couronnement et l'emporta à la nage.

Comme nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même temps les bateaux pour sonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile et ne pouvant pas nous suivre, regagnèrent le bord. Le pays nous présentait le coup d'œil le plus agréable et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat et couvert d'ar-

bres à fruits de différentes espèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, et qui dans l'éloignement ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites collines couronnées de bois et terminées par autant de hauteurs d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond, mais nous trouvâmes l'île bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi nous nous avançâmes vers une large baie où il y avait quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder, et tandis qu'elles étaient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnaient.

Je soupçonnai que les Indiens avaient le dessein de les attaquer; et comme je voulais absolument prévenir toute espèce de querelle, je fis signal à nos gens de revenir; et en même temps, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues. Malgré l'effroi que leur avait causé notre feu, ils s'efforcèrent de lui couper le chemin; mais notre petit bâtiment, marchant plus vite avec des voiles que

les pirogues ne pouvaient faire avec leurs rames, se débarrassa bientôt de celles qui l'entouraient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avaient beaucoup de monde, et d'où on lui jeta des pierres qui blessèrent plusieurs de nos gens. Sur cela l'officier qui était à bord de la chaloupe tira un coup de mousquet chargé de gros plomb à l'homme qui avait jeté la première pierre et le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plus tôt leur compagnon blessé qu'ils se jetèrent à la mer, et que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur et un grand désordre.

Aussitôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau, on les rentra à bord. Pendant qu'on était occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile et venant à nous. Comme je pensai qu'elle pouvait ramener quelques chefs ou m'apporter quelque message de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchait très bien et fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes personne qui nous parût avoir quelque autorité sur les autres, Cependant un d'entre eux se leva, et ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jeta sur notre bord une branche de bananier. Nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, et nous lui rendîmes la pareille en lui jetant une des branches que nous avaient

laissées les Indiens qui nous avaient rendu visite. Avec cela et quelques colifichets que nous leur présentâmes, il nous parut que nous les avions fort satisfaits, et peu de temps après ils se retirèrent.

Le 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous restant au nord-ouest, à la distance de dix lieues, et nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au nord-est, et une montagne remarquable faite en pain de sucre au nord-nord-est. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offrait l'aspect le plus agréable, et qui était couvert de maisons et d'habitans, nous vîmes plusieurs grandes pirogues sous voile près de la côte; mais aucune ne dirigeait sa marche au vaisseau. A midi nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'île, et nous l'avions alors du sud-ouest au nord-est. Nous continuâmes de côtoyer le rivage quelquefois à la distance d'un demi-mille, et quelquefois à quatre ou cinq milles; mais jusque-là nous n'avions point trouvé de fond. A six heures du soir nous étions en travers d'une belle rivière, et la côte paraissant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit et à tenter de jeter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes un grand nombre de lumières tout le long du rivage.

Le 21, à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bateaux pour sonder, et bientôt ils nous firent si-

gnal qu'ils avaient vingt brasses. Cette nouvelle produisit une joie universelle qu'il n'est pas aisé de décrire : nous avançâmes sur-le-champ et nous jetâmes l'ancre à dix-sept brasses sur un fond de sable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruisseau de la plus belle eau : l'extrémité de l'île nous restait alors de l'est-sud-est au nord-ouest.

Dès que nous eûmes mis le navire en sûreté, j'envoyai les chaloupes pour sonder le long de la côte et examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau, portant des cochons, de la volaille, et une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie et des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles et très grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance ; mais lorsque nos bateaux approchèrent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même temps à l'assaillir avec leurs bâtons et leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés furent obligés de faire feu, tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup ils tombèrent tous les deux dans la mer, et le reste de ceux qui étaient dans la même pirogue

s'y jetèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle.

Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau virent que nos bateaux demeuraient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue et y reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourraient se tenir debout, et trouvant qu'ils ne le pouvaient pas, ils essayèrent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux et le soutinrent dans cette posture; mais voyant que l'autre était tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournèrent au rivage, et d'autres revinrent de rechef au vaisseau pour trafiquer, ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite que, quand ils auraient envers nous des dispositions pacifiques, ils n'auraient rien à craindre, et qu'ils sentaient qu'ils avaient attiré sur eux-mêmes le malheur qui leur était arrivé.

Le 22 j'envoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une provision de clous, de haches et d'autres choses semblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même temps un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur; de la

volaille et des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux et autres articles de ce genre: de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

Les bateaux en revenant ne nous apportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens était si grand sur le rivage, que nos gens n'avaient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes fissent les invitations pressantes, avec d'autres gestes encore plus libres, et, s'il est possible, plus clairs. Les fruits et les autres provisions furent mis à terre et rangés sur le rivage, et les étrangers invités à venir les prendre. Ils résistèrent encore à cette tentation, et furent inexorables; et montrant aux Indiens les pièces d'eau qu'ils avaient à bord, ils leurs firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avait détenues la veille. Les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grapins, et sondèrent les environs pour voir si le vaisseau pourrait venir assez près pour couvrir ceux qui feraient de l'eau, auquel cas ils pourraient se hasarder à terre en dépit de toute l'île. Quand ils s'éloignèrent, les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes et des pommes, en les huant et en leur donnant toutes les marques de mépris et de moquerie qu'elles pouvaient imaginer.

Le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, et nous partîmes sur-le-champ pour y aller, précédés de nos bateaux qui marchaient en avant pour sonder. A neuf heures nous tournâmes autour du récif, et nous nous arrêtâmes dans le dessein de jeter l'ancre; mais, lorsque nous fûmes près des bateaux, notre vaisseau toucha : l'avant demeura engagé, mais l'arrière était libre. Notre état devint très alarmant : le vaisseau continuait de battre contre le roc avec une grande violence, et nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Il ne tentèrent cependant pas de nous aborder; mais ils paraissaient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défoncer quelques tonneaux; mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant de notre navire se détacha. Nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles : sur quoi il commença à se mouvoir, et fut bientôt en pleine eau.

Nous prîmes tout de suite le large, et les bateaux, ayant été envoyés sous le vent, trouvèrent que le

récif s'étendait à l'ouest environ un mille et demi, et qu'au-delà il y avait un fort bon mouillage. Un examen ultérieur nous fit connaître que l'endroit où le vaisseau avait touché était une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau.

Le 24, à six heures du matin, nous commençâmes à touer [1] notre vaisseau dans la baie, et bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe. Comme je vis qu'elles avaient des cochons, de la volaille et des fruits, je chargeai le canonnier et deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions pour des couteaux, des clous, des grains de verre et d'autres quincailleries, en défendant en même temps tout commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté, et celles qui vinrent les dernières étaient doubles, très grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts et vigoureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étaient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étais encore très mal, j'appelai M. Furneaux, mon premier lieutenant, et je lui ordonnai

[1] *Touer*, c'est tirer à force de bras, et *remorquer*, c'est tirer à force de rames.

de tenir le quatrième quart toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau.

Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée : je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file, et qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étaient chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très petite distance, quelques-uns des Indiens chantant d'une voix rauque, quelques autres soufflant dans des conques marines, et d'autres jouant de la flûte. Peu de temps après, un homme, qui était couché sur une espèce de canapé placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau. J'y consentis tout de suite; et quand il fut près de mon bord il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, lui faisant signe qu'il me la remît. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais, à mon grand étonnement, il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau, et, au signe qu'il fit en jetant une branche de co-

cotier qu'il tenait à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous, et nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés. C'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible.

J'ordonnai donc de faire feu. Je fis tirer aussi de très près deux pièces du gaillard, que j'avais fait charger à mitraille. La décharge mit quelque désordre parmi les Indiens. Cependant quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont prirent alors leur poste. Je fis tirer mes grosses pièces, et j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes; et de nouvelles pirogues arrivaient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à venir sur nous. Aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis, et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espé-

rant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque.

En cela, cependant, je fus malheureusement trompé; une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées se rassemblèrent de nouveau; elles demeurèrent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs blessèrent nos gens qui en auraient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans le bastingage [1] de nos hamacs.

Pendant ce temps, plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portaient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pièces sur le champ pour les faire tirer, en même temps que deux autres tireraient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquaient par-là.

Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant, il y en avait une où paraissait être quel-

[1] Abri contre le feu de l'ennemi.

que chef d'Indiens : car c'était de cette pirogue qu'était venu le signal qui les avait rassemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré si juste, qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, il se dispersèrent avec tant de vitesse, que dans une demi-heure il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue, et que tout ce peuple, qui couvrait le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

N'ayant plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le havre. Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encâblures d'une belle rivière, et à environ deux encâblures et demie du récif. Nous amarrâmes le vaisseau et mîmes dehors la petite ancre avec deux hansières, pour tenir le flanc de notre vaisseau, de manière que la bordée de notre artillerie portât sur la rivière, et nous montâmes les huit canons qui étaient dans la cale. Dès que cela fut fait, les bateaux furent employés à sonder toute la baie et à veiller sur le rivage partout où il paraissait des Indiens, pour découvrir s'ils avaient quelque envie de nous attaquer encore. Toute l'après-midi et une partie du lendemain matin furent employées à cette occupation.

Le 25, vers midi, le maître revint après avoir

examiné suffisamment les lieux, et nous rapporta qu'on ne voyait plus aucune pirogue; que l'atterrage était bon tout le long du rivage; qu'il n'y avait d'autre danger à craindre dans la baie que le récif et quelques rochers vers le haut qui paraissaient au-dessus de l'eau, et que la rivière, quoiqu'elle se déchargeât de l'autre côté de la pointe, était d'eau douce.

Aussitôt après que le maître m'eut instruit de ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés et garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, et de s'établir sûrement dans le meilleur terrain qu'il trouverait à portée d'être protégé par les bateaux et le vaisseau. A deux heures les bateaux débarquèrent sans opposition, et M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'*île du roi George III*[1]. Il alla ensuite à la rivière, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, et en fit boire à tous ses gens avec du rum, à la santé de Sa Majesté.

[1] On lui a depuis restitué son nom de *Taïti* ou *Otaïti*, comme le lui donnent les naturels. Les navigateurs anglais se plaisent à débaptiser les pays en leur imposant des dénominations britanniques; mais presque toujours le temps en fait justice.

Tandis qu'ils étaient à la rivière, large d'environ douze verges et guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés qui, apercevant qu'ils étaient découverts, se mirent en posture de supplians, et parurent effrayés et confondus. M. Furneaux leur fit signe de passer la rivière : l'un d'eux s'y détermina. Lorsqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant sur ses mains et sur ses genoux ; mais M. Furneaux le releva ; et, tandis qu'il était encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans notre vaisseau, et s'efforça de lui faire entendre que, si les habitans n'entreprenaient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions besoin, et il leur fit voir quelques haches et d'autres choses, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il désirait avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation pantomime, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre et d'autres bagatelles, après quoi il se rembarqua et laissa le pavillon flottant.

Aussitôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien vint au pavillon et dansa autour pendant un assez long temps, ensuite il se retira ; mais il revint

bientôt après avec quelques branches d'arbre vertes qu'il jeta à terre, et se retira une seconde fois; nous le vîmes reparaître peu de temps ensuite avec une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étaient tout proches, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils se tinrent un peu de temps à quelque distance, occupés à le regarder; ils s'en allèrent ensuite et rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au pied du bâton de pavillon, et enfin, prenant courage, ils se mirent à danser. Après cette cérémonie, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue et les mirent dedans. Le vieillard, qui avait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec eux et les amena au vaisseau. Quand il fut près de nous, il fit un discours suivi, et prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous présenta en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre: je me disposais à lui faire quelques présens; mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après il retourna au rivage.

La nuit survint et fut obscure. Nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques et d'au-

tres instrumens à vent, et nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte. Le 26, à six heures du matin, je ne vis paraître aucun habitant sur le rivage; j'observai que le pavillon avait été enlevé : sans doute qu'ils avaient appris à le mépriser, comme les grenouilles de la Fable leur roi soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec une garde, et, si tout était tranquille, de nous le faire savoir, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Peu de temps après nous eûmes le plaisir de voir qu'il envoyait pour avoir des pièces d'eau, et à huit heures du matin nous avions quatre tonnes à bord.

Pendant que nos gens étaient occupés à ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent du côté opposé de la rivière, avec le vieillard que l'officier avait vu le jour précédent, et qui bientôt après passa la rivière, apportant avec lui des fruits et quelques volailles qui furent aussi envoyées au vaisseau. Je me servis de ma lunette pour observer ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie, j'aperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, et en même temps un grand nombre de pirogues, faisant le tour de la pointe de la baie, du côté de l'ouest, et ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je vis au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissaient

derrière. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui doublaient avec beaucoup de vitesse l'autre pointe de la baie à l'est.

Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier qui était à terre de ce que j'avais vu, et pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le fallait, ses pièces à terre. Il avait lui-même aperçu le danger et s'était embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens se glissaient vers lui, par derrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris et s'avancèrent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, et les Indiens ayant passé la rivière s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonstrations de joie.

Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les suivaient sur la côte, excepté une multitude de femmes et d'enfans qui se placèrent sur une colline d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, se trouvèrent plus voisines de l'endroit où était mouillé le vais-

seau, elles se rapprochèrent du rivage pour embarquer encore d'autres Indiens qui portaient avec eux de grands sacs que nous reconnûmes ensuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avaient doublé les deux pointes, et beaucoup d'autres, parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaisseau; de sorte que je ne doutai point qu'elles n'eussent le projet de tenter les hasards d'une seconde attaque. Comme je pensai que le combat serait moins meurtrier si j'en diminuais la durée, je me déterminai à rendre cette action décisive, et à mettre fin par-là à toutes les hostilités. J'ordonnai donc à nos gens, qui étaient tous à leur poste, de faire feu d'abord sur les pirogues qui étaient en groupes.

Mon ordre fut si bien exécuté que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage aussi promptement qu'il leur fut possible, tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis diriger alors le feu sur différentes parties du bois, ce qui en fit sortir beaucoup d'Indiens, qui coururent à la colline où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat. La colline se trouvait alors couverte de plusieurs milliers de personnes, qui se croyaient parfaitement en sûreté; mais pour les convaincre du contraire, et dans l'espérance que quand ils auraient éprouvé que nos armes

portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, je fis tirer vers eux quatre coups rasans: deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avait beaucoup d'Indiens rassemblés. Ils furent frappés de terreur, de sorte qu'en moins de deux minutes ils disparurent entièrement.

Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux, et j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, escortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avait tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement achevée, et plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étaient de soixante pieds de long, larges de trois et amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites, qui portaient des fruits, des volailles et quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, et se retirèrent. Un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avaient les jambes liées, et qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils se retirèrent encore. Enfin ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons et quelques chiens qui avaient les jambes de devant liées au-dessus de la

tête, et rentrant dans le bois, ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, et qui a quelque ressemblance avec le papier des Indes. Ils les placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encâblures, nous ne pouvions pas reconnaître bien en quoi consistaient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffe; mais en voyant les chiens avec leurs pates sur le cou s'élever à plusieurs reprises et marcher quelque temps debout et droits, nous les prîmes pour une espèce d'animal étranger et inconnu, et nous étions très impatiens de les voir de plus près.

J'envoyai donc un bateau, et notre étonnement cessa : nos gens trouvèrent neuf bons cochons, outre les chiens et les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent l'étoffe et délièrent les chiens. En échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous et d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens qui étaient à leur vue de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau était-il revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons, et nous appelèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avaient

touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage; quelqu'un imagina que, s'ils ne recevaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture était juste; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent et emportèrent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avais envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière, et remplirent toutes les pièces d'eau, faisant à peu près six tonnes.

Le matin du jour suivant, 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau. Dès que nos gens furent à terre, le même vieillard qui avait passé la rivière pour aller à eux le premier jour parut de l'autre côté, et, après avoir fait un long discours, traversa l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens, l'officier lui montra les pierres qui étaient en piles sur le rivage, rangées comme des boulets de canon, et qui y avaient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avais fait briser, et il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions fait n'avait eu d'autre raison que la nécessité de nous défendre. Le vieillard sembla com-

prendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il fit un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs avec une grande émotion, et de temps en temps avec des regards, des gestes et une voix capables d'effrayer. Son agitation se calma par degrés, et l'officier, qui, à son grand regret, n'avait pas entendu un mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put imaginer, qu'il désirait vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa et lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous désirions obtenir d'eux des provisions; que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois, et que, tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils restassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira paraissant fort satisfait; et avant midi il s'établit un commerce régulier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la volaille et des fruits, de sorte que tout l'équipage, tant sains que malades, eut de tous ces vivres à discrétion.

§ 6.

Envoi des malades à terre. Commerce régulier avec les habitans. Quelques détails sur leurs mœurs et leur caractère. Leurs visites au vaisseau et quelques événemens.

Les choses étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le chirurgien et le second lieutenant pour examiner le local et choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues leur avaient semblé également saines et convenables; mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau et défendus par une garde, et qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans le pays et de rompre leur diète.

J'envoyai donc les malades en cet endroit, et je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa une tente pour les défendre du soleil et de la pluie, et le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite et de donner son avis si on en avait besoin. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête, il le tira et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre

côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent tous.

Quand ils furent à quelque distance ils s'arrêtèrent. Il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau, et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dus à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion l'instrument dont auparavant ils n'avaient fait qu'éprouver les effets.

Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre et les naturels du pays, et qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article il pourrait s'élever beaucoup de querelles et de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusqu'alors si bien servis. Le canonnier remplit mes

intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens et à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvaient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient de la troupe, et dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup.

Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, et de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, et fit préparer sa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine, et, partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains, ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, et l'envoya prisonnier à bord du

vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations et les prières; je lui rendis la liberté et je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain et sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement: ils le reçurent avec des acclamations universelles, et le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, et apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruits à pain, et un gros cochon tout rôti.

Le 29 un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord, et tous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet. Au reste, durant tout notre séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

Tandis que le commerce se faisait ainsi au rivage, nous jetâmes souvent nos filets sans prendre aucun

poisson; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet, que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits et les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup, et pour en donner en abondance aux malades et aux convalescens.

Le 3 nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille, que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce temps aucun des insulaires n'approcha de nos bateaux et ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très grand; et quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonnier, voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière, leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation, et il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent en morceaux, et qu'ils emportèrent ayant l'air très satisfaits.

Le dimanche, 5, le vieillard reparut à la tente qui servait de lieu de marché, et fit entendre au canonnier qu'il avait été plus avant dans le pays pour

déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles et leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avaient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bonhomme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, et m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très content de son attention et de sa générosité, et je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire, et quelques autres choses que personne que lui n'avait dans l'île.

Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par là exposés à la tentation de dérober les clous et tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaisseau. Il résulta

de là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le bâtiment et un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre, et en montrèrent de grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très mortifié de ce contre-temps; mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avaient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb et le coupaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie portaient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en leur demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvait céder à leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb monnaie j'aurais encouragé davantage nos gens à le dérober, fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix, et de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnaie des clous de plomb, quoique pour notre honneur j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

Mardi, 7, j'envoyai un des contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, et, le temps étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très peuplée et infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, et les habitans semblaient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi je retournai au vaisseau. Le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île les rendait beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des ordonnances.

Le jour suivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur et une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, et paraissaient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; et, pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une mon-

naie portugaise, une guinée, une couronne, une piastre espagnole, des schellings, quelques nouveaux demi-pences et deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pences, et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, et faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on avait arraché des clous. Nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, et qu'il n'y avait presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol.

Le samedi, 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de

l'île, et que, voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons; après quoi elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, et lui avait témoigné le désir d'aller au vaisseau, ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle monta sur le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le temps qu'elle fut à bord avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu, que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans, et qui descendait jusqu'à ses pieds; j'y ajoutai un miroir, de la rassade de différentes sortes, et plusieurs autres choses, qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt. Je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner. Après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très grande

et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison elle en avait une autre fermée d'une palissade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, et ma princesse, ou plutôt ma reine, car elle paraissait en avoir l'autorité, vint bientôt à moi suivie d'un nombreux cortége. Comme elle aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras et de me porter, non-seulement au-delà de la rivière, mais jusqu'à sa maison. On rendit, par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie : j'avais ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assemblait en foule à notre passage; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un mot, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement.

Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes des deux sexes vinrent au-devant d'elle. Elle me les présenta en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étaient ses parens, et me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui embrassait un espace de terrain long de trois cent vingt-sept pieds, et large de quarante-

deux : elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit, en dedans, avait trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison, au-dessous des bords du toit, en avaient douze, et étaient ouverts.

Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens, à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps.

Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure : après quoi

elles nous habillèrent, et, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie : nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi.

Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elles m'habilla à la mode du pays, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi. Je résistai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore, mais, comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras; et toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eue à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

Le lendemain au matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles et plusieurs autres présens. A son retour, mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des noix de coco, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent : elle les distribuait ensuite de ses

propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis et rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espèce d'estrade, et deux femmes, placées à ses côtés, lui donnèrent à manger. Les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts : elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche.

Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion ; il ne put pas nous dire ce que c'était, mais il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, et assaisonnée avec de l'eau salée : il trouva, au reste, le mets fort bon. Elle accepta les choses que je lui envoyais, et en parut très satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché : mais, malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée, notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, et je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

Le 14, le canonnier étant à terre pour nos achats aperçut une vieille femme de l'autre côté de la rivière pleurant amèrement. Quand elle vit qu'on l'avait remarquée, elle envoya un jeune homme qui était près d'elle au-delà de la rivière avec une

branche de bananier dans les mains. Lorsqu'il fut de notre côté, il fit un long discours et mit sa branche aux pieds du canonnier. Après cela il retourna et rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportait en même temps deux cochons bien gros et bien gras. La femme parcourait des yeux tous nos gens, l'un après l'autre: à la fin elle fondit en larmes. Le jeune homme qui l'avait apportée voyant que le canonnier était touché et étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme était cependant encore un mystère, mais à la fin on comprit que son mari et trois de ses enfans avaient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisait elle-même l'affecta si fort, qu'à la fin elle tomba, ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenaient étaient presque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étaient deux autres de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur, et quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons et lui donna sa main en signe d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

Le matin du jour suivant, 15, j'envoyai le second lieutenant avec tous les bateaux et soixante hommes

à l'ouest, pour connaître le pays, et voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi il revint, après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très agréable et très peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes. Les habitans ne lui apportèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos et des bananes, et ils lui vendirent enfin neuf cochons et quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce libre et suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, et il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage, et quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles et d'os, et il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons et des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que tous leurs mets étaient cuits au four ou rôtis. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue et soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide.

Aussi, comme la reine était un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus con-

sidérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire, qui était sur la table, après avoir remarqué avec une grande curiosité et beaucoup d'attention ce qu'on venait de faire, tourna lui-même le robinet, et reçut l'eau sur sa main. Aussitôt qu'il se sentit brûlé il poussa des cris, et commença à danser autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens, ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède; mais il se passa quelque temps avant que le pauvre homme fût soulagé.

Le 18 la reine vint à bord, et m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main, et, ayant fait un long discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant.

Le 19 nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour: quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre

douzaines de poules, du fruit à pain, des bananes, des pommes et des cocos presque sans nombre.

Le 21 la reine vint de nouveau au vaisseau, et fit apporter avec elle plusieurs gros cochons pour présent, en échange desquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir. Lorsqu'elle fut près de quitter le navire elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle; ce à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison elle me fit asseoir, et prenant mon chapeau elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau et aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'était ses propres cheveux, et qu'elle-même les avait tressés. Elle nous donna quelques nattes très adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, et lorsque nous entrâmes dans notre bateau elle nous donna une truie et une grande quantité de fruits. En partant je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours. Elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte, que j'y passerais quelques jours, et que j'en rapporterais une grande

provision de cochons et de volaille. Je lui répliquai toujours par signes que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai; sur quoi elle se mit à pleurer, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

Le 22 au matin le canonnier nous envoya au moins vingt cochons, avec beaucoup de fruits. Nos entreponts étaient alors pleins de cochons et de volaille, dont nous ne tuions que les plus petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait faire manger autre chose que du fruit, tant aux cochons qu'à la volaille, sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plus tôt que nous n'aurions fait. Nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle et une truie.

Le 24 j'envoyai au vieillard, qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques serpes, quelques faucilles et une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs-d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appelés *callivances,* et environ seize sortes de semences potagères, une bêche; enfin une grande quantité de pièces de coutellerie,

comme couteaux, ciseaux et autres choses. Nous avions déjà planté plusieurs sortes de légumes et quelques pois en différens endroits, et nous avions eu le plaisir de les voir lever très heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook quitta l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer et quelques cuillères. Elle donna de son côté au canonnier dix-huit cochons et quelques fruits.

Le soir je renvoyai la reine et sa suite. En partant elle me demanda par signes si je persistais toujours dans ma résolution de laisser l'île au temps que javais fixé; et lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus long-temps, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, et demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole. Quand elle fut un peu apaisée elle me dit qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain. J'y consentis, et nous nous séparâmes.

§ 7.

Détail d'une expédition faite dans l'île pour en connaître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ de Taïti.

Après que le contre-maître que j'avais envoyé dans l'intérieur fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

« A quatre heures du matin du samedi 25 juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un sergent, douze soldats de marine et vingt-quatre matelots, tous armés. Nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches et d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays, et de quatre autres chargés de munitions et de provisions. Chaque homme avait reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, et j'en avais en outre deux petits barils que je devais distribuer lorsque je le jugerais à propos.

Dès que je fus à terre, j'appelai notre vieillard, et je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes, qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule à travers une vallée très large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos, et une grande quantité de cochons, de volaille et de fruits : le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras et fertile. La vallée devenant ensuite très étroite, et le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins et les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, et nous

vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai et la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique appelé *calleloor*, quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies et forment un coup d'œil agréable; le fruit à pain et les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, et dans la plaine les cocotiers et les bananiers, qui demandent plus d'humidité. Au-dessous des arbres et sur les collines, il y a de très bonne herbe; et nous ne vîmes point de broussailles.

En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables; les collines s'élevaient en montagnes, et nous avions partout de grandes cimes de rochers qui pendaient sur nos têtes. Notre route était difficile, et lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait fut si mauvais, que nous nous assîmes pour nous reposer et nous rafraîchir en déjeunant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très bel endroit. A peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout à coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans qui étaient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment et que nous courions à nos armes,

« A qu[illegible] nous pria de continuer à rester assis, et il alla sur-le-champ vers les Otahitiens ou Taïtiens qui étaient [illegible] venus nous surprendre. Dès qu'il les eut abordés, [illegible] ils se turent et s'en allèrent. Peu de temps après ils revinrent et apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits à pain, d'ignames et d'autres rafraîchissemens qu'ils donnèrent au vieillard, qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons et d'autres choses qui leur firent bien plaisir.

Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau et les endroits qu'ils avaient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avait été ramassé dans l'île; mais aucun d'eux ne parut le connaître, et je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué, et comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller dans son habitation; cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avaient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés et quelques noix de coco remplies d'eau fraîche, et il nous donna à entendre

qu'ils nous accompagneraient jusqu'au-delà de la montagne.

Dès qu'il fut parti, les Taïtiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, et ils les placèrent devant nous en faisant plusieurs cérémonies dont nous ne connaissions pas la signification; ils prirent ensuite quelques petits fruits dont ils se peignirent en rouge, et ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyait encore lorsque nous nous mîmes à gravir la montagne, et, s'apercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces et les buissons qui étaient très épais, il revint sur ses pas, et dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme et élevé : sur quoi vingt ou trente d'entre eux allèrent devant nous et débarrassèrent le chemin; ils nous donnèrent aussi en route de l'eau et des fruits pour nous rafraîchir, et ils nous aidaient à grimper les endroits les plus difficiles que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne était éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, et son sommet nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée.

Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer et nous

rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus au sommet, nous découvririons toute l'île; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaisseau était délicieuse : les penchans des collines sont couverts de beaux bois et de villages répandus çà et là; les vallées présentent des paysages encore plus rians; il y a un plus grand nombre de maisons et plus de verdure. Nous vîmes très peu d'habitations au-dessus de nous; mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, et nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, et nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue : la cime des plus élevées que nous apercevions est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes de bois sur les côtés, et le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous une sorte d'herbe et de plante qui ressemble au jonc : en général le sol des montagnes et des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre grandes, d'un très bon goût

et qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre, du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre : la plupart étaient alors en fleur.

Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait quinze ou seize pieds de haut. Je le coupai et je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle était trop incommode, et je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuierions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés.

Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens et le repos, nous commençâmes à descendre la montagne toujours accompagnés des naturels du pays, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaisseau; mais nous nous détournions quelquefois à droite et à gauche dans les plaines et dans les vallées, lorsque nous apercevions quelques maisons agréablement situées.

Les habitans étaient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes, et nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que dif-

férentes espèces de perroquets, une sorte de pigeons, et beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés et cultivés avaient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paraissaient stériles. Je plantai des noyaux de pêches, de cerises et de prunes; je semai la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient, et des citrons, des oranges et des limons dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits.

Dans l'après-midi nous arrivâmes à un endroit très agréable, à environ trois milles du vaisseau; nous y achetâmes deux cochons et quelques volailles que les naturels du pays nous apprêtèrent très bien et fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à la fraîcheur du soir, et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau, après avoir récompensé libéralement nos guides et les gens qui nous avaient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre et d'honnêteté, et nous quittâmes les Taïtiens nos amis, très contens les uns des autres.

Le lendemain au matin, 26, sur les six heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis. Elle nous apportait un présent de cochons et de volaille, mais elle retourna à terre bientôt après.

Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volaille et de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau et de bois, et tînmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans que nous avions déjà vus vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage : par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres.

Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint sur le rivage très bien habillée et suivie d'un grand nombre de personnes. Elle traversa la rivière avec sa suite et notre vieillard, et vint encore une fois à bord du vaisseau. Elle nous donna de très beaux fruits; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à ajourner dix jours de plus dans l'île; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volaille et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais sûrement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et, quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours; elle me dit par signes de ne pas attendre si long-temps, et de revenir dans trente. Comme je

persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut satisfaite. Elle resta à bord jusqu'à la nuit, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre.

Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt, elle se jeta sur un fauteuil, et pleura pendant longtemps avec tant de sensibilité que rien ne pouvait la calmer : à la fin cependant, elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite et du vieillard. Le vieillard nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous : le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus. Son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, et qu'il reviendrait assez à temps pour notre départ; nous ne l'avons jamais revu, et j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, et qu'afin de conserver son enfant près de lui il l'avait caché, jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

Le lundi, 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, et j'envoyai en même temps à terre le grand bateau et le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout

le rivage couvert d'habitans; et doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre de Taïtiens, ils étaient prêts à revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en aperçurent, la reine s'avança et les invita à descendre. Comme elle conjecturait les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons et des fruits; et, lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier, cependant, qui avait reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise : nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile.

Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs : toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les bateaux en

avant pour nous touer. Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près de notre bâtiment, et celle qui portait la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite, elle alla dans l'avant de sa pirogue et s'y assit en pleurant sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles et quelques autres pour sa parure: elle les reçut en silence et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures nous avions dépassé le récif. Il s'éleva un vent frais : nos amis les Taïtiens et surtout la reine nous dirent adieu pour la dernière fois avec tant de regrets et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré et que mes yeux se remplirent de larmes.

A midi le mouillage d'où nous étions partis nous restait au sud-est, à douze milles de distance. Il est situé au 17e degré 30 minutes de latitude sud, et au 130e degré de longitude ouest, et je lui donnai le nom de *havre de Port-Royal.*

§ 8.

Description plus particulière des habitans de Taïti, de la vie domestique, des mœurs et des arts de ces insulaires.

Après avoir séjourné à la hauteur de Taïti, depuis le 24 juin jusqu'au 27 juillet, je vais donner une description de ses habitans, des arts et des

mœurs de ces insulaires, autant du moins que j'ai pu les connaître.

Les habitans de cette île sont grands, bien faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept pouces à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, et ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds; ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique et d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, et alors ils bouclent avec beaucoup de raideur: les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très proprement, quoiqu'ils ne connaissent point l'usage des peignes: ceux à qui nous en avions donné savaient très bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies et quelques-unes d'une très grande beauté.

Ces insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu. Les Taïtiennes vendaient leurs faveurs à nos gens, librement et en public, et même leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article. Ils connaissaient pourtant le prix de la beauté, et la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme était toujours proportionnée à ses charmes. Les insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les cèderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps lorsque les officiers s'en aperçurent. Quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus imformé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers et les clous du vaisseau, et qu'il fût en danger d'être mis en pièces. Tout notre monde avait par jour des provisions fraîches et des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, et j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

L'habillement des hommes et des femmes est de bonne grâce, et leur sied bien. Il est fait d'une espèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuste, et qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe composent leur vêtement : l'une, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant et derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur et à peu près une de largeur : il l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue : elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération et qu'on a ensuite étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornemens et de leur parure. Ce sont les femmes surtout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites. Elles sont d'une couleur assez brillante, mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion à l'ouest de l'île, mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît.

Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses, avec des lignes noires très serrées, et qui représentent différentes

figures. Ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons et les petites filles au-dessous de douze ans ne portent point ces marques. Nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, et il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les autres insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Taïtiens à imiter nos manières, et nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de *Jonathan*. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'anglaise, qui lui allait très bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions. Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas; mais, lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument : il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, et le morceau qui était au bout de la fourchette allait passer à côté de son oreille.

Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de

volaille, de chiens et de poissons, de fruit à pain, de bananes, d'ignames, de pommes et d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets, mais ils ne sont ni gros ni en grande quantité. Ils trouvent sur le récif des conques, des moules et d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, et qu'ils mangent crus avec du fruit à pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses, et, à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes et des hameçons de nacre de perle, des perroquets de mer et d'autres espèces de poissons, qu'ils aiment si passionnément qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes et filets avec beaucoup de succès, nous voulûmes les employer aussi, mais nous ne prîmes pas un seul poisson. Nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons et de leurs lignes, mais, n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux une seconde fois.

Voici la manière dont ils apprêtent leurs ali-

mens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur et de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de noix de coco. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons et retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotier, et ils y placent l'animal qu'ils veulent faire cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane. Si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbons et ils mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain et d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes et beaucoup de feuilles de cocotier; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière. Le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs

sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles avec lesquelles ils découpent très adroitement et dont ils se servent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignèrent lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui et ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine et plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites s'en servaient constamment; et les Taïtiens allaient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un spectacle de monstres et de marionnettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, et même cela ne leur arrive pas habituellement : ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusemens. Nous jugeâmes par leurs armes et les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux qu'ils sont quelquefois en guerre. Nous vîmes par la grandeur de ces cicatrices qu'elles étaient les suites de blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues et d'autres armes obtuses. Nous reconnûmes aussi par-là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, et nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots, étant à terre, se mit une écharde dans le pied. Comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieux Taïtien, présent à cette scène, appela alors un de ses compatriotes, qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot, et courut sur-le-champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, et au moyen de cet instrument il ouvrit la plaie et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard, qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, et en deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille

d'un prunier. Notre chirurgien s'en procura, et l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires. Outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, et sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures, grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens et de cochons. Nous nous aperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent et avec la contenance de la douleur, et nous conjecturâmes que c'étaient les cimetières où ils déposaient leurs morts. Le milieu des hangars était bien pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent, car l'herbe y croissait partout. Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Taïtiens avaient un culte religieux, mais je n'en ai pas pu reconnaître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre, et portent de deux à six hommes. Ils s'en servent surtout pour la pêche, et nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif. D'autres sont construites de planches jointes ensemble très adroitement. Elles sont plus ou moins grandes, et portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensem-

ble, et entre l'une et l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment, et un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, et probablement jusque dans d'autres îles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Taïti. Ils ont une troisième espèce de pirogues qui paraissent destinées principalement aux parties de plaisir et aux fêtes d'appareil : ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise; ils élèvent au milieu une espèce de toit, et ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous.

Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier jour de notre arrivée et le second; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine une procession de huit ou dix qui passaient à quelque distance de nous avec leurs enseignes déployées et beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage : après s'y être arrêtés l'espace d'une heure ils s'en retournaient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau temps, et tous les Taï-

tiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc ; les Taïtiens assis sur le toit et dessous étaient vêtus de blanc et de rouge, et les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner, et quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres en planches aussi minces qu'il leur est possible, et c'est avec ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre, à laquelle ils adaptent fort adroitement un manche. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, et ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur et quinze à vingt de longueur. Ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre : six

ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche. Comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, et une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce : ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin : dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage. Ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, et tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres, et qui remplace très bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de pommier, très droit, et qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, et de vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, et qui étaient partout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc

creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Taïtiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, et les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches : la flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant le temps que j'ai été à Taïti : cependant, lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avais apportées de l'île de la Reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc, qui mourut bientôt après notre départ de Santiago, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, et si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, et je crois que dans peu d'années ils auraient peuplé Taïti d'animaux de leur espèce.

Le climat de Taïti paraît très bon, et l'île est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes

de bois, les vallées d'herbages, et l'air, en général, y est si pur que, malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours et le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouilles, ni crapauds, ni scorpions, ni mille-pieds, ni serpens d'aucune espèce; les fourmis, qui y sont en très petit nombre, sont les seuls insectes incommodes que nous y ayons vus.

La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée et plus peuplée que celle où nous débarquâmes. Chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits, et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

Le flux et le reflux de la marée y sont peu considérables, et le cours en est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'est au sud-sud-est, et que ce sont le plus souvent de petites brises.

Le séjour de Taïti fut très salutaire à tout l'équipage, et au-delà de ce que nous en attendions, car en quittant l'île, nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans et moi, et même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta

la maladie vénérienne. Comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'était pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine Cook, dans son voyage sur *l'Endeavour*, l'y trouva établie. *Le Dauphin*, *la Boudeuse* et *l'Étoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Taïti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article d'une manière évidente et ma patrie et moi.

Chacun sait que le chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades, qu'il y spécifie leurs incommodités et le temps où il a commencé et achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payait la solde de l'équipage, plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien, en disant que, quoiqu'il les eût rayés de sa liste, et qu'il certifiât leur guérison, ils étaient encore malades. Depuis ce temps, toutes les fois que le chirurgien déclarait qu'un homme inscrit sur la liste des malades était guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disait qu'il avait encore quel-

ques symptômes de maladie, je le laissais sur la liste; lorsqu'il avouait qu'il était entièrement rétabli, je lui faisais signer le livre en ma présence, afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, et ensuite mon certificat. On y voit qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne est déclaré, par sa signature et la mienne, et par le rapport du chirurgien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Taïti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, et que le premier inscrit pour la même maladie, à notre retour, a été mis entre les mains du chirurgien, le 26 février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'île dont nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt du mal vénérien pendant quatorze mois et un jour, et nous avons passé le milieu de cet espace de temps à Taïti; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste comme attaqué du mal vénérien lorsque nous revenions, avait contracté sa maladie au cap de Bonne-Espérance, où nous étions alors.

§ 9.

Traversée de Taïti à l'île de Tinian. Description de quelques autres îles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.

Après avoir fait voile de l'île de George III, le 27 juillet, nous rangeâmes la côte de l'île du duc d'York, qui en est éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avait partout des baies sûres et au milieu un bon port; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a de hautes montagnes au milieu et à l'extrémité occidentale de l'île; la partie de l'est est plus basse, et la côte sur le rivage est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers et de planes.

Le lendemain, 28 juillet 1767, nous vîmes terre et aperçûmes quelques insulaires. De petites huttes forment leurs habitations, et il nous sembla qu'ils vivaient d'une manière très différente des Taïtiens. Nous découvrîmes sur la côte plusieurs cocotiers et d'autres arbres; le sommet de tous ces arbres avait été rompu, probablement par un ouragan. La longueur de cette île est d'environ six milles: il y a au milieu une montagne fort élevée qui semble être fertile. Elle est située au 17e degré 28 minutes de latitude sud, et au 151e degré 4 minutes de longitude ouest: je l'appelai *île de Charles Saunders*.

Le 30 nous vîmes terre du nord-est au nord-ouest. Nous voulions nous y arrêter; mais nous ne trouvâmes point de mouillages: toute l'île était environnée de brisans. Nous aperçûmes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croît, dans la partie sous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité: je l'appelai *île du lord How*. Elle a à peu près dix milles de longueur et quatre de large. Elle est située au 16ᵉ degré 46 minutes de latitude sud, et au 154ᵉ degré 13 minutes de longitude ouest.

Nous gouvernâmes au vent toute la nuit, et dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de quelques bas-fonds. A neuf heures nous les avions dépassés, et nous les nommâmes *îles de Scilly:* c'est un groupe d'îles ou de bancs de sable extrêmement dangereux. Leur gisement est au 16ᵉ degré 28 minutes de latitude sud, et au 155ᵉ degré 30 minutes de longitude ouest.

Nous continuâmes à gouverner à l'ouest jusqu'à la pointe du jour du 13 août; nous vîmes terre alors au sud-ouest, et nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin nous vîmes encore terre à l'ouest-sud-ouest; à midi nous reconnûmes que la première terre que nous avions vue était une île qui nous restait au sud-ouest, à environ cinq lieues, et qui avait la forme d'un pain de sucre. Nous avions le milieu de l'autre terre qui était aussi une île en forme de pic, à l'ouest-sud-ouest

à six lieues. Je donnai à la première, qui est presque circulaire par trois milles de diamètre, le nom d'*île de Boscawen*, et j'appelai *île de Keppel* l'autre, qui a trois milles et demi de long et deux de large. Le Port-Royal nous restait alors à l'est-sud, à quatre cent soixante-dix-huit lieues.

A deux heures nous étions à environ deux milles de l'île de Boscawen, et nous aperçûmes quelques habitans; mais l'île de Keppel étant au-dessus du vent, et nous paraissant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers celle-ci. A six heures nous n'en étions plus éloignés que d'un mille et demi, et avec nos lunettes nous découvrîmes plusieurs insulaires sur le rivage; mais comme il y avait des brisans à une distance considérable de la côte, nous ne pûmes pas aborder, et nous passâmes toute la nuit à louvoyer.

Le 14, à quatre heures du matin, nous envoyâmes des bateaux pour sonder et visiter l'île; et dès qu'il fut jour nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi, et nous dirent qu'ils s'étaient approchés jusqu'à une encâblure de l'île sans trouver le fond; que voyant un récif dont elle était bordée, ils l'avaient tourné et étaient entrés dans une large et profonde baie également remplie de rochers; qu'en sondant hors de la baie, ils avaient trouvé un mouillage; qu'en retournant une seconde fois dans la baie, ils avaient

vu un ruisseau de bonne eau; mais que la côte étant couverte de rochers, ils avaient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement, et qu'effectivement ils en avaient trouvé un un demi-mille plus loin. Nos gens ajoutèrent que le vaisseau pourrait faire de l'eau dans la rivière, parce qu'il serait facile de construire un chemin qui conduirait de l'endroit du débarquement jusque-là; mais qu'on aurait besoin d'une forte garde pour nous mettre à l'abri des insultes des habitans. Ils n'avaient point vu de cochons; ils rapportèrent seulement deux volailles, quelques noix de coco, des fruits du plane et des bananes.

Pendant que les bateaux étaient à terre, deux pirogues d'Indiens, montées par six hommes, allèrent vers eux. Ils semblaient avoir pour nous des dispositions pacifiques, et paraissaient être de la même race que les Taïtiens; ils étaient revêtus d'une espèce de natte, et avaient la première jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres insulaires vinrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer davantage. Lorsque nos gens eurent fait toutes les observations qui se présentèrent à eux, ils quittèrent le rivage, et trois des naturels du pays sortirent de leurs pirogues pour passer dans un de nos bateaux; mais, quand ils furent éloignés d'un demi-

mille de la côte, ils se jetèrent tous trois précipitamment dans la mer et s'en retournèrent à la nage.

Dès qu'on m'eut fait ce rapport, je considérai qu'il y aurait beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit; je réfléchis en outre que c'était le temps le plus rigoureux de l'hiver dans l'hémisphère austral; que notre bâtiment faisait eau; que l'arrière était très fatigué par le gouvernail, et que nous ne connaissions pas jusqu'où le vaisseau était endommagé à la carène. Je jugeai par ces raisons qu'il était peu en état d'essuyer les tempêtes et les gros temps que nous rencontrerions certainement, si nous faisions route autour du cap Horn ou à travers le détroit de Magellan; qu'en dirigeant notre marche par ce côté, si le vaisseau venait à doubler le cap ou passer le détroit heureusement, il aurait encore absolument besoin d'un port pour s'y rafraîchir, et que nous n'en aurions aucun à no tre portée. Je me décidai donc à faire voile le plus promptement que je pourrais vers Tinian et Batavia, pour repasser en Europe par le cap de Bonne-Espérance. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce chemin, il nous semblait que nous arriverions plus tôt en Angleterre; si d'ailleurs le vaisseau ne pouvait pas faire tout le voyage, nous sauvions au moins par-là notre vie, parce que, de l'endroit où nous étions, jusqu'à Batavia, nous

devions avoir probablement une mer calme, et n'être pas éloignés d'un port.

En conséquence de cette solution, nous fîmes voile à midi, et nous dépassâmes l'île de Boscawen sans la visiter. C'est une île ronde et élevée, abondante en bois et qui est remplie d'habitans; mais l'île de Keppel est beaucoup plus grande et paraît meilleure.

La première est située au 15e degré 50 minutes de latitude sud, et au 175e degré de longitude ouest; la seconde au 15e degré 55 minutes de latitude sud, et au 175e degré 3 minutes de longitude ouest.

Nous continuâmes notre route à l'ouest-nord ouest, jusqu'à dix heures du matin, du 16. Alors nous vîmes terre au nord-est, et nous gouvernâmes dessus. A midi, nous en étions à trois lieues. Le terrain, dans l'intérieur de la côte, paraissait élevé, mais au bord de l'eau il était bas et d'un aspect agréable; toute l'île semblait être environnée par des récifs qui s'étendaient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui était couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes et de la fumée en plusieurs endroits. Bientôt après nous évitâmes un banc de rochers pour gagner le côté sous le vent de l'île, et nous envoyâmes en même temps des bateaux pour sonder et examiner la côte. Les bateaux rangèrent la terre de

très près, et trouvèrent qu'elle était pleine de rochers et garnie d'arbres qui croissaient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes espèces ne portaient point de fruits ; il y en avait quelques-uns de très grands. Au côté de l'île situé sous le vent, ils trouvèrent des cocotiers en petit nombre, mais ils ne virent pas une seule habitation. Ils découvrirent aussi plusieurs petits ruisseaux, qu'il aurait été facile de réunir en un seul courant. Dès qu'ils se furent approchés de la côte, plusieurs pirogues, qui avaient chacune à bord six ou huit hommes, allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robustes et actifs : excepté une espèce de natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils étaient armés de grandes massues, semblables à celles qu'on donne à Hercule dans nos tableaux ; ils en vendirent deux à notre maître de vaisseau, pour un clou ou deux et quelques colifichets.

Comme nos gens n'avaient vu d'autres animaux que des oiseaux de mer, ils étaient très curieux de savoir des naturels du pays s'ils en avaient de quelque autre espèce ; mais il ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la conférence, les Indiens formèrent le projet de se saisir de notre bateau : un deux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher, sans décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui était le plus empressé à cette

manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal ; mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quittèrent alors cet endroit ; les eaux étaient devenues tout à coup si basses, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau. Quand ils furent en pleine mer, ils trouvèrent des pointes de rochers qui s'élevaient au-dessus de sa surface, excepté dans un endroit, tout le récif était à sec et battu par des lames très fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embarras où étaient nos gens, car ils revinrent et les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large et marcher très vite vers le vaisseau, ils s'en retournèrent.

Les bateaux arrivèrent sur les six heures du soir : il était déjà nuit. Le maître me dit qu'en dedans du récif tout était rochers, mais qu'en dehors et à environ deux encâblures, il y avait en deux ou trois endroits un mouillage. Il ajouta que la passe, pour gagner le dedans du récif, avait soixante-une brasses de large, et qu'en cas de nécessité, le vaisseau pouvait y ancrer par huit brasses, mais qu'il n'y serait pas sûrement sur une longueur plus grande que celle d'un demi-câble.

Lorsque j'eus fait mettre à bord les bateaux, nous courûmes jusqu'à environ quatre milles sous le vent, où nous demeurâmes en panne jus-

qu'au lendemain matin : m'apercevant alors que le courant nous avait mis hors de la portée de l'île, et que nous ne pouvions plus l'apercevoir, je fis voile. Les officiers me firent l'honneur d'appeler cette île de mon nom. L'*île de Wallis* est située au 13ᵉ degré 18 minutes de latitude sud, et au 177ᵉ degré de longitude ouest.

Nous avons déterminé avec exactitude les latitudes et les longitudes de toutes ces îles, et il sera facile à tous les vaisseaux qui navigueront par la suite dans ces mers, d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir, ou pour faire de nouvelles découvertes sur les productions de leur sol.

Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans ces îles, il est cependant remarquable que, lorsque les habitans pouvaient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençaient à l'aiguiser et à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisaient pas sur le cuivre.

Nous continuâmes à gouverner au nord-ouest, et nous vîmes de temps en temps plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions, d'après nos observations, au 187ᵉ degré 24 minutes de longitude ouest, lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphère septentrional. Parmi les oiseaux qui volaient autour de notre bâtiment, un d'eux, que nous attrapâmes, ressemblait à un pigeon par la grandeur, la forme et la couleur : il

avait les pieds rouges et plats. Nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane et des noix de coco passer près du vaisseau.

Le 29, sur les deux heures après midi, étant au 2e degré 50 minutes de latitude nord, et au 188e degré de longitude ouest, nous traversâmes un grand espace où l'eau était bouillonnante, et qui s'étendait du nord-est au sud-ouest aussi loin que l'œil pouvait apercevoir de la grande hune. Nous sondâmes avec une ligne de deux cents brasses, mais nous ne trouvâmes point de fond.

Le 3 septembre, à cinq heures du matin, nous vîmes terre à l'est-nord-est, à environ cinq lieues; une demi-heure après, nous vîmes terre une seconde fois au nord-ouest, et à six heures nous aperçûmes au nord-est un pros indien semblable à ceux dont parle le lord Anson dans son voyage. Lorsque nous eûmes remarqué qu'il venait vers nous, nous arborâmes pavillon espagnol; mais, quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous, et en peu de temps nous le perdîmes de vue.

A huit heures, les îles que je pris pour deux des Piscadores nous restaient du sud-ouest à l'ouest, et elles avaient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues, et nous en apercevions plusieurs autres qui étaient beaucoup plus éloignées. L'une de ces îles est située au 11e degré

de latitude nord, et au 192ᵉ degré 30 minutes de longitude ouest, et l'autre au 11ᵉ degré 20 minutes de latitude nord, et au 192ᵉ degré 58 minutes de longitude ouest.

Le 7 nous vîmes un courlieu et une huppe, et le 9 nous attrapâmes un oiseau de terre qui ressemblait beaucoup à un étourneau.

Le 17 nous vîmes deux espèces de mouettes, et nous jugeâmes que l'île de Tinian nous restait à l'ouest, à environ trente-une lieues, étant alors au 15ᵉ deg. de latitude nord, et au 212ᵉ deg. 30 min. de longitude ouest. Le lendemain au matin, 18, à six heures, nous découvrîmes l'île de Saypan au nord-ouest, à environ dix lieues; nous vîmes celle de Tinian dans l'après-midi, et nous courûmes dessus. A neuf heures du matin, le 19, nous mîmes à l'ancre dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille et un demi-mille du récif.

§ 10.

Description de l'état présent de l'île de Tinian et de ce que nous y fîmes, ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de Tinian à Batavia.

Dès que le vaisseau fut en sûreté, j'envoyai les bateaux à terre, pour y dresser des tentes et nous rapporter des rafraîchissemens; ils revinrent vers midi avec quelques noix de coco, des limons et des oranges.

Le soir, après que les tentes furent dressées, j'envoyai le chirurgien et tous les malades à terre, avec des provisions de toute espèce, pour deux mois et pour quarante hommes : on y porta notre forge et une caisse d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant et moi étant fort incommodés, nous débarquâmes aussi, accompagnés d'un contre-maître et de douze autres hommes, qui devaient parcourir le pays et aller à la chasse des animaux.

Le 20, lorsque nous jetâmes l'ancre pour la première fois, la partie septentrionale de la baie nous restait au nord-ouest, la pointe des Cocos au nord-ouest, la place de débarquement au nord-sud-nord, et l'extrémité méridionale de l'île au sud-ouest; mais, le lendemain au matin, le maître ayant sondé toute la baie, il pensa qu'il y avait un meilleur mouillage au sud; nous touâmes le vaisseau plus avant, et nous l'y amarrâmes avec un câble de chaque côté.

A six heures du soir, les chasseurs rapportèrent un jeune taureau qui pesait près de quatre cents livres. Nous en gardâmes une partie à terre, et nous envoyâmes le reste à bord avec des fruits à pain, des limons et oranges.

Le lendemain, 21, dès le grand matin, les charpentiers se mirent à l'ouvrage pour calfater le vaisseau et le réparer autant qu'il serait possible. Tou-

tes les voiles furent aussi apportées à terre, et les voiliers les raccommodèrent. Les serruriers s'occupaient en même temps à faire pour le bâtiment tous les ouvrages de fer dont il avait besoin, et ils fabriquèrent de nouvelles pentures pour le gouvernail. Il y avait alors à terre cinquante-trois hommes, tant sains que malades.

Nous nous procurâmes dans l'île du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits à pain, des limons, des oranges, et tous les rafraîchissemens dont il est parlé dans le *Voyage du lord Anson*. Les malades commencèrent à se mieux porter dès le jour même qu'ils furent à terre. L'air, dans cette île, était pourtant très différent de celui de Taïti, où la viande se conservait fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvait à peine se garder un jour à Tinian. Il y avait plusieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement, mais les Indiens avaient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; et, comme il n'en était point revenu sur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur du pays avant de rencontrer une seule noix de coco. Les chasseurs souffrirent des peines incroyables. Ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buissons forts et épais, entrelacés les uns dans les autres, et les animaux étaient si sauvages, qu'il leur était très difficile d'en approcher : de sorte

que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail était en plus grande abondance à l'extrémité septentrionale de l'île, mais que les chasseurs étaient si épuisés de fatigue après y être arrivés, qu'ils n'avaient pas la force de tuer le gibier et beaucoup moins de nous le rapporter. J'envoyai M. Gore et quatorze hommes s'établir dans cette partie de l'île, et je donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auraient tué.

Sur ces entrefaites je fis raccommoder les doublages de cuivre du bâtiment, qui avaient été fort endommagés. Le charpentier découvrit alors et étancha une grande voie d'eau au-dessous des courbatons de l'éperon, par laquelle nous avions lieu de croire qu'était entrée la plus grande partie de l'eau que le vaisseau avait faite dans les gros temps.

Pendant notre séjour à Tinian j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre, les uns après les autres, et le 15 octobre 1767, tous nos malades étant guéris, nos provisions d'eau et de bois complètes, le vaisseau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'île. Il n'y avait personne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, et il y en avait plusieurs tonneaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeait à propos.

Le 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile hors de la baie, envoyant en même temps des bateaux à l'extrémité septentrionale de l'île pour ramener M. Gore et les chasseurs. A midi ils vinrent à bord, et nous apportèrent un grand taureau qu'ils venaient de tuer.

Tandis que nous étions à l'ancre dans cet endroit, nous fîmes plusieurs observations pour déterminer notre longitude et notre latitude, dont voici la table :

Latitude du vaisseau lorsqu'il était à l'ancre.	14° 55' N.
Longitude.	214 15 O.
Latitude du lieu de l'aiguade.	14 59 N.
Longitude du milieu de l'île.	214 00 O.
Longitude de la rade de Tinian.	214 8 O.
Longitude moyenne observée à Tinian. . . .	214 7

Nous continuâmes notre route à l'ouest, tirant un peu vers le nord, jusqu'au 21. Nous vîmes alors plusieurs oiseaux, Tinian nous restant au sud, à 277 lieues; le lendemain, 22, nous en aperçûmes trois autres qui ressemblaient à des mouettes, et qui étaient de la même espèce que ceux que nous avions vus à environ trente lieues de Tinian.

Le 23 nous eûmes du tonnerre, des éclairs et de la pluie, avec des vents forts et une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente; le gouvernail se relâcha de nouveau, et notre arrière fatigua extrêmement. Le lendemain, 24, nous vîmes

plusieurs petits oiseaux de terre; et, comme les vents continuaient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour et pendant toute la nuit, et le 25 nous eûmes une tempête. Nous eûmes le chagrin d'apercevoir que le bâtiment faisait plus d'eau qu'à l'ordinaire. Un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes et tout ce qui était sur le château d'avant. Nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvait porter, parce que, suivant le voyage du lord Anson, nous étions très près des îles Bashée, et que, suivant le commodore Byron, il y avait terre sous le vent à environ trente lieues de nous.

Le lendemain au matin, 26, nous vîmes autour du vaisseau plusieurs canards, des espèces de geais à pieds palmés, quelques petits oiseaux de terre et un grand nombre de taons. La pluie forte et continuelle que nous essuyâmes mouilla jusqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours et deux nuits. Le temps était toujours très sombre, et les vagues continuaient de battre le vaisseau avec la plus grande violence.

Le 27, la brume, la pluie et la tempête se soutinrent; une vague qui rompit sur nous enfonça les sabords du stribord, fit un grand ravage sur le pont et emporta plusieurs choses à la mer. Nous

eûmes pourtant ce même jour un rayon de soleil suffisant pour déterminer notre latitude, qui était alors de 28 degrés 50 minutes nord; le vaisseau se trouva cinquante minutes plus au nord que ne portait notre estime.

Le temps se calma un peu. Le 28 à midi nous changeâmes de direction et nous gouvernâmes sud-ouest; à une heure et demie nous vîmes les îles Bashée, qui nous restaient du sud-est au sud-sud-est, à environ six lieues. Ces îles sont toutes élevées: celle qui est le plus au nord est plus haute que les autres. Par une observation que nous fîmes, nous trouvâmes que l'île Grafton est située au 239ᵉ degré de longitude ouest, et au 21ᵉ degré 4 minutes de latitude nord.

Depuis ce temps jusqu'au 3 novembre, nous nous aperçûmes chaque jour que le vaisseau était de dix à quinze milles au nord de notre estime. Nous avions vu la veille plusieurs mouettes, et, sondant à diverses reprises pendant le jour et la nuit suivante, nous ne trouvâmes point de fond par cent soixante brasses. A sept heures du matin nous vîmes une chaîne de brisans qui nous restaient au sud-ouest, à environ trois milles, et nous nous en écartâmes. A onze heures nous aperçûmes encore des brisans au sud-sud-ouest, à environ cinq milles. A midi nous dépassâmes l'extrémité orientale de ces bri-

sans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille.

Le premier banc gît au 11e degré 8 minutes de latitude nord, et au 8e degré de longitude ouest des îles Bashée.

Le second au 10e degré 40 minutes de latitude nord, et au 8e degré 13 minutes de longitude ouest de l'extrémité nord-est des îles Bashée.

Nous vîmes une mer sale au sud-est; cependant nous n'avions point de fond par cent cinquante brasses. A une heure nous aperçûmes un banc de sable: nous l'évitâmes et nous en dépassâmes un second à deux heures. A trois heures nous vîmes au nord-est, à environ deux milles, une petite pointe basse sablonneuse, que j'appelai l'*Ile Sunday*. A cinq heures nous en vîmes une autre petite au nord-est, à environ cinq milles, que je nommai *Small-Key*. Nous en aperçûmes bientôt après une troisième, plus grande, qui était par derrière, et à laquelle je donnai le nom de *Long-Island*. Sur les six heures du soir, étant éloignés d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces îles, nous courûmes dessus. Nous continuâmes cette route depuis minuit jusqu'à la pointe du jour en sondant continuellement sans trouver de fond.

A sept heures du matin, le 4, nous vîmes un grand récif de rochers au sud-demi-ouest, et une autre île à l'est-sud-est, à environ six lieues: je

l'appelai *New-Island*. A dix heures nous aperçûmes des brisans de l'ouest-sud-ouest. A midi l'extrémité septentrionale du grand récif nous restait au sud-est, à deux lieues d'éloignement, et un autre récif à l'ouest-nord-ouest, à peu près à la même distance.

Nous allons donner une table des latitudes et longitudes de ces îles et bancs de rochers.

	Latit. sept.	Longit. occid.
Ile Sunday.	10° 40′	24° 712′
Small-Key	10 37	247 16
Long-Island.	10 20	247 24
New-Island.	10 10	247 40
Le premier banc.	10 14	247 36
Second banc.	10 4	247 45
Troisième banc.	10 5	246 50

Bientôt après nous découvrîmes un autre récif, au 10ᵉ degré 15 min. de latitude, et au 248ᵉ degré de longitude.

Le lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaisseau, qui avait été pendant quelque temps au nord de notre estime, avait dérivé alors de huit milles du côté du sud.

Nous continuâmes notre route en sondant souvent, mais sans trouver de fond. Le 7 nous traversâmes des bouillonnemens d'eau causés par un courant, et nous y vîmes flotter, du nord-est au sud-ouest, de grandes quantités de bois, de feuilles de cocotiers, des espèces de pommes de sapin et des algues marines. Nous aperçûmes, à midi, que

le vaisseau était à dix milles au nord de notre estime. Nous étions au 8e degré 36 minutes de latitude nord, et au 253e degré de longitude ouest. A deux heures nous découvrîmes de la grande hune l'île de Condore, à l'ouest-nord. A quatre heures l'île nous restait de l'ouest au nord-ouest, à treize lieues de distance, et ressemblait à des mondrains élevés. Cette île gît au 8e degré 40 minutes de latitude nord, et, suivant notre estime, au 254e degré 15 minutes de latitude.

Le 10, étant au 5e degré 20 minutes de latitude nord, et au 255e degré de longitude ouest, nous trouvâmes un courant qui nous faisait dériver de quatre brasses par heure, au sud-ouest; et pendant notre route vers les îles Timon, Aros et Pisang, que nous découvrîmes sur les six heures de l'après-midi du 13, nous étions chaque jour de dix à vingt milles plus au sud que ne le portait notre estime.

Le 16, à dix heures du matin, nous passâmes la ligne une seconde fois pour entrer dans l'hémisphère austral, au 255e degré de longitude; et bientôt après nous découvrîmes deux îles, l'une nous restant au sud-est, éloignée de cinq lieues, et l'autre au sud-ouest, à la distance de sept lieues.

Le lendemain au matin, 17, le temps devint très sombre et orageux, avec de grosses pluies. Nous carguâmes toutes les voiles et nous mîmes en panne,

jusqu'à ce que nous pussions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors que c'étaient les îles de Pulo Toté et de Pulo Weste que nous avions vues: nous fîmes voile jusqu'à une heure et nous aperçûmes les sept îles. Nous continuâmes notre direction jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 18, le temps étant devenu très brumeux, avec des rafales violentes et beaucoup d'éclairs et de pluie.

Pendant qu'une de ces bouffées soufflait avec force, et que l'obscurité était si épaisse qu'elle nous empêchait de voir d'un bout du vaisseau à l'autre, nous découvrîmes tout à coup, à la lueur d'un éclair, un grand bâtiment qui allait nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent; et le vaisseau répondant à sa manœuvre, nous passâmes à côté de l'autre sans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous nous étions embarqués avec *le Swallow*. Le vent était si fort que nous ne pouvions pas nous faire entendre ni savoir à quelle nation ce navire appartenait.

A six heures, le temps s'étant éclairci, nous découvrîmes à l'est-sud-est un bâtiment à l'ancre, et à midi nous aperçûmes terre à l'ouest-nord-ouest, que nous reconnûmes dans la suite être Pulo Taya, Pulo Toté nous restant alors au sud-est, et Pulo Weste au sud-sud-est. A six heures du soir nous mîmes

à l'ancre, et nous observâmes un courant qui avait sa direction est-nord-est.

Le lendemain, 19, à six heures, nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile, et nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. A six heures du soir, comme nous dérivions beaucoup, nous remîmes une seconde fois à l'ancre.

Le 21 nous découvrîmes la montagne Monopin, gisant au sud-est. En avançant un peu nous aperçûmes la côte de Sumatra, à six heures et demie, le lendemain, 22. Nous continuâmes à souffrir beaucoup de retardement par les courans et les calmes, mais le lundi, 30, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Batavia.

§ 11.

Séjour à Batavia. Passage de cette ville au cap de Bonne-Espérance.

Nous trouvâmes dans la rade de Batavia quatorze vaisseaux de la compagnie hollandaise des Indes orientales, un grand nombre de petits bâtimens, et *le Falmouth*, vaisseau du roi, qui était sur la vase dans un état de dépérissement.

J'envoyai un officier à terre afin d'avertir le gouverneur de notre arrivée, et lui demander la permission d'acheter des rafraîchissemens. Je lui fis dire que je lui donnerais le salut s'il voulait promettre de le rendre par un égal nombre de

coups de canon : le gouverneur y consentit volontiers. Au lever du soleil du mardi, 1er décembre, je le saluai de treize coups, et il me répondit du fort en en tirant quatorze. Bientôt après le munitionnaire envoya du bœuf frais et beaucoup de légumes que je fis servir sur-le-champ à l'équipage. J'assemblai en même temps les gens du vaisseau : je leur dis que je ne souffrirais pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte, et que je punirais sévèrement quiconque contreviendrait à cette ordonnance. Je tâchai de leur faire sentir la sagesse de règlement, en les assurant que l'intempérance dans ce pays leur procurerait infailliblement la mort. Afin de prévenir plus efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à personne d'aller à terre, excepté à ceux qui y avaient affaire, et j'eus soin qu'aucun de ceux-ci n'allât courir dans la ville.

Le 2 j'envoyai le contre-maître et notre charpentier avec le charpentier du *Falmouth*, pour examiner le reste de l'équipement de ce vaisseau qui avait été débarqué à Onrust, et je leur ordonnai d'acheter ce qui pourrait nous servir. Ils nous rapportèrent une paire de cargues, et ils nous dirent que tout le reste de l'équipement qu'ils avaient vu était pourri et hors d'usage; qu'ils avaient trouvé les mâts, les vergues et les câbles en pièces, et que les ferrures elles-mêmes étaient si rouillées qu'elles ne valaient plus rien. Ils allèrent aussi à

bord du *Falmouth* pour examiner son calfatage, et ils virent qu'il était si délabré que, suivant eux, la mousson prochaine achèverait de détruire le bâtiment: il n'y avait pas un seul endroit où l'on pût se mettre à l'abri des injures du temps. Le petit nombre d'hommes qui appartenaient au vaisseau étaient aussi dans le plus mauvais état : infirmes, malades, épuisés de fatigues, ils s'attendaient à être engloutis dans les flots dès que la mousson arriverait.

Entre autres choses qui nous manquaient, nous avions perdu deux ancres, et nous en avions besoin d'une, ainsi que de cordages de trois pouces de grosseur pour en faire des câbles. Les officiers que j'avais envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avait demandé était exorbitant, et qu'ils n'avaient pas voulu les payer si cher. C'est pourquoi le samedi, 5, j'allai à terre moi-même pour la première fois. Je parcourus les différens magasins et arsenaux, et je vis qu'il m'était impossible de les acheter à meilleur marché que nos officiers. Je crus que les marchands profitaient du besoin apparent où nous étions, et qu'ils avaient résolu de nous vendre leurs marchandises quatre fois au-delà de leur valeur, persuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer sans les prendre à ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toute sorte de moyens plutôt

que de me soumettre à une exaction que je regardais comme honteuse. Je leur dis que je mettrais sûrement à la voile le mardi prochain; que si, pendant cet intervalle, ils voulaient traiter aux conditions que je leur avais proposées, je prendrais les articles que j'avais mis à part, mais qu'autrement je m'embarquerais sans les emporter.

Dès que je fus de retour à bord, je reçus une requête des officiers non brevetés du *Falmouth*; ils me représentaient qu'ils n'avaient plus rien à espérer, que le canonnier était mort depuis longtemps; que les munitions d'artillerie étaient perdues, et surtout la poudre, que les Hollandais avaient ordonné de jeter dans la mer; que le contremaître, accablé de vexations et de chagrins, était devenu fou, et avait été renfermé dans un hôpital; que tout leur équipement était gâté et pourri; que le plancher du magasin était tombé dans une mousson pluvieuse, et les avait laissés exposés aux injures de l'air pendant plusieurs mois; qu'ils n'avaient pas pu venir à bout de se procurer un autre endroit pour s'y réfugier; que le charpentier était mourant, et que le cuisinier était estropié par ses blessures. Par toutes ces raisons ils me suppliaient de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre, ou au moins de les licencier. Ce fut avec beaucoup de regret et de compassion que je répondis à ces malheureux qu'il m'était impossible

de les soulager, et que, puisqu'on les avait chargés de la garde de l'équipement du navire, ils devaient attendre des ordres de l'Amirauté. Ils me répliquèrent que depuis qu'on les avait laissés dans ces parages ils n'avaient pas reçu un seul ordre de la Grande-Bretagne ; ils me conjurèrent ardemment de faire connaître leur malheur, afin qu'ils pussent obtenir des secours. Ils ajoutèrent qu'on leur devait dix ans de paye; qu'ils avaient vieilli en attendant leur argent, et qu'ils consentaient à présent à perdre cette somme, et à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils, plutôt que de continuer à souffrir les misères de leur situation actuelle, qui étaient en effet très grandes. Quel que fût leur état on ne leur permettait pas de passer une nuit à terre, et lorsqu'ils étaient malades personne ne les visitait à bord. Ils étaient d'ailleurs volés par les Malais, et sans cesse dans la crainte d'être massacrés par ces pirates, qui, peu de temps auparavant, avaient brûlé la prise siamoise [1]. Je les assurai que je ferais tous mes efforts pour procurer du soulagement à leurs maux, et ils me quittèrent les larmes aux yeux.

Comme les marchands de Batavia ne me parlèrent plus de l'ancre ni des cordages que je voulais acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avait toujours été sobre et en

[1] C'était une prise qu'avait faite *le Falmouth*.

bonne santé depuis notre arrivée dans la rade. On lui avait servi de la viande fraîche chaque jour: il nous en restait encore quelque peu, avec un bœuf en vie, que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un seul homme de malade, et un matelot qui avait un accès continuel de rhumatisme depuis notre départ du détroit de Magellan. Le 8, à six heures du matin, nous remîmes en mer, après un séjour d'une semaine à Batavia.

Le 11, à midi, nous étions à la hauteur d'une petite île appelée le Cap, entre les côtes de Sumatra et de Java, et plusieurs de nos gens furent attaqués de rhumatismes et de dyssenteries. Le lendemain, 12, un bateau hollandais vint à bord, et nous vendit quelques tortues de mer, qui furent servies à l'équipage. Vers le soir, étant à environ deux milles de la côte de Java, nous aperçûmes sur le rivage un très grand nombre de lumières: nous supposâmes qu'on les avait allumées afin d'attirer le poisson, ainsi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

Le lundi, 14, nous mîmes à l'ancre à la hauteur de l'île du Prince, et nous allâmes y faire de l'eau et du bois. Le lendemain au matin les naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille et un sanglier, que nous achetâmes à un prix raisonnable. Nous y restâmes jusqu'au 19, préparant le vaisseau à remettre à la mer. Pendant ce

temps plusieurs de nos gens commencèrent à se plaindre de maladies intermittentes assez semblables à la fièvre. Nous appareillâmes le lendemain à six heures, après avoir complété notre provision de bois, et pris à bord soixante-seize pièces d'eau.

Pendant notre séjour ici un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui était le long du vaisseau. Sa chute lui fracassa le corps et lui rompit plusieurs os. En tombant il froissa deux hommes, dont l'un resta sans parler jusqu'au 24, jour où il mourut, et l'autre eut un de ses orteils brisé. Nous avions alors seize hommes de malades, et le 1er janvier le nombre augmenta jusqu'à quarante. Nous avions enterré trois de nos gens. Nous étions attaqués de dyssenteries et de fièvres putrides, qui, étant toujours contagieuses, sont pour cette raison les plus dangereuses dans un vaisseau. L'aide du chirurgien en fut bientôt atteint; et ceux qui étaient chargés de servir les malades tombaient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avaient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal autant qu'il était en mon pouvoir, je construisis un grande chambre pour les malades, en débarrassant l'entrepont de beaucoup de nos gens, que je renvoyai sur le tillac ; et pour la tenir toujours propre j'y fis dresser une tenture de toile peinte, et j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux

fois par jour avec du vinaigre, et qu'on y fît des fumigations. Notre eau n'était point corrompue, et on la ventilait souvent; et avant de la donner à boire on y plongeait une grande marmite de fer chauffée rouge, dont nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avaient du vin, du salep ou du sagou tous les matins pour leur déjeuner. On leur donnait deux fois par semaine du bouillon de mouton, et une ou deux volailles les autres jours. Ils avaient d'ailleurs du riz et du sucre en abondance, et une infusion de drêche assez fréquemment : de sorte que jamais peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien était infatigable, et cependant avec tous ces avantages les maladies empiraient. En même temps, pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faisait plus de trois pieds d'eau par quart, et toutes les œuvres mortes étaient ouvertes et relâchées.

Le 10 janvier les maladies commencèrent à diminuer; mais plus de la moitié des gens de l'équipage étaient si faibles, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Étant ce jour-là au 22ᵉ deg. 41 min. lat. sud, et, suivant notre estime, au 300ᵉ deg. 47 min. long. ouest, nous vîmes plusieurs oiseaux du tropique autour du vaisseau.

Le 17 nous étions au 27ᵉ deg. 32 min. lat. sud, et au 310ᵉ deg. 36 min. long. ouest. Nous aperçû-

plusieurs albatros, et nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avait dérivé ce jour à dix milles au sud de notre estime.

Le 24, étant au 33e deg. 40 min. lat. sud, et, suivant notre estime, au 328e deg. 17 min. long. ouest, nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pièce le grand hunier et la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisait sur le vaisseau d'une manière terrible. Elle rompit la penture du gouvernail au stribord, et emporta plusieurs des boute-hors. Nous vîmes plusieurs oiseaux et des mouches pendant la tempête; et dès qu'elle fut calmée nous employâmes nos premiers soins à sécher les lits des malades; et tous nos gens qui pouvaient manier l'aiguille s'occupèrent à raccommoder les voiles, qui étaient très délabrées.

Le 26 et le 27 le temps se calma. Nous étions au 34e deg. 16 min. lat. sud, et nous fîmes plusieurs observations par lesquelles nous reconnûmes que le vaisseau était au 320e deg. 30 min. long.

A six heures du matin du 30 janvier 1768 nous vîmes terre, et le 4 février nous mîmes à l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Notre traversée de l'île du Prince au Cap fut, suivant notre estime, de 89 deg. long., ce qui donnerait 345 deg. ouest pour la longitude du Cap;

mais la longitude du cap de Bonne-Espérance, déterminée par observation, n'est que de 342 deg. 4 min. : ce qui nous fit voir que le vaisseau était de 3 deg. à l'est de notre estime.

§ 12.

Séjour au cap de Bonne-Espérance. Retour du *Dauphin* en Angleterre.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, j'envoyai un officier à terre pour faire au gouverneur les complimens ordinaires. Le gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, et lui dit qu'il nous fournirait avec plaisir tous les rafraîchissemens et les secours du Cap, et qu'il rendrait le salut par un égal nombre de coups de canon.

Nous trouvâmes au Cap une escadre de seize vaisseaux de la compagnie hollandaise, un vaisseau de la compagnie française, et *l'Amiral Watson*, paquebot de notre nation, commandé par le capitaine Griffin, et destiné pour le Bengale.

Après nous être procuré quelques moutons et beaucoup de légumes pour l'équipage, j'envoyai le chirurgien à terre, afin d'y louer un quartier pour les malades. Il ne put pas en trouver à moins de deux schellings par jour, et même à condition que si quelqu'un de nous prenait la petite vérole, qui était alors répandue dans presque toutes les mai-

sons, nous augmenterions cette somme, proportionnellement à la malignité qu'aurait cette maladie.

Comme ce prix était considérable, et qu'il devait probablement augmenter de beaucoup, parce que plusieurs de nos gens n'avaient pas eu la petite vérole, et que d'ailleurs il y avait du danger à s'y exposer, je priai le gouverneur de me permettre de dresser une tente dans une plaine spacieuse, appelée Pointe verte, à environ deux milles de la ville, et d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, sous l'inspection d'un officier qui les empêcherait de s'en écarter. Le gouverneur m'accorda sur-le-champ cette permission, et donna des ordres pour que nous ne fussions inquiétés par personne.

Je fis donc construire des tentes dans cet endroit; j'en donnai la garde au chirurgien, à son aide et à des officiers, et je les chargeai expressément de ne pas souffrir que qui que ce soit allât à la ville, ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades, excepté deux, allèrent à terre le lendemain matin avec des provisions et du bois; j'ordonnai au chirurgien de procurer à ceux qui étaient très faibles toutes les provisions extraordinaires qu'il jugerait à propos, et en particulier du lait, quoiqu'il fût d'un prix excessif. Sur les six heures du soir ils revinrent à bord, et il

sembla que l'air de terre leur avait fait beaucoup de bien. Me trouvant très mal moi-même, on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays : j'y restai pendant notre séjour au Cap, et, lorsque le bâtiment fut prêt à remettre à la voile, je revins à bord sans être soulagé.

Nous employâmes tout le temps à radouber le vaisseau. On détendit toutes les voiles, on abattit les vergues et les mâts, on dressa la forge; les charpentiers calfatèrent, les voiliers raccommodèrent les voiles, le tonnelier mit les futailles en état, les matelots rétablirent les agrès, et les bateaux allèrent chercher de l'eau.

Le 10, les gros ouvrages étant presque achevés, je permis à vingt des hommes qui avaient eu la petite vérole d'aller à la ville. Je fis débarquer les autres, qui risquaient de prendre cette maladie, à quelque distance, en leur ordonnant d'aller dans la campagne, et de s'en revenir le soir : ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Pendant tout le temps que le vaisseau fut à l'ancre, je leur accordai la même liberté : chacun s'en trouva très bien. Les gens de l'équipage, excepté les malades qui eurent bientôt recouvré la santé, étaient plus sains et plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre. Nous achetâmes à un prix raisonnable l'ancre et les câbles que les marchands de Batavia n'avaient pas voulu nous vendre, et en outre de grosses

toiles et d'autres provisions. Nous fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux capitaines et officiers des vaisseaux de l'Inde qu'on pouvait au besoin se procurer en mer une eau saine et potable. A cinq heures du matin nous mîmes cinquánte-six gallons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures elle commença à bouillir, et dans l'espace de cinq heures et un quart, nous en tirâmes trente-six gallons d'une eau douce, qui n'avait ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent : il en resta treize gallons et demi au fond de l'alambic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres pesant de bois et soixante-neuf de charbon.

Je crus qu'il était très important de faire connaître cette expérience, puisque dans un long voyage on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute espèce de denrées, faire du thé et du café : ce qui, dans un long voyage et surtout dans les climats chauds, peut être utile à la santé et sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation l'eau n'a jamais été épargnée. Nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, et nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin. Je ne permettais pourtant pas de la prodiguer : l'officier de garde était chargé d'en distribuer seu-

lement une quantité suffisante à ceux qui avaient des alimens à faire cuire, ou qui voudraient faire du thé ou du café.

Le 25, nos provisions d'eau et de bois étant fort avancées, et le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord, et je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étaient en si bon état, que dans tout l'équipage il n'y avait que trois hommes incapables de faire leur service; et heureusement, depuis notre départ de Batavia, il n'en était mort que trois. Le lendemain, 26, et le jour suivant, 27, les charpentiers achevèrent de calfater tout l'extérieur du vaisseau, le château-d'avant et le grand pont. Nous embarquâmes du biscuit, une quantité considérable de paille et trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites j'allai à bord, et, après avoir démarré, je restai à attendre le vent jusqu'au soir du 3 mars; il s'éleva alors une brise, et nous mîmes à la voile. Tandis que nous étions à terre sur la Pointe verte, nous eûmes occasion de faire plusieurs observations astronomiques, et nous reconnûmes que la baie de la Table gisait au 34e degré 2 minutes de latitude sud, et au 18e degré 8 minutes de longitude est de Greenwich.

Le 7, étant au 29e deg. 33 min. de latitude sud, et, suivant notre estime, au 347e degré 38 minutes de longitude, le vaisseau se trouvait avoir dérivé de huit milles au nord.

Le 13, comme nous avions parcouru 360 degrés à l'ouest du méridien de Londres, nous avions perdu un jour, et j'appelai le dimanche, lundi 14 mars.

Le 16, à six heures du soir, nous découvrîmes l'île Sainte-Hélène, à environ quatorze lieues, et, à une heure du lendemain matin, 17, nous mîmes à la cape. Vers la pointe du jour, nous fîmes voile pour l'île, et, à neuf heures, nous jetâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous salua de treize coups de canon, et nous en rendîmes autant. Nous trouvâmes dans le port *le Northumberland*, vaisseau de l'Inde de notre nation, qui nous salua de onze coups, et à qui nous en rendîmes neuf. Les bateaux allèrent à terre le plus tôt qu'il fut possible, et nous envoyâmes les pièces d'eau qui étaient vides, pour les remplir. En même temps, plusieurs de nos gens rassemblèrent du pourpier qui y croît en grande quantité. Sur les deux heures, j'allai à terre, et le fort me salua de treize coups, que je rendis.

Le lendemain à midi, 18, nous complétâmes nos provisions d'eau, et le vaisseau fut prêt à remettre en mer. Nous démarrâmes afin de profiter de la première brise, et, sur les cinq heures du soir, je retournai à bord. On tira treize coups lorsque je quittai la terre, et un égal nombre quand je mis à la voile : je rendis les deux saluts. *Le Northumberland* et l'*Osterly*, qui étaient arrivés à Sainte-Hé-

lène le soir avant mon départ, me saluèrent chacun de treize coups, et je répondis à leurs saluts.

Le 21, sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle frégates, et à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin, le 23, nous aperçûmes l'île de l'Ascension. A huit heures, nous découvrîmes un vaisseau qui faisait voile du côté de l'est. Il mit en panne et tendit un pavillon de beaupré sur son grand mât de hune: nous lui montrâmes nos pavillons, et il poursuivit alors son chemin du côté de la terre. Nous rangeâmes de près le côté nord-est de l'île; mais, comme nous ne vîmes point de vaisseaux dans la baie, et qu'il soufflait un vent fort, nous en profitâmes pour avancer notre route.

Le 28 nous passâmes l'équateur, pour rentrer dans l'hémisphère septentrional.

Le 13 avril nous dépassâmes un endroit où il y avait beaucoup de goëmons; et le 17 nous en rencontrâmes une grande quantité.

Le 19 nous vîmes deux troupes d'oiseaux, et, nous apercevant que l'eau de la mer était sans couleur, nous crûmes que la terre n'était pas éloignée, mais les sondes ne nous rapportèrent point de fond.

Le 24, à cinq heures du matin, nous aperçûmes le pic de l'île de Pico, qui nous restait au nord-nord-est, à environ dix-huit lieues. Nous trouvâmes par nos observations que Fyal est situé au 38e degré

20 minutes de latitude nord, et au 28e degré 30 minutes de longitude ouest de Londres.

Il ne nous arriva rien digne d'être raconté, jusqu'au 11 mai, lorsque étant au 48e degré 44 min. de latitude nord, et au 7e degré 16 minutes de longitude ouest, nous vîmes un sloop qui donnait la chasse à un vaisseau, sur lequel il tira plusieurs coups de canon. Nous poursuivîmes aussi ce bâtiment, et, à trois heures, je déchargeai une pièce d'artillerie et je le fis amener. Le vaisseau poursuivi, prêt d'être attrapé, envoya sur-le-champ à bord du sloop. Ce sloop anglais s'appelait *le Sauvage;* le capitaine qui le commandait vint me voir à bord, et me dit que, lorsqu'il avait commencé à donner la chasse à ce bâtiment, il était accompagné d'un bateau irlandais; qu'en s'apercevant qu'ils étaient attaqués par un vaisseau de guerre, ils avaient pris différentes routes; que l'Irlandais avait gagné le vent, et que l'autre bâtiment avait pris la fuite; qu'il avait d'abord poursuivi le bateau irlandais, mais qu'en voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, il s'était mis à chasser l'autre vaisseau qui probablement lui aurait échappé, si je ne l'avais pas arrêté. Ce bâtiment était chargé de thé, d'eau-de-vie et d'autres marchandises qui venaient de Roscoff en France. On l'avait trouvé gouvernant au sud-ouest, et il prétendait cependant qu'il faisait voile pour Bergen en Norwège. Ce vaisseau,

qu'on nommait *Jenny*, était commandé par Robert Christian, et appartenait à la ville de Liverpool. Son eau-de-vie était renfermée dans de petits barils, et son thé dans des sacs : comme toutes les apparences lui étaient très défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

A cinq heures et demie, le 13, nous vîmes les îles de Soilly. Le 19 je débarquai à Hastings, dans le comté de Sussex, et le lendemain matin, à quatre heures, le vaisseau mit à l'ancre aux Dunes, dans un endroit sûr, après un voyage de six cent trente-sept jours depuis notre départ de la rade de Plymouth. J'ajouterai à la fin de cette narration, que les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tout le temps que j'ai navigué dans des mers qui ne nous sont pas parfaitement connues, j'ai toujours passé la nuit en panne; je ne faisais voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.

Je terminerai cette relation en présentant une récapitulation ou table des latitudes et longitudes des lieux que j'ai visités dans mon voyage autour du monde.

TABLE des latitudes des différens ports et lieux de la mer, des longitudes des mêmes endroits calculées sur le méridien de Londrès, tirée des observations faites à bord du vaisseau *le Dauphin*, pendant un voyage autour du monde dans les années 1766, 1767, 1768.

NOMS DES LIEUX.	Latitude.	Longitude.
Pointe Lizard	50° 0′ N.	5° 14′ O.
Rade de Funchal (Madère)	32 35 N.	18 0 O.
Port Praya (Santiago)	14 53 N.	23 50 O.
Port Désiré	47 56 S.	67 20 O.
Cap des Vierges	52 24 S.	70 4 O.
Pointe de Possession	52 30 S.	70 11 O.
Pointe Porpass	53 81 S.	71 0 O.
Port Famine	53 43 S.	71 0 O.
Cap Forward	54 3 S.	
Cap Holland	53 58 S.	
Cap Galant	53 50 S.	
Cap d'York	53 40 S.	
Cap Quade	53 33 S.	
Cap Notch	53 22 S.	
Cap Upright	53 5 S.	
Cap Pillar	52 46 S.	76 0 O.
Ile Whit-Sunday (Pentecôte)	19 26 S.	141 0 O.
Ile de la Reine Charlotte	19 18 S.	141 4 O.
Ile d'Egmont	19 20 S.	141 27 O.
Ile du Duc de Gloucester	19 11 S.	143 8 O.
Ile du Duc de Cumberland	19 18 S.	143 44 O.
Ile du Prince Guillaume-Henri	19 0 S.	144 4 O.
Ile d'Osnabruck	17 51 S.	150 27 O.
Ile du Roi George III.		
— Extrémité sud-est	17 48 S.	151 30 O.
— Extrémité nord-ouest	17 30 S.	152 0 O.
Ile du Duc d'York	17 28 S.	152 12 O.
Ile de Sir Ch. Saunders	17 28 S.	153 2 O.
Ile du Lord Howe	16 46 S.	156 38 O.
Ile de Scilly	16 28 S.	157 22 O.
Ile de Boscawen	15 50 S.	177 20 O.
Ile d'Auguste Keppel	15 53 S.	177 23 O.

NOMS DES LIEUX.	Latitude.	Longitude.
Ile de Wallis.	13° 18′ S.	180° 0′ O.
Iles Piscadores.		
— Extrémité sud.	11 0 N.	195 0 O.
— Extrémité nord	11 20 N.	195 35 O.
Tinian.	14 58 N.	215 40 O.
Ile de Grafton.	21 4 N.	241 0 O.
Pulo Aroé.	2 28 N.	258 0 O.
Lucipara.	4 10 S.	
Batavia.	6 8 S.	
Ile du Prince.	6 41 S.	256 0 O.
Cap de Bonne-Espérance. . . .	34 0 S.	345 0 O.
Ile de Sainte-Hélène.	15 57 S.	5 49 O.
Ile de l'Ascension.	7 58 S.	14 18 O.
Fanal de Sainte-Agnès.	40 58 N.	7 14 O.

CHAPITRE II.

SURVILLE, BOUGAINVILLE ET MARION.

SURVILLE.

(1769.)

Comme le voyage de Surville se rattache aux lieux visités ou entrevus par Wallis et surtout Carteret, il doit trouver place ici avant celui de Bougainville, bien qu'il soit d'une date postérieure à celui-ci. Il fut moins entrepris dans un but scientifique que dans des vues commerciales; cependant le hasard lui fit retrouver les îles Salomon de Mindana ou Mindanao, qui les découvrit en 1567, comme il a été dit page 168 de notre premier volume; îles qui depuis lors étaient restées pour ainsi dire oubliées, et sur lesquelles on n'avait jamais eu des connaissances bien positives. Surville, d'ailleurs, était un bon marin dont les travaux méritent d'être cités. Voici la relation qui en a été donnée.

Deux membres de la Compagnie des Indes lui proposèrent de l'associer à leurs projets industriels. Il accepta leurs offres, et se rendit en France pour solliciter la permission d'armer un vaisseau à son

compte et à celui de ses associés, afin de commercer dans les mers des Indes. La Compagnie avait déjà accordé cette faveur à quelques particuliers à des conditions que son privilége exclusif lui permettait d'imposer. M. de Surville obtint la même grâce d'autant plus facilement que l'administration venait de le nommer commissaire pour la reprise des établissemens français aux Indes, en cas d'absence ou de mort de M. Law.

Le vaisseau dont M. de Surville devait prendre le commandement se nommait *le Saint-Jean-Baptiste.* Cet officier fut occupé de son armement pendant cinq mois; il prit pour trois ans de vivres, et se munit de tout ce qui était utile ou nécessaire pour mettre son équipage en état de souffrir les plus grandes fatigues. MM. Law et Chevalier complétèrent son chargement par des marchandises précieuses, qui rendaient sa cargaison fort riche, sans être d'un volume considérable. Pendant ces préparatifs, qui annonçaient un voyage extraordinaire, le bruit se répandit dans l'Inde qu'un vaisseau anglais avait rencontré dans la mer du Sud une île où, entre autres singularités, se trouvait une colonie de Juifs.

La relation qu'on publia de cette découverte prit tellement faveur, et devint si authentique, qu'on ne douta plus dans l'Inde que les vues de MM. Law, gouverneur de Pondichéry, et Cheva-

lier, gouverneur de Chandernagor, ne fussent dirigées sur cette île, dont on ne vantait pas moins les productions que les richesses. Mais depuis M. Chevalier nia formellement cette prétendue découverte des Anglais, et nulle autorité ne pouvait balancer celle de cet administrateur sur la nature d'une expédition dont il avait la principale direction. M. Poivre était, dans le temps de l'armement de M. de Surville, intendant de l'Ile-de-France. On lui écrivit de l'Inde que les armateurs du *Saint-Jean-Baptiste* avaient donné une somme considérable pour se procurer une copie du journal du vaisseau anglais qui avait rencontré dans la mer du Sud une île très riche, distante de sept cents lieues des côtes du Pérou, et qu'ils s'étaient procuré des échantillons d'étoffes fabriquées par les insulaires, d'une finesse et d'une beauté surprenantes.

M. Monneron, que sa qualité de subrécargue du *Saint-Jean-Baptiste* rendait si croyable pour tout ce qui a rapport à la mission de ce vaisseau, dit que MM. Law et Chevalier, ayant destiné *le Saint-Jean-Baptiste* à commercer d'Inde en Inde, changèrent de dessein sur la nouvelle qui se répandit de la découverte d'une île de la mer du Sud par un vaisseau anglais. Ce qui en vint à leur connaissance était si extraordinaire, qu'il mérita toute leur attention; et, considérant cette affaire sous un point de vue politique, ils ne balancèrent plus à

déterminer leur armement, afin de prévenir les Anglais, s'ils en voulaient faire un second pour aller prendre possession de cette île. La prévention et l'amour pour le merveilleux, assez ordinaire aux voyageurs, ont bien pu faire grossir les avantages de la relation de cette île que les armateurs ont vus; mais, en les diminuant de beaucoup, il était naturel de penser qu'elle devait être plus riche que les autres, parce qu'elle est située à sept cents lieues du Pérou par la latitude méridionale de 27 à 28 deg., qui est celle de Capiago, d'où les Espagnols tiraient en or des richesses immenses. Quoi qu'il en soit, M. de Surville appareilla de la baie d'Angély dans le Gange le 3 mars 1769. Il se rendit à Pondichéry, après s'être arrêté à Mazulipatnan et à Yanaou pour compléter sa cargaison.

Le 2 juin, M. de Surville, ayant à son bord un détachement de vingt-quatre soldats du bataillon de l'Inde, quitta Pondichéry, et dirigea sa route vers les Philippines. Sa navigation n'eut rien de remarquable jusqu'à ces îles, qu'il reconnut le 17 août par la latitude de 18 deg. 24 min. Il vit les îles Babyanes; et de la vue des Philippines la route au nord conduisit M. de Surville aux îles Baschy, où cet officier crut devoir s'arrêter. Il jeta l'ancre entre l'île Baschy et l'île Monmouth le 20 août.

Dampier est le premier navigateur qui ait fait mention de ces îles: il les appela, en 1687, *Bas-*

chy, du nom d'une boisson que les insulaires composent avec du jus de canne à sucre, qu'on laisse fermenter, après y avoir ajouté une graine noire, qu'on y laisse infuser pendant quelques jours.

Cette boisson est agréable : elle est connue dans presque tous les pays où croissent les cannes à sucre. Les Indiens de Baschy s'enivrent souvent de cette boisson, mais cette ivresse ressemble assez pour ses effets à celle qui est causée par le vin de Champagne mousseux : elle leur donne une gaîté douce. Les éloges que Dampier fait de ces Indiens s'accordent avec les observations de M. de Surville. Ils ne vont plus tête nue comme du temps de ce célèbre voyageur : la plupart ont des chapeaux ronds qu'ils font avec une espèce de jonc. Ils ne portent plus d'anneaux d'or : ce n'est pas que ce précieux métal leur soit inconnu, ils savent même qu'on en trouve dans leur pays ; mais il est à croire que ces bons insulaires ont renoncé à ces ornemens frivoles, parce que sans doute ils leur ont été funestes. C'est à l'odeur qu'ils jugent la qualité de l'or, et qu'ils le distinguent des autres métaux. Il n'est pas fort surprenant que, par un odorat délicat et exercé, on distingue l'or des autres métaux, puisque le seul frottement du cuivre produit une odeur forte qui est très désagréable. Les pirogues de ces Indiens réunissent la légèreté à la solidité : elles sont assez grandes pour contenir vingt ou

trente personnes. Ces insulaires ont des balances. Ils commercent vraisemblablement avec les Espagnols, car un d'entre eux avait une chemise bleue et savait faire le signe de la croix. Il répétait à tout moment le nom de Gaspard. Ces insulaires sont en général de taille moyenne; ils ont les cheveux noirs et très fournis, le teint cuivré, la figure douce et un peu arrondie, les lèvres minces, les yeux bridés, mais moins que les Chinois et les Malais.

Leurs femmes sont laides; elles portent un petit tablier qui leur descend jusqu'au genou.

Ces Indiens se retirent sur les montagnes les plus escarpées, dont le pied aboutit jusqu'au bord de la mer; et ce n'est que par des échelles ou des espèces d'escaliers formés en marches très étroites, et des sentiers extrêmement difficiles qu'on parvient à leurs villages.

Ces peuples ont un grand nombre de pirogues qui leur servent pour la pêche; c'est l'occupation des hommes, ainsi que la culture de la terre. Les femmes n'ont d'autre soin que celui de leur ménage. L'on ne voit dans ces îles aucune distinction d'état: une égalité parfaite, jointe à une bonté incomparable, distingue ces insulaires de presque tous les autres peuples de la terre. Sans vouloir recevoir aucun salaire, ces bons Indiens ne souf-

fraient pas que les matelots travaillassent lorsqu'ils pouvaient faire leur ouvrage.

Quelques matelots du vaisseau de Dampier désertèrent dans ces îles. Les insulaires leur donnèrent à chacun une femme et un champ, avec tous les outils nécessaires pour cultiver la terre. Cette tradition constante et unanime ne contribua pas peu à engager trois matelots du *Saint-Jean-Baptiste* à prendre le même parti : ils désertèrent la veille du départ de leur vaisseau. Dès que M. de Surville fut informé de cette désertion, il fit arrêter à terre six insulaires, qu'il soupçonnait sans doute d'avoir donné retraite à ces matelots. Les Indiens qui commerçaient paisiblement à bord avec l'équipage, apercevant leurs camarades qu'on détenait prisonniers, se précipitèrent les uns dans leurs pirogues, les autres à la mer, et cherchèrent à gagner à la nage ou leurs pirogues ou le rivage. Quoiqu'ils fussent en très grand nombre, ils n'opposèrent aucune résistance à la violence dont on usait envers eux ; car, dans ce moment d'alarme et de confusion, on en arrêta vingt que l'on conduisit dans la chambre du conseil, les mains liées derrière le dos. Parmi ces Indiens qui étaient ainsi garrottés, il y en eut plusieurs qui eurent le courage de se précipiter dans la mer ; et, au grand étonnement de l'équipage, ils eurent la force et l'adresse de nager jusqu'à une de leurs pirogues, qui se te-

nait à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter.

On chercha à faire comprendre aux Indiens, prisonniers dans la chambre du conseil, qu'on n'en était venu à cette extrémité envers eux que dans l'espérance que leurs camarades ramèneraient les trois matelots qui avaient déserté.

Les Indiens exprimèrent par signes qu'ils entendaient ce qu'on demandait, et qu'il n'y avait qu'à leur donner des cordes et leur rendre leur liberté, si l'on voulait avoir promptement ce qu'on désirait. M. de Surville accéda à leur demande, et, à l'exception des six Indiens qu'il avait fait arrêter à terre, il fit rendre la liberté aux autres, et, leur fit donner des cordes. Ces Indiens se jetèrent dans leurs pirogues avec une grande précipitation.

Le traitement qu'ils avaient éprouvé et l'ardeur avec laquelle ils s'empressaient de s'éloigner du vaisseau ne rendaient pas leur retour probable.

Aussi la surprise fut générale lorsque, peu de temps après, on les vit revenir avec de grandes acclamations de joie. Ces démonstrations ne laissèrent aucun lieu de douter qu'ils ramenassent les trois déserteurs; mais l'étonnement fut grand lorsqu'en place des trois matelots qu'on leur avait demandés ils montrèrent trois cochons qu'ils avaient liés et garrottés.

Le chef des Indiens qui les amenait les montrait

à M. de Surville, en lui passant la main sur les épaules avec un air de satisfaction inexprimable. Mais cet officier le repoussa avec un ton si courroucé, lui faisant comprendre qu'il n'avait pas exécuté ce qu'il avait ordonné, que ces bons Indiens, alarmés, se jetèrent dans leurs pirogues, et gagnèrent leur île avec la plus grande précipitation. Un de ces Indiens avait aussi apporté un cochon, qu'il destinait sans doute à la rançon d'un de ses amis; car il aima mieux le remporter, quelque prix qu'on lui en proposât, que de vendre une chose qu'on avait destinée pour un objet aussi louable.

M. de Surville, après avoir inutilement attendu vingt-quatre heures ses trois matelots, prit le parti d'appareiller. Des six prisonniers il n'en garda que trois pour remplacer les trois hommes qui lui manquaient. Ce fut le 24 août qu'il quitta les îles Baschy. Ces trois Indiens témoignèrent un regret bien vif de quitter leur île et leurs compatriotes; mais cette violence inexprimable n'altéra pas la bonté de leur caractère : ils se conduisirent pendant la traversée de manière à mériter l'affection sincère des officiers de l'équipage. Deux de ces Indiens moururent du scorbut, et le troisième resta au service d'un des officiers du navire.

M. de Surville, en quittant ces îles, fit route au sud-est, de manière à entrer dans la mer du Sud par l'est de la Nouvelle-Guinée. Ce fut le 26 août

qu'on vit, pour la première fois, la belle comète de 1769 : elle se leva à 11 heures du soir dans l'est-quart-sud-est. La nuit du 8 au 9 elle parut à une heure et un quart, à l'est, 8 degrés nord. On ne cessa d'avoir des indices de terre depuis le 9 septembre jusqu'au 28 du même mois, jour où l'on coupa la ligne équinoxiale par 146 degrés de longitude est du méridien de Paris. Jusqu'à ce moment on avait eu des vents de la mousson du sud-ouest, mais, depuis le 28 septembre jusqu'au 1er octobre, *le Saint-Jean-Baptiste* éprouva des calmes et des vents contraires, avec des signes d'une terre peu éloignée. Le 5 octobre on estima qu'on devait avoir connaissance d'Otong-Java, île découverte par Tasman, par 4 degrés 38 minutes de latitude sud, et par la longitude de 151 degrés. Potier de l'Orme, officier embarqué sur ce vaisseau, présume (et ce fait est digne de remarque) que Surville voulait aborder aux îles Salomon pour y rétablir ses malades, se procurer des vivres et de l'eau, et y réparer son vaisseau; mais le 8 octobre, lorsqu'on découvrit une grande terre par la latitude de 7 degrés 12 minutes, Potier de l'Orme ne vit pas que cette terre appartenait aux îles Salomon, et il crut que l'île qu'on apercevait était une continuation des terres du Saint-Esprit, découvertes en 1606 par Quiros. On avait, le 7, relevé une île, qu'on nomma *île de la Première Vue*.

On côtoya, jusqu'au 13 octobre, la grande terre observée le 8, et l'on y reconnut un excellent port à l'abri de tout vent. Il est fermé par une multitude de petites îles : Surville y jeta l'ancre et lui donna le nom de *Port Praslin.* Ce port est situé par 7 degrés 25 minutes de latitude sud, et par 152 degrés de longitude présumée. Ce port paraît être le même que celui où Mindana fit un si long séjour; il est dans l'île Sainte-Isabelle, et Figueroa le désigne sous la qualification de *Puerto de la Estrella*, ou *Port de l'Étoile.* Fleurieu, en traitant des îles Salomon, dans un ouvrage qui a pour titre *Découverte des Français en* 1768 *et* 1769, place le port de l'Etoile à l'est du port Praslin, par la latitude de 7 degrés 30 minutes. Mais, dit M. Rochon, auteur de la présente relation abrégée, qu'il publia en 1783, nous ne voyons point d'une manière évidente ce qui a pu l'engager à placer deux bons ports qui se ressemblent à si peu de distance l'un de l'autre, lorsque des différences en latitude sont si insensibles. Le port Praslin a une forme irrégulière qui le fait ressembler à un bassin circulaire, auquel on aurait laissé une petite ouverture. Ce bassin a plus d'une lieue de large sur une profondeur de la même dimension. Ce sont des îles qui forment ce bassin : l'entrée est au sud-ouest. On voit dans la partie du sud-est l'île de l'Aiguade, qui forme, avec l'île Marianne, un autre port dans

l'est. Le port Praslin est vaste et bien abrité, mais la tenue n'en est pas très bonne.

Dès que le vaisseau fut mouillé, plusieurs pirogues en approchèrent: en montrant le fond du port, ils firent connaître par signes qu'il y avait des vivres et de l'eau. Le capitaine Surville envoya ses bateaux à terre commandés par son second. Cet officier ne put ramener ses bateaux à bord sans qu'il en coûtât la vie à plusieurs matelots et à un grand nombre d'insulaires : voici ce qui se passa.

L'officier, se trouvant dans un endroit resserré et rempli de broussailles, ne voulut pas faire échouer ses bateaux, comme les Indiens le désiraient : il jugea plus prudent d'ordonner à quatre hommes de son équipage de suivre les insulaires pour examiner le lieu de l'aiguade. On fut surpris de ne trouver dans ce lieu qu'une petite mare dont l'eau provenait de la pluie qui était survenue une heure auparavant. Là, ils furent abandonnés par leurs conducteurs. Pendant cette recherche, les Indiens faisaient leurs efforts pour s'emparer des bateaux; ils engageaient les gens de l'équipage à ramasser des noix de coco, afin, sans doute, de les surprendre; mais leurs ruses furent inutiles.

L'officier était trop sur ses gardes pour permettre, sous aucun prétexte, une séparation dont les suites pouvaient devenir fatales. Le jour baissait : l'officier donna ordre aux canotiers de rentrer dans

les bateaux; mais les Indiens n'eurent pas plus tôt vu cette disposition, qu'ils se préparèrent au combat. Un vieil Indien, levant les yeux et les mains au ciel, leur fit une courte exhortation. Ce fut le signal de l'attaque : cent cinquante insulaires, armés de flèches et de sabres, se jetèrent sur l'équipage. Plusieurs matelots furent blessés, le sergent reçut un coup mortel, et l'officier fut légèrement atteint au bras d'une lance : aussitôt l'ordre fut donné de faire feu, et, après deux décharges successives où quarante Indiens furent tués ou blessés, les insulaires se retirèrent dans les bois. L'officier fit prendre quelques pirogues et brisa celles qu'il ne jugea pas à propos d'amener. Surville, en revenant de la chasse, aperçut dans l'îlot du nord cinq ou six Indiens; il voulut les arrêter à terre, mais dès qu'ils virent qu'on les approchait, ils mirent leurs pirogues à flot. Ce capitaine disposa ses bateaux de manière à leur couper le chemin, et il ordonna de faire feu sur eux. Un des Indiens fut blessé et tomba à la mer; les autres se jetèrent à l'eau : tous regagnèrent le rivage à la nage. On vit le blessé se traîner dans les bois. L'intention de Surville était de s'emparer d'un insulaire qui pût lui indiquer le chemin de l'aiguade; il n'y parvint que par une ruse qui eut tout le succès qu'il s'en était promis. Il fit embarquer dans une des pirogues dont il s'était emparé, des matelots cafres. Deux malheureux In-

diens furent pris à ce piége : ils crurent qu'ils pouvaient, sans danger, suivre la pirogue où les Cafres qui leur ressemblaient leur faisaient signe de les suivre. Dès qu'ils furent près du vaisseau on détacha deux canots à leur poursuite, on tira sur les deux insulaires : l'un fut tué, l'autre fut pris après s'être défendu avec beaucoup de courage.

Cet Indien, âgé de quatorze à quinze ans, se nommait Lova Sarega. On le conduisit dans les îles de l'est, afin qu'il indiquât un lieu où il fût possible de faire l'eau dont le vaisseau avait le plus urgent besoin. Il prit un chemin détourné. On s'aperçut qu'au moyen d'un coquillage il avait coupé une partie des liens qui le garottaient ; on le ramena à bord, parce que sur ces entrefaites un soldat découvrit une aiguade. Cet infortuné jeune homme quitta le rivage en jetant des cris affreux et en mordant la terre. Surville prit dans cet endroit l'eau qui lui était nécessaire, avec d'autant plus de facilité, qu'il avait ordonné de tirer sur toutes les pirogues qui oseraient en approcher. Mais après toutes ces hostilités il fut impossible à cet officier de tirer autre chose de ce pays que du bois et des choux palmites. Les pluies abondantes qui tombèrent pendant son séjour dans ce lieu marécageux occasionèrent beaucoup de maladies, et quelques gens de l'équipage y moururent du scorbut. Surville prit le parti de quitter cette terre

le 21 octobre : il la nomma terre des *Arsacides*, à cause des hostilités qu'il y avait éprouvées, et nous l'appellerons *île Simbou*, du véritable nom qu'elle porte, selon Shortland [1].

Le pays est couvert de bois; on y trouve des palmiers, des cafeyers sauvages, des ébéniers, des bois de tacamaca et plusieurs autres espèces d'arbres qui abondent en résine.

Les Arsacides [2], comme Surville appelle ces insulaires, sont, en général, d'une taille bien proportionnée et de robuste complexion. Les uns sont basanés, les autres noirs comme des Cafres. Ils se poudrent les cheveux et les sourcils avec de l'ocre. Les trous qu'ils se font aux oreilles sont si grands qu'ils peuvent y insérer toute sorte d'ornemens; ils se percent aussi la cloison du nez pour y mettre une grosse cheville; ils portent des bracelets, et ils attachent à leur cou une pierre blanche faite en forme de peigne.

Les armes de ces peuples sont l'arc et la flèche, la lance et la massue. Leur bouclier est fait avec

[1] Surville ne compléta point la reconnaissance de cette terre des Arsacides, et ne s'assura point si elle était ou non contiguë à la Nouvelle-Guinée. L'Anglais Shortland acheva cette reconnaissance en 1788, et trouva que la terre en question était un archipel, dont une des îles était assez considérable. Fleurieu fit ensuite reconnaître cette grande île pour celle de Santa-Isabella, et le groupe entier pour l'archipel de Salomon, découvert par Mindana, comme il a été dit au commencement de cet article.

[2] Mot tiré du grec ἄρσις, ou plutôt αἱρέω, *prendre*, *saisir*, *tuer*, etc.

du rotin. Leurs pirogues sont légères, et vont d'une vitesse inconcevable.

Surville prolongea ces terres jusqu'au 6 novembre, jour où il doubla le cap le plus oriental. Il reconnut plusieurs îles qui n'étaient éloignées de la grande terre que de huit à dix lieues. Celle qu'il nomma *Inattendue* est par 11 degrés 54 minutes de latitude sud : c'est la même que l'île Gower de Carteret. Elle est basse et couverte de bois: sa configuration a ceci de particulier qu'elle ressemble à une flèche. Le 30 novembre on découvrit, par 9 degrés 46 minutes, l'île dite *des Contrariétés*, ainsi nommée à cause des calmes qui empêchèrent de la doubler aussi promptement qu'on l'eût désiré. *Le Saint-Jean-Baptiste* resta en calme devant cette île pendant trois jours: le vaisseau fut entouré tout ce temps de pirogues. A force d'instances on parvint à déterminer un insulaire à monter à bord. Dès qu'il y fut, il s'empara de tout ce qui était à sa convenance. On l'obligea à le restituer : il monta ensuite au mât d'artimon, avec autant d'agilité que le meilleur matelot; enfin il engagea Surville à envoyer chercher des rafraîchissemens dans le village dont il était le chef. Sur cette invitation, le capitaine envoya à ce village sa chaloupe commandée par son second; mais les insulaires paraissant avoir des intentions hostiles, on les dissipa en tirant sur eux quelques coups de canon à mitraille.

Surville observe que, depuis l'île de la Première Vue jusqu'au cap oriental, les courans portent dans le sud.

Il vit, le 3 novembre, trois petites îles qu'il nomma, à cause de leur ressemblance, *les Trois Sœurs*. Ces îles sont par 10 degrés 16 minutes. En doublant le cap oriental on voit deux petites îles plates devant lesquelles passa *le Saint-Jean-Baptiste*, par 10 degrés 57 minutes de latitude; elles ne sont qu'à trois lieues du cap Surville : l'on croit qu'elles tiennent à l'île Sainte-Anne de Mindana. Toute cette côte se fait remarquer par une chaîne de montagnes dont les sommets sont très élevés.

En quittant ce cap, Surville fit route sur la Nouvelle-Zélande, où il atterra le 12 décembre.

Les avantages de commerce que l'on va chercher jusqu'aux antipodes sont donc, même dans notre siècle, achetés au prix de la vie des hommes. C'est en ravageant la terre que nous apprenons à la connaître; et, dans l'espérance de procurer à l'Europe quelques superfluités, nous arrosons du sang de ses habitans la terre qui les a produites. Nous oublions que le sol où vivent ces sauvages leur appartient au même titre que la terre où nous vivons est à nous. Ils sont presque sans armes, sans lumières, semblables à des enfans; et si ces enfans, à qui l'idée de propriété est presque étran-

gère, ont commis quelque vol dont ils ne connaissent pas l'importance, nous employons la violence pour les forcer à nous en découvrir les complices. Si la violence nous est inutile pour acquérir cette connaissance, nous exerçons des représailles au hasard, et souvent ces représailles tombent sur ceux des sauvages qui se défient le moins de la barbarie européenne, sur ceux même qui nous ont traités avec le plus de générosité, sur ceux qui se croient en droit de compter sur notre reconnaissance, sur ce sentiment que toutes les nations s'accordent à regarder comme sacré. Si les sauvages paraissent autour de nos bâtimens en assez grand nombre pour nous inquiéter, on tire sur eux et on les instruit du pouvoir des armes à feu en tuant quelques-uns de leurs compatriotes. Si enfin, ulcérés de ces violences, ils emploient la seule arme qui reste à leur faiblesse, la trahison, pour parvenir à dégoûter les Européens de continuer à troubler leur repos, alors la vengeance est sans bornes : nous les appelons traîtres et lâches, parce qu'ils ne viennent pas attaquer de l'artillerie et des baïonnettes avec des sabres de bois et des flèches armées d'os de poisson. Les Européens sont trop puissans et les sauvages trop faibles pour que jamais ceux-ci puissent être regardés comme les agresseurs. A la vérité, les Européens qui ont des habits presque semblables, qui ont les mêmes

vaisseaux, les mêmes armes, et surtout les mêmes mœurs, leur paraissent ne former qu'une seule nation : tous sont souvent punis les uns pour les autres ; et si on en excepte quelques navigateurs modernes, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs talens, il en est peu qui aient mérité d'être pris par les sauvages pour être d'une autre nation que leurs premiers oppresseurs.

Les Européens sont d'autant plus obligés à traiter les sauvages avec indulgence, à n'être pas seulement justes, mais à être clémens à leur égard, que ces sauvages n'ont pas les lumières nécessaires pour connaître l'étendue du mal qu'ils peuvent faire, et que d'ailleurs ce sont les Européens qui vont les chercher, qui les exposent eux-mêmes volontairement à faire toutes les actions cruelles qui peuvent devenir nécessaires. Ainsi, lorsqu'ils ne font que ce qui est indispensable pour se défendre, on ne peut pas dire qu'ils soient innocens. Quels sont les bienfaits que la plupart des voyages si vantés des Européens ont répandus sur ces rivages éloignés ? Quelques actes tyranniques toujours vengés, soutenus par de nouveaux crimes, et dont quelques animaux utiles, quelques graines laissées par les voyageurs, ne sont qu'une faible expiation qui ne compensera de long-temps ni le mal qu'ils ont fait, ni la contagion qu'ils y ont répandue.

On ne me rendrait point justice, ajoute M. Rochon, qui vient de faire ces remarques philanthropiques, si les tristes et pénibles réflexions que la lecture de l'histoire des voyages m'a arrachées tendaient à faire croire que je n'attache point à la connaissance du globe que nous habitons tout l'intérêt que cette importante recherche mérite. J'ose le dire, le goût des voyages dans les contrées les plus éloignées a été ma passion dominante, mais elle n'a pas dû m'aveugler au point de me rendre insensible à la violation des droits sacrés et imprescriptibles de l'homme. Je l'ai dit, et je le répète : confiez à des navigateurs humains et éclairés l'honneur et la gloire de porter vos arts, votre industrie et toutes les connaissances qui peuvent contribuer à rendre heureux les peuples que vous allez visiter; ou, si vous ne pouvez pas atteindre ce but, renoncez à aborder à ces terres dont la férocité des habitans vous expose à n'être ni justes ni humains. Il semble que la mer familiarise l'homme avec les dangers et le mépris de la vie : elle ajoute à son caractère, et donne à ses passions un degré d'énergie qu'il n'a pas ailleurs; et c'est un motif de plus pour faire connaître les droits de l'homme à ceux qui embrassent cet état sublime. La cupidité a soutenu sans doute les intrépides navigateurs dans ces courses immenses, qui ne sont moins surprenantes aujourd'hui que

parce que l'instruction en a diminué les périls. Les premières navigations ont été d'autant plus étonnantes qu'elles ont été faites sans guide, pour ainsi dire, dans des mers inconnues; mais, dans les voyages faits récemment, on devrait voir un but qui les rendrait utiles : c'est le goût des recherches qui devrait les accompagner. La sagacité de l'homme instruit découvre des trésors dans les pays mêmes qui, aux yeux du vulgaire, semblent être frappés de stérilité.

J'ai récemment comparé avec attention la relation de Figueroa avec les journaux de Surville, et j'ai eu quelque peine à reconnaître l'identité de l'île Isabelle de Mindana avec les terres des Arsacides : cependant Surville a eu de grands moyens de connaître particulièrement des terres extrêmement intéressantes. L'enlèvement de Lova Sarega devait au moins lui procurer des connaissances précises sur les productions du pays et sur les mœurs des habitans, et lui donner la vraie nomenclature des îles qui composent ce vaste archipel; mais il me paraît que ce navigateur n'a attaché aucun prix à ce genre de connaissances. Quoi qu'il en soit, nous allons donner ici sur Lova Sarega les notes que nous avons recueillies dans les journaux de Monneron et de Potier de L'Orme, compagnons de Surville.

Lova Sarega montra beaucoup de pénétration et

de jugement, selon le rapport de Monneron, et surtout une heureuse facilité à apprendre différentes langues : ses bonnes qualités lui méritèrent l'affection générale.

Les Arsacides, ou plutôt les insulaires des îles Simbou, sont toujours en guerre entre eux : les prisonniers deviennent les esclaves des vainqueurs. La pluralité des femmes y est permise : les filles, avant l'âge de puberté, habitent la maison paternelle des époux qu'on leur destine. Ces Indiens ne connaissent pas les métaux : leurs haches et leurs ciseaux sont faits d'une pierre fort dure qui ressemble au jade. Ils mâchent du bétel avec de la noix d'arec, mêlée de chaux; ils y joignent une écorce aromatique dont la saveur est analogue à celle de la cannelle. Ces insulaires se servent, pour s'éclairer, d'un flambeau fait avec une résine qu'ils tirent d'un arbre dont le fruit est une espèce d'amande bonne à manger : cette résine a une odeur agréable lorsqu'on la brûle. Les forêts de ces vastes contrées renferment des sangliers et des oiseaux, dont les espèces connues sont des cataquois, des lorys et des pigeons ramiers. Parmi les productions du pays, Lova a désigné la banane, la canne à sucre, l'igname, le coco, l'anis et l'espèce d'amande ou de pistache dont nous avons déjà parlé, le cafeyer sauvage, l'ébénier, le tacamaca et d'autres arbres résineux, ainsi qu'un arbre qui fournit la teinture rouge. La

nourriture ordinaire des insulaires consiste en tortues, poissons, œufs, et une racine qu'ils nomment *binaus*, leur tient lieu de pain.

L'historien du voyage de Mindana dit que les habitans du port de l'Étoile, dans l'île Sainte-Isabelle, tiraient leur nourriture d'une racine qu'ils nomment *venaus*, et, à ce sujet, Fleurieu, auquel on est redevable d'excellentes notes sur l'identité des Arsacides et des îles Salomon, observe que, pour quiconque connaît la langue espagnole, et la difficulté de bien entendre un mot prononcé par un sauvage, *binaus*, *venaus* ou *benaus* sont le même mot, et ne diffèrent que parce que l'un a été écrit par un Français et l'autre par un Espagnol. Les habitans des îles Simbou, ou Arsacides, ont, dans l'intérieur des terres, des villages considérables. Ils ont un souverain dont l'autorité est sans bornes. Ses sujets sont obligés de lui offrir le fruit de leur pêche et les productions du pays, avant de les faire entrer dans leurs habitations: ils seraient sévèrement punis s'ils manquaient à cet hommage. Lova Sarega ajoute que, si quelqu'un avait le malheur de marcher sur l'ombre de ce souverain, il serait mis à l'instant à mort. Cette loi barbare porte quelques exceptions: les grands du pays et les riches propriétaires obtiennent toujours leur grâce par le sacrifice d'une partie de leur fortune. Les médecins sont en grande vénération chez ces insu-

laires. Cet état exige dans celui qui le professe un âge avancé. Lova Sarega préférait les médecins de son île aux chirurgiens du vaisseau, parce qu'il trouvait que ces derniers faisaient durer la maladie trop long-temps.

Quant à la religion de ces peuples, ils pensent que les hommes vont au ciel, et qu'ils reviennent de temps en temps pour apprendre à leurs amis les bonnes et les mauvaises nouvelles, et leur indiquer l'endroit où la pêche est le plus abondante.

Les insulaires de l'île Simbou font, dans leurs pirogues, des voyages qui durent dix ou douze jours. Ils dirigent leur route sur le mouvement des astres, et ils commercent avec des nations moins noires que la leur. Lova assure qu'ils rapportent de leurs voyages des toiles fines chargées de dessins, dont ils se font des ceintures. Ce jeune Indien dit qu'il avait vu arriver une pirogue remplie de noirs et de négresses, avec une femme blanche qui portait sur son visage les signes de la plus vive affliction: les négresses étaient très gaies, mais la femme blanche pleurait un homme blanc, son mari ou son amant, qui avait été dévoré par les requins en se jetant à la mer pour prendre une tortue. Cette femme accoucha de deux filles. Un de ces enfans mourut; la mère ne voulut point lui survivre, elle s'étrangla avec un petit lacet qu'elle portait au cou, et qui lui servait à marquer, par des

nœuds, le temps de son absence de son pays : le jeune Lova s'y prenait de même pour se ressouvenir de l'époque de son enlèvement. La femme blanche qui s'était étranglée portait des pendants d'oreilles de couleur d'or; ses cheveux étaient longs; un seul morceau d'étoffe la couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; elle avait la cloison du nez percée. Le père de Lova allait fréquemment dans le pays de cette femme pour y échanger des noirs contre des blancs, et y chercher des toiles fines chargées de dessins. Ce récit est conforme au rapport de l'historien du voyage de Mindana, qui dit que dans l'archipel des îles Salomon on trouve des noirs, des mulâtres et des blancs. Au reste, selon Monneron, les habitans de ces îles sont forts et nerveux; ils ont les cheveux crépus et doux au toucher; leur front est petit, les yeux médiocrement enfoncés, et leur figure porte l'empreinte de la férocité. Plusieurs conservent une petite touffe de cheveux sur le haut de la tête, d'autres les partagent en plusieurs queues. Ils saupoudrent, comme nous l'avons déjà dit, leurs cheveux et leurs sourcils avec de la chaux ou de l'ocre. Plusieurs se tatouent le visage, les bras et les autres parties du corps. Ils se placent aux oreilles de grands anneaux d'écaille, ou des feuilles ou des fleurs; la cloison du nez est également percée, et, par les ornemens qu'ils y mettent, le cartilage descend

jusqu'au bord de la lèvre supérieure. Lova n'entendait pas la langue des insulaires des îles des Contrariétés. Ces Indiens l'invitèrent vainement par signes à quitter le vaisseau et à venir habiter leur île. Le chef qui monta à bord du *Saint-Jean-Baptiste* était de couleur basanée comme les Malabares: il était nu; une cheville de bois traversait la cloison de son nez. Mais Potier de L'Orme nous apprend qu'il avait au bout de certain organe une feuille d'arbre roulée en forme de tuyau. De L'Orme dit à ce sujet qu'on remarqua chez ce peuple un usage qui lui est particulier, et qu'aucun voyageur ne paraît avoir observé ailleurs. *Aromatico incognitæ arboris folio partem membri virilis extremam involvunt, ita ut præputio longissimo suprà adducto dimidia folii pars prominens canalem sive tubulum viridem è virga pendentem repræsentat.* De L'Orme ajoute encore que ce chef employa des signes et des gestes très extraordinaires pour engager ses compatriotes à imiter son exemple et à monter à bord du vaisseau. *Membrum virile sursùm deorsùmque agitans, socios hoc signo admodùm insolito convocare videbatur.*

Plusieurs géographes sont surpris de ce que le second voyage de Mindana n'a rien appris sur les îles Salomon : il n'est peut-être pas indifférent d'en rechercher la cause. L'extrait très succinct que nous allons donner de ce deuxième voyage,

d'après l'histoire de la navigation aux terres australes, pourra sans doute la faire soupçonner.

Le général Alvarès Mindana, ayant à son bord Isabelle Baretos, son épouse, et pour pilote le célèbre Ferdinand Quiros, partit du port de Lima le 11 avril 1595 : il avait sous ses ordres quatre bâtimens. Ce général se rendit au port de Payta pour compléter son armement, Payta, que l'amiral Anson attaqua et détruisit lors de son voyage autour du monde.

Mindana ne fit voile de Payta que le 16 juin. Il dirigea sa course à l'ouest, en suivant à peu près le parallèle de 10 degrés sud. Les vigies signalèrent, le 7 septembre, à la pointe du jour, une grande île à laquelle on donna le nom de Sainte-Croix. Elle peut avoir cent lieues de circuit. Une belle rade, dite *Baya Gratiosa*, offre aux vaisseaux un refuge d'autant plus sûr, qu'elle est fermée par un îlot d'une extrême fertilité. Cette rade est dans la partie du nord-ouest de l'île. On aperçoit dans le nord, à quelque distance, une île beaucoup moins considérable, qui se fait remarquer par un volcan, dont les éruptions sont fréquentes. Malope, chef de Sainte-Croix [1], permit à Mindana de s'y établir : il était difficile de trouver un meilleur sol. Le pays fournit des bananiers de plusieurs espèces, des cocotiers, des amandiers, des noyers,

[1] Voir page 219, tome Ier.

des châtaigniers, des pommiers, le gingembre, la canne à sucre, d'excellentes racines, le fruit à pain, le rima. L'intérieur de cette île est peuplé de perdrix, de pigeons, de poules, d'oies, de cochons : on ne connaît pas, dans ces lieux, ces insectes incommodes qui tourmentent les habitans de la zone torride. La baie Gracieuse de l'île de Sainte-Croix est cependant située sous un climat très chaud, à peu près par le 10e degré et demi de latitude méridionale, et le 163e degré de longitude, à l'est du méridien de Paris. Les insulaires ressemblent pour la couleur aux Cafres; leurs cheveux laineux sont teints de couleurs différentes; ils vont nus; leurs corps et même leurs visages sont tatoués; la zagaie, l'arc, la flèche, le sabre de bois dur sont leurs principales armes offensives. Quoique ces faibles instrumens de guerre ne soient point de nature à intimider des Européens, il paraît cependant qu'ils suffirent à ce peuple belliqueux pour inquiéter et contraindre Mindana à renoncer à son établissement après la mort de Malope, leur chef, qui fut tué par des soldats sans qu'on en connaisse la cause. Ce chef, chéri des habitans, usait de son ascendant pour procurer aux Espagnols toute sorte de rafraîchissemens; mais sa mort rompit toute relation. Les insulaires, irrités, résolurent de la venger. Leurs efforts auraient été peut-être insuffisans sans une violente insurrection que le général

ne put réprimer qu'en faisant mettre à mort trois de ses principaux officiers. Mindana ne survécut pas à de si fâcheux événemens. Son épouse, Isabelle Baretos, lui succéda dans le commandement de cette grande expédition. Elle donna l'ordre de quitter l'île Sainte-Croix, mais on croit qu'elle voulut, d'après le vœu de son mari, se rendre à l'île Saint-Christophe, où cet infortuné général avait formé un établissement dans son précédent voyage. Des motifs qui nous sont inconnus firent changer cette résolution, car on ne peut pas raisonnablement supposer que Quiros, pilote habile, eût pu, avec les connaissances qu'il avait, manquer un archipel aussi étendu et aussi voisin de l'île Sainte-Croix, que celui des îles Salomon. Ainsi les géographes qui se sont étayés du second voyage de Mindana, pour contester les premières découvertes de ce général, ne paraissent pas avoir accordé à Quiros des connaissances assez vastes et assez étendues de l'art du navigateur. Ceux qui l'ont jugé par ses mémoires en seront convaincus.

Lorsque l'île Sainte-Croix fut rencontrée en août 1767, par le capitaine Carteret, ce navigateur ne donna pas des renseignemens importans sur cette île célèbre, qu'il se borna à nommer Egmont, quoiqu'il sût très bien qu'elle avait été déjà découverte très anciennement par Mindana. Le navigateur anglais nous peint les insulaires sous les mêmes

traits que l'historien du voyage des Espagnols : il convient que l'imprudence d'un maître qu'il envoya à terre occasiona des hostilités dont les suites furent très funestes. Le maître et plusieurs matelots reçurent des blessures mortelles, et ce ne fut pas sans peine que la chaloupe put échapper aux efforts que les Indiens firent pour s'en emparer : dès lors toute relation fut interdite entre les Anglais et les insulaires. Ces derniers montrèrent une audace et une intrépidité extraordinaires.

Carteret, en avouant que son île Egmont est l'île Sainte-Croix de Mindana, ne se croyait cependant pas si près et au vent de celles de Salomon qu'il avait cherchées; car il dit que le commodore Byron, dans son dernier voyage, avait dépassé les limites septentrionales de cette partie de l'Océan dans laquelle on prétend que les îles Salomon sont situées; et, comme j'ai été moi-même, ajoute-t-il, au-delà des limites sud sans les avoir vues, j'ai de grandes raisons de croire (c'est toujours Carteret qui parle), que si ces îles existent, leur situation est mal déterminée dans toutes nos cartes. On a lieu sans doute d'être étonné que le navigateur anglais n'ait pas reconnu que la longitude de ces îles n'avait pu être fixée que d'après l'estime vague et incertaine de ces temps reculés; et l'on sait qu'à cette époque une incertitude de trois ou quatre cents lieues en longitude n'était

que trop commune. Lorsque le commodore Byron dépassa les limites septentrionales des îles Salomon, cet archipel lui restait, sans qu'il s'en doutât, à six cents lieues à l'ouest. Carteret, en rencontrant, peu de jours après avoir quitté Sainte-Croix, l'île Gower et celle qui porte son nom, ne s'aperçut pas que ces îles faisaient partie des îles Salomon. L'on doit donc sentir, d'après de tels exemples, de quelle importance la fixation de la longitude est utile aux navigateurs, et combien le perfectionnement de l'astronomie nautique contribue à la bonté des cartes marines. Carteret vit la baie Gracieuse de l'île Sainte-Croix; il nomma l'îlot qui la ferme, *île Trevanion*[1]. Les Espagnols l'avaient appelée *le Jardin*, à cause de sa grande fertilité. Il y a aux environs, ajoute-t-il, une ville fort étendue : les habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa par son travers, il sortit de la baie une multitude incroyable d'Indiens tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle avant d'arriver devant cette ville. Carteret ajoute qu'il avait vu au bord de l'eau plusieurs maisons régulièrement bâties, parmi lesquelles il en avait discerné une construite et couverte en chaume; elle était beau-

[1] Voir page 130.

coup plus longue que les autres. Le maître la visita, et il vit que les deux côtés et le plancher étaient revêtus de belles nattes; plus loin on distinguait un parapet de pierre de quatre pieds six pouces de hauteur, construit non en ligne droite, mais à angles, comme les fortifications. D'après ce récit, il paraît palpable que l'on aperçoit encore les vestiges des premiers établissemens des Espagnols sur cette île.

Les géographes qui ont laissé tant d'incertitude dans les cartes sur les îles Salomon, demanderont peut-être pourquoi Ferdinand Quiros ne les a pas rencontrées dans son voyage en 1606. Cette question trouvera, dans les vues que ce célèbre pilote n'a pas dissimulées, une réponse jusqu'à un certain point satisfaisante : on ne peut douter que Quiros avait plus le désir de faire de nouvelles découvertes que de suivre celles qui avaient été faites avant lui.

Quiros, après la mort de Mindana, reconduisit la flotte de ce général à Manille, d'où il s'embarqua sur *le Saint-Jérôme* pour Acapulco, et de là il se rendit auprès de don Louis de Velasco, vice-roi du Pérou, afin de solliciter un nouvel armement pour continuer les grandes découvertes qu'on avait commencées. Revenons au voyage de Surville.

En quittant les deux petites îles plates dont nous avons parlé, et qu'il nomma *Iles de la Délivrance*,

il dirigea sa route vers la Nouvelle-Zélande, qu'il reconnut le 12 décembre 1769 par 35 degrés 37 minutes, latitude sud. Les vents ne lui permirent pas de trouver un mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre dans une baie qu'il nomma *Lauriston*, du surnom du gouverneur Law.

Le lendemain Surville descendit à terre : le chef du village vint au-devant de lui sur le bord du rivage. Les insulaires étaient épars de côté et d'autre; ils tenaient à la main des peaux de chiens et des paquets d'herbes qu'ils haussaient et baissaient alternativement, dans l'intention, sans doute, de lui rendre hommage ; c'est ainsi que se passa en espèce de salutation la première entrevue. Le jour suivant la réception fut bien différente : les Indiens étaient en armes et par troupes. Le chef était venu dans sa pirogue au-devant de Surville pour l'engager, par signes, à l'attendre sur le bord du rivage, parce que les Indiens étaient dans de vives alarmes sur la descente à terre d'une grande partie de l'équipage de son vaisseau. Surville se conforma à ce qu'il désirait à cet égard; mais lorsque le chef lui fit la demande de son fusil, il s'y refusa. Le chef, sans se rebuter du peu de succès de sa première demande, pria cet officier de lui prêter son épée pour la montrer au gens de son village. Le capitaine ne fit aucune difficulté de lui remettre cette arme. Le chef, satisfait, courut la montrer aux insulaires,

qui paraissaient attendre avec inquiétude le dénoûment de cette entrevue. Le chef harangua à haute voix et avec chaleur ce nombreux attroupement; et dès ce moment il s'établit, entre les insulaires et l'équipage du vaisseau, un commerce qui procura des vivres et des secours de toute espèce aux malades. Ce chef demanda à Surville la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau pour en examiner la construction : le capitaine y consentit; mais dès que le canot commença à s'éloigner de la côte, le cri des femmes et les alarmes des Indiens déterminèrent Surville à le ramener promptement à terre, où cet officier fut témoin de l'affection sincère de ce peuple envers leur chef.

L'illustre Cook côtoyait alors la Nouvelle-Zélande; il releva même la baie où était Surville, sans se douter qu'un vaisseau français eût abordé avant lui à cette île alors peu connue.

Surville éprouva une tempête qui lui fit perdre ses ancres. Son vaisseau courut de grands dangers; mais cet habile marin savait, dans ces grandes circonstances, déployer avec un sang-froid imperturbable toutes les ressources de son art. Aussi avait-il la confiance de son équipage, à tel point, que personne n'était intimidé à la vue des plus imminens dangers.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étaient les malades tenta inutilement de gagner

le vaisseau. Elle ne put pas même revenir au village; elle fut jetée dans une anse qu'on nomma *anse du Refuge*. Elle fut obligée d'y rester tout le temps de la durée du coup de vent. Naginouni, chef de ce village, accueillit et reçut les malades dans sa maison. Il leur prodigua tous les rafraîchissemens qu'il fut en son pouvoir de leur procurer, sans vouloir accepter aucun salaire de ses soins généreux. Ce ne fut que le 29 qu'il fut possible à la chaloupe de se rendre au vaisseau. La tempête avait fait perdre à Surville le canot qui était amarré derrière le vaisseau; il le vit échoué sur le rivage de l'anse du Refuge. Ce capitaine l'envoya chercher, mais les Indiens plus alertes s'en emparèrent et le cachèrent si bien, que toutes les perquisitions furent inutiles. On soupçonna que les Indiens avaient coulé ce canot dans une petite rivière que l'on remonta, et que l'on descendit à différentes reprises. Surville, irrité de la perte de son canot, fit signe à quelques Indiens qui étaient auprès de leurs pirogues de s'approcher. Un d'entre eux accourut: il fut arrêté et conduit à bord; les autres moins confians prirent aussitôt la fuite. On poursuivit cette hostilité en s'emparant d'une pirogue et en brûlant toutes celles qui étaient sur le rivage. On mit le feu aux maisons et au village; et après avoir ainsi porté l'effroi et la désolation dans ces contrées, Surville s'en éloigna.

L'Indien qu'on emmenait avoua que, lorsqu'ils font des prisonniers, ils les saisissent par la touffe de cheveux qu'ils portent sur le sommet de la tête, et les tuent d'un coup de leur assommoir sur la tempe. Ils partagent entre eux par morceaux le cadavre pour en faire un horrible festin. Ces cannibales sont extrêmement voraces.

Surville ne prit le parti de quitter si vite la Nouvelle-Zélande que parce qu'il sentait qu'il lui était impossible de se procurer des rafraîchissemens, après les hostilités qu'il y avait exercées. Lorsqu'il se vit à peu près dans les parages de l'île qu'on assurait être l'objet de son voyage, il se mit par la latitude australe de 27 à 28 degrés. Les vents d'est ne lui permirent pas de suivre long-temps ce parallèle. Le scorbut et la disette d'eau l'engagèrent à assembler un conseil, où il fut décidé que le seul parti à prendre était d'abandonner cette recherche et de gagner au plus vite les côtes du Pérou. Surville adopta cette résolution : il dirigea sa route vers cette côte, qu'il découvrit le 5 avril 1770. Le 8 du même mois il mouilla dans la baie de Chilca.

Il avait un grand empressement de se rendre à terre, pour faire connaître au vice-roi du Pérou les raisons qui l'avaient obligé à cette relâche : nul danger ne fut capable de l'arrêter. Il s'embarqua dans son canot, malgré les représentations de son

second, M. Labbé, qui avait inutilement tenté d'aborder à cette côte : il croyait que la barre de Chilca ressemblait à celle de Pondichéry. Il s'était fait accompagner par un Malabare, qui était excellent nageur, et qui passait la barre de Pondichéry dans les plus mauvais temps. Mais cet intrépide marin reconnut trop tard son erreur ; malgré l'effort des rameurs, la force des lames l'entraîna sur la barre, où son canot chavira. Le Malabare fut le seul qui se sauva.

Après ce funeste événement, le lieutenant prit le commandement du vaisseau, et se rendit au port de Callao, d'où il revint en Europe.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE III. — CHAPITRE Ier. (Suite.)

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

